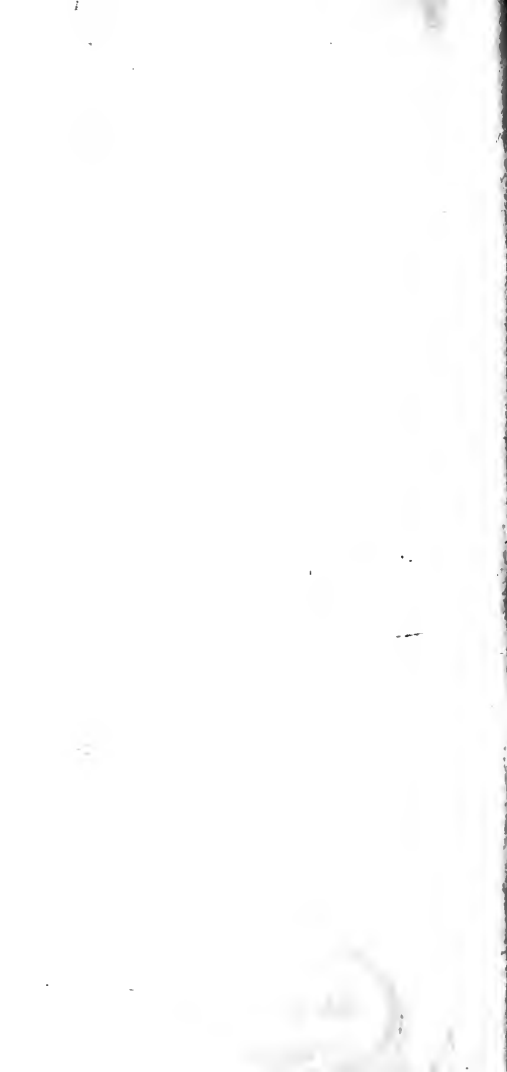


U d'of OTTAWA



39003002240595



ŒUVRES

DE

Scarron

20110

ŒUVRES
DE
Scarron

LE ROMAN COMIQUE

Avec Notes et Variantes

PAR FRÉDÉRIC DILLAYE

NOTICE PAR A. FRANCE

TOME SECOND



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXX

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ

1919

R5

1880

N. 2



LE
ROMAN COMIQUE.

CHAPITRE XIV

Le Juge de sa propre cause.



E fut en Affrique¹, entre des Rochers voisins de la Mer, & qui ne sont éloignez de la grande ville de Fez que d'une heure de chemin, que le prince Mulei, fils du Roy de Maroc, se trouva seul & à la nuit, après s'estre égaré à la chasse. Le ciel estoit sans le moindre nuage, la Mer estoit calme, & la Lune & les Estoiles la rendoient toute brillante; enfin, il faisoit une de ces belles nuits des Païs

chauds qui sont plus agreables que les plus beaux jours de nos regions froides. Le Prince Maure, galopant le long du rivage, se divertissoit à regarder la Lune & les Estoiles, qui paroissent sur la surface de la Mer comme dans un miroir, quand des cris pitoyables percèrent ses oreilles & luy donnèrent la curiosité d'aller jusqu'au lieu d'où il croyoit qu'ils pouvoient partir. Il y poussa son cheval, qui sera si l'on veut un barbe, & trouva entre des rochers une femme qui se deffendoit, autant que ses forces le pouvoient permettre, contre un homme qui s'efforçoit de lui lier les mains, tandis qu'une autre femme tâchoit de luy fermer la bouche d'un linge. L'arrivée du jeune Prince empescha ceux qui faisoient cette violence de la continuer, & donna quelque relasche à celle qu'ils traitoient si mal. Mulei luy demanda ce qu'elle avoit à crier, & aux autres ce qu'ils luy vouloient faire ; mais, au lieu de luy repondre, cet homme alla à luy le cymeterre à la main, & luy en porta un coup qui l'eût dangereusement blessé s'il ne l'eût évité par la vitesse de son cheval. Meschant, luy cria Mulei, ozes-tu t'attaquer au Prince de Fez ! Je t'ay bien reconnu pour tel, luy repondit le Maure ; mais c'est à cause que tu es mon Prince & que tu me peux punir qu'il faut que j'aye ta vie où que je perde la mienne.

En achevant ces paroles, il se lança contre Mulei avec tant de furie que le Prince, tout

vaillant qu'il estoit, fut reduit à songer moins à attaquer qu'à se deffendre d'un si dangereux enemy. Les deux femmes cependant estoient aux mains, & celle qui un moment auparavant se croyoit perduë empeschoit l'autre de s'enfuyr, comme si elle n'eût point douté que son deffenseur n'emportât la victoire. Le desespoir augmente le courage, & en donne mesme quelque-fois à ceux qui en ont le moins. Quoyque la valeur du Prince fust incomparablement plus grande que celle de son ennemy & fust soutenuë d'une vigueur & d'une adresse qui n'estoient pas communes, la punition que meritoit le crime du Maure luy fit tout hazarder & luy donna tant de courage & de force que la victoire demeura long-temps douteuse entre le Prince & luy, mais le Ciel, qui protège d'ordinaire ceux qu'il eleve au dessus des autres, fit heureusement passer les gens du Prince assez près de là pour oüyr le bruit des combattans & les cris des deux femmes. Ils y coururent & reconnurent leur Maistre dans le temps qu'ayant choqué celuy qu'ils virent les armes à la main contre luy, il l'avoit porté par terre, où il ne le voulut pas tuer, le reservant à une punition exemplaire. Il deffendit à ses gens de luy faire autre chose que de l'attacher à la queue d'un cheval, de façon qu'il ne pust rien entreprendre contre soy-mesme, ny contre les autres. Deux Cavaliers portèrent les deux femmes en croupe, & en cet equipage-là Mulei

& sa troupe arrivèrent à Fez, à l'heure que le jour commençoit de paroître.

Ce jeune Prince commandoit dans Fez aussi absolument que s'il en eust desia esté Roy. Il fit venir devant luy le Maure, qui s'appeloit Amet, & qui estoit fils d'un des plus riches habitans de Fez. Les deux femmes ne furent connues de personne à cause que les Maures, les plus jaloux de tous les hommes, ont un extrême soin de cacher aux yeux de tout le monde leurs femmes & leurs esclaves. La femme que le Prince avoit secourue le surprit, & toute sa Cour aussi, par sa beauté, plus grande que quelque autre qui fust en Affrique, & par un air majestueux, que ne put cacher aux yeux de ceux qui l'admirèrent un meschant habit d'esclave. L'autre femme estoit vestue comme le sont les femmes du pays qui ont quelque qualité, & pouvoit passer pour belle, quoiqu'elle le fust moins que l'autre ; mais, quand elle eust pu entrer en concurrence de beauté avec elle, la pâleur que la crainte faisoit paroître sur son visage diminuoit autant ce qu'elle y avoit de beau que celuy de la premiere recevoit d'avantage d'un beau rouge qu'une honneste pudeur y faisoit eclatter. Le Maure parut devant Mulei avec la contenance d'un criminel, & tint toujours les yeux attachez contre terre. Mulei luy commanda de confesser luy-mesme son crime, s'il ne vouloit mourir dans les tourmens. Je sçay bien ceux qu'on me prepare & que j'ay

meritez, repondit-il fierement, &, s'il y avoit quelque avantage pour moi à ne rien avouër, il n'y a point de tourmens qui me le fissent faire; mais je ne puis eviter la mort, puisque je te l'ay voulu donner, & je veux bien que tu sçaches que la rage que j'ay de ne t'avoir pas tué me tourmente davantage que ne fera tout ce que tes bourreaux pourront inventer contre moy. Ces Espagnolles, adjouta-t-il, ont esté mes esclaves : l'une a sçeu prendre un bon party & s'accommoder à la fortune; se mariant avec mon frere Zaïde; l'autre n'a jamais voulu changer de Religion ny me sçavoir bon gré de l'amour que j'avois pour elle. Il ne voulut pas parler davantage, quelque menace qu'on luy pust faire. Mulei le fit jetter dans un cachot, chargé de fers; la Renegate, femme de Zaïde, fut mise en une prifon separée; la belle Esclave fut conduite chez un Maure nommé Zulema, homme de condition, Espagnol d'origine, qui avoit abandonné l'Espagne pour n'avoir pu se refoudre à se faire Chrestien. Il estoit de l'illustre maison de Zegriss², autrefois si renommée dans Grenade, & sa femme, Zoraïde, qui estoit de la mesme maison, avoit la reputation d'estre la plus belle femme de Fez, & aussi spirituelle que belle. Elle fut d'abord charmée de la beauté de l'esclave Chrestienne, & le fut aussi de son esprit dès les premieres conversations qu'elle eut avec elle. Si cette belle Chrestienne eust esté capable de consolation, elle en eust trouvé

dans les caresses de Zoraïde ; mais, comme si elle eust évité tout ce qui pouvoit soulager sa douleur, elle ne se plaisoit qu'à estre seule, pour pouvoir s'affliger davantage, &, quand elle estoit avec Zoraïde, elle se faisoit une extrefme violence pour retenir devant elle ses soupirs & ses larmes. Le prince Mulei avoit une extrefme envie d'apprendre ses aventures ; il l'avoit fait connoître à Zulema, &, comme il ne luy cachoit rien, il luy avoit aussi avoué qu'il se sentoît porté à aimer la belle Chrestienne & qu'il le luy auroit desia fait sçavoir si la grande affliction qu'elle faisoit paroître ne luy eût fait craindre d'avoir un rival inconnu en Espagne, qui, tout éloigné qu'il eust esté, l'eust pu empêcher d'estre heureux, mesme en un pays où il estoit absolu. Zulema donna bon ordre à sa femme d'apprendre de la Chrestienne les particularitez de sa vie, & par quel accident elle estoit devenue esclave d'Amet. Zoraïde en avoit autant d'envie que le Prince, & n'eut pas grande peine à y faire resoudre l'Esclave Espagnolle, qui crut ne devoir rien refuser à une personne qui luy donnoit tant de marques d'amitié & de tendresse. Elle dit à Zoraïde qu'elle contenteroit sa curiosité quand elle voudroit, mais que, n'ayant que des malheurs à luy apprendre, elle craignoit de luy faire un recit fort ennuyeux. Vous verrez bien qu'il ne me le fera pas, luy repondit Zoraïde, par l'attention que j'auray à l'ecouter ; &, par la part que j'y prendray, vous

connoistrez que vous ne pouvez en confier le secret à personne qui vous ayme plus que moy. Elle l'embrassa en achevant ces paroles, la conjurant de ne differer pas plus long-temps à luy donner la satisfaction qu'elle luy demandoit. Elles estoient seules, & la belle Esclave, après avoir essuyé les larmes que le souvenir de ses malheurs luy faisoit repandre, elle en commença le recit, comme vous l'allez lire.

Je m'appelle Sophie ; je suis Espagnolle, née à Valence & élevée avec tout le soin que des personnes riches & de qualité, comme estoient mon Pere & ma Mere, devoient avoir d'une fille qui estoit le premier fruit de leur mariage, & qui dès son bas âge paroissoit digne de leur plus tendre affection. J'eus un frere plus jeune que moy d'une année ; il estoit aimable autant qu'on le pouvoit estre, il m'ayma autant que je l'aymay, & nostre amitié mutuelle alla jusqu'au point que, lorsque nous n'estions pas ensemble, on remarquoit sur nos visages une tristesse & une inquiétude que les plus agreables divertissemens des personnes de nostre âge ne pouvoient dissiper. On n'osa donc plus nous separer ; nous apprîmes ensemble tout ce qu'on enseigne aux enfans de bonne maison de l'un & de l'autre sexe, & ainsi il arriva qu'au grand etonnement de tout le monde, je n'estois pas moins adroite que luy dans tous les exercices violens d'un Cavalier, & qu'il reussissoit également bien dans tout ce que les filles de condition sçavent le

mieux faire. Une education si extraordinaire fit souhaitter à un Gentilhomme des amis de mon Pere que ses enfans fussent elevéz avec nous ; il en fit la proposition à mes parens, qui y consentirent, & le voisinage des maisons facilita le dessein des uns & des autres. Ce Gentilhomme egaloit mon Pere en bien & ne luy cedit pas en noblesse ; il n'avoit aussi qu'un fils & qu'une fille, à peu près de l'âge de mon frere & de moy, & l'on ne doutoit point dans Madrid que les deux maisons ne s'unissent un jour par un double mariage. Dom Carlos & Lucie (c'estoit le nom du frere & de la sœur) estoient également aymables : mon frere aymoît Lucie & en estoit aimé, dom Carlos m'aymoit & je l'aymois aussi. Nos parens le sçavoient bien, & loin d'y trouver à redire, ils n'eussent pas differé de nous marier ensemble si nous eussions esté moins jeunes que nous estions. Mais l'estat heureux de nos amours innocentes fut troublé par la mort de mon aymable frere : une fièvre violente l'emporta en huit jours, & ce fut là le premier de mes malheurs. Lucie en fut si touchée qu'on ne put jamais l'empescher de se rendre Religieuse ; j'en fus malade à la mort, & Dom Carlos le fut assez pour faire craindre à son Pere de se voir sans enfans, tant la perte de mon frere, qu'il aymoît, le peril où j'estois & la resolution de sa sœur, lui furent sensibles. Enfin la jeunesse nous guerit, & le temps modera nostre affliction.

Le Pere de Dom Carlos mourut à quelque temps de là, & laissa son fils fort riche & sans debtes. Sa richesse luy fournit de quoy satisfaire son humeur magnifique. Les galanteries qu'il inventa pour me plaire flattèrent ma vanité, rendirent son amour publique & augmentèrent la mienne. Dom Carlos estoit souvent aux pieds de mes parcsns, pour les conjurer de ne differer pas davantage de le rendre heureux en luy donnant leur fille. Il continuoit cependant ses depenses & ses galanteries. Mon Pere eut peur que son bien n'en diminuast à la fin, & c'est ce qui le fit resoudre à me marier avec luy. Il fit donc esperer à Dom Carlos qu'il seroit bientôt son gendre, & Dom Carlos m'en fit paroistre une joye si extraordinaire qu'elle m'eût pu persuader qu'il m'aymoit plus que sa vie, quand je n'en aurois pas esté aussi assurée que je l'estois. Il me donna le bal, & toute la ville en fut priée. Pour son malheur & pour le mien, il s'y trouva un Comte Neapolitain que des affaires importantes avoient amené en Espagne. Il me trouva assez belle pour devenir amoureux de moy, & pour me demander en mariage à mon Pere, après avoir esté informé du rang qu'il tenoit dans le Royaume de Valence. Mon Pere se laissa eblouir au bien & à la qualité de cet estranger; il luy promit tout ce qu'il luy demanda, & dès le jour mesme il declara à Dom Carlos qu'il n'avoit rien plus à pretendre en sa fille, me deffendit de recevoir

ses visites, & me commanda en mesme temps de considerer le Comte Italien comme un homme qui me devoit epouser au retour d'un voyage qu'il alloit faire à Madrid. Je dissimulay mon deplaisir devant mon Pere ; mais, quand je fus seule, Dom Carlos se representa à mon souvenir comme le plus aymable homme du monde. Je fis reflexion sur tout ce que le Comte Italien avoit de desagreable ; je conceus une furieuse aversion pour luy, & je sentis que j'aymois Dom Carlos plus que je n'eusse jamais cru l'aymer, & qu'il m'estoit également impossible de vivre sans luy & d'estre heureuse avec son Rival. J'eus recours à mes larmes, mais c'estoit un foible remede pour un mal comme le mien. Dom Carlos entra là-dessus dans ma chambre, sans m'en demander la permission, comme il avoit accoustumé. Il me trouva fondant en pleurs, & il ne put retenir les siens, quelque dessein qu'il eust fait de me cacher ce qu'il avoit dans l'ame, jusqu'à tant qu'il eust reconnu les veritables sentimens de la mienne. Il se jeta à mes pieds, me prenant les mains, & qu'il mouilla de ses larmes :

Sophie, me dit-il, je vous perds donc, & un estranger, qui à peine vous est connu, sera plus heureux que moy parcequ'il aura esté plus riche. Il vous possedera, Sophie ! & vous y consentez, vous que j'ay tant aymée, qui m'avez voulu faire croire que vous m'aymiez, & qui m'estiez promise par un Pere, mais, hélas ! un

Pere injuste, un Pere interessé, & qui m'a manqué de parole ! Si vous estiez, continua-t-il, un bien qui se pût mettre à prix, c'est ma seule fidelité qui vous pouvoit acquerir, & c'est par elle que vous seriez encore à moy plustost qu'à personne du monde, si vous vous souveniez de celle que vous m'avez promise. Mais, s'ecria-t-il, croyez-vous qu'un homme qui a eu assez de courage pour elever ses desirs jusqu'à vous n'en ait pas assez pour se vanger de celuy que vous luy preferez, & trouverez-vous estrange qu'un malheureux qui a tout perdu entreprenne toutes choses ? Ah ! si vous voulez que je perisse seul, il vivra, ce Rival Bienheureux, puisqu'il a pu vous plaire, & que vous le protegez ; mais Dom Carlos, qui vous est odieux, & que vous avez abandonné à son desespoir, mourra d'une mort assez cruelle pour assouvir la haine que vous avez pour luy.

Dom Carlos, luy repondis-je, vous joignez-vous à un Pere injuste & à un homme que je ne puis aymer pour me persecuter, & m'imputez-vous comme un crime particulier un malheur qui nous est commun ? Plaignez-moy au lieu de m'accuser, & songez aux moyens de me conserver pour vous plustost que de me faire des reproches. Je pourrois vous en faire de plus justes, & vous faire avouër que vous ne m'avez jamais assez aymée, puisque vous ne m'avez jamais assez connuë. Mais nous n'avons point de temps à perdre en paroles inutiles.

Je vous suivray partout où vous me menerez ; je vous permets de tout entreprendre, & vous promets de tout oser pour ne me separer jamais de vous.

Dom Carlos fut si consolé de mes paroles que sa joye le transporta aussi fort qu'avoit fait sa douleur. Il me demanda pardon de m'avoir accusée de l'injustice qu'il croyoit qu'on luy faisoit, &, m'ayant fait comprendre qu'à moins que de me laisser enlever, il m'estoit impossible de n'obéir pas à mon Pere, je consentis à tout ce qu'il me proposa, & je luy promis que, la nuit du jour suivant, je me tiendrois presté à le suivre partout où il voudroit me mener.

Tout est facile à un Amant. Dom Carlos en un jour donna ordre à ses affaires, fit provision d'argent & d'une barque de Barcelonne qui devoit se mettre à la voile à telle heure qu'il voudroit. Cependant j'avois pris sur moy toutes mes pierreries & tout ce que je pus assembler d'argent ; &, pour une jeune personne, j'avois sçu si bien dissimuler le dessein que j'avois que l'on ne s'en douta point. Je ne fus donc pas observée, & je pus sortir la nuit par la porte d'un jardin, où je trouvay Claudio, un Page qui estoit cher à Carlos, parce-qu'il chantoit aussi bien qu'il avoit la voix belle, & faisoit paroître dans sa maniere de parler & dans toutes ses actions plus d'esprit, de bon sens & de politesse que l'âge & la condition d'un Page n'en doivent ordinairement avoir. Il me

dit que son Maître l'avoit envoyé au devant de moy pour me conduire où l'attendoit une barque, & qu'il n'avoit pu me venir prendre luy-mesme pour des raisons que je sçaurois de luy. Un Esclave de Dom Carlos qui m'estoit fort connu nous vint joindre. Nous sortîmes de la ville sans peine, par le bon ordre qu'on y avoit donné, & nous ne marchâmes pas long-temps sans voir un vaisseau à la rade & une chaloupe qui nous attendoit au bord de la mer. On me dit que mon cher Dom Carlos viendrait bientôt, & que je n'avois cependant qu'à passer dans le vaisseau. L'Esclave me porta dans la chaloupe, & plusieurs hommes que j'avois vus sur le rivage, & que j'avois pris pour des Matelots, firent aussi entrer dans la chaloupe Claudio, qui me sembla comme s'en deffendre & faire quelques efforts pour n'y entrer pas. Cela augmenta la peine que me donnoit déjà l'absence de Dom Carlos. Je le demanday à l'esclave, qui me dit fierement qu'il n'y avoit plus de Carlos pour moy. Dans le mesme temps j'ouïs Claudio criant les hauts cris, & qui disoit en pleurant à l'Esclave : Traître Amet ! est-ce là ce que tu m'avois promis, de m'oster une Rivale & de me laisser avec mon Amant ? Imprudente Claudia, luy repondit l'Esclave, est-on obligé de tenir sa parole à un traître, & ay-je deu esperer qu'une personne qui manque de fidélité à son Maître m'en gardast assez pour n'advertir pas les gardes de la coste de courir

après moy & de m'oster Sophie, que j'ayme plus que moy-mesme? Ces paroles, dites à une femme que je croyois un homme, & dans lesquelles je ne pouvois rien comprendre, me causèrent un si furieux déplaisir, que je tombay comme morte entre les bras du perfide Maure, qui ne m'avoit point quittée. Ma pâmoison fut longue, &, lorsque j'en fus revenue, je me trouvay dans une chambre du vaisseau, qui estoit desia bien avant en mer.

Figurez-vous quel dut estre mon desespoir, me voyant sans Dom Carlos & avec des ennemis de ma loy, car je reconnus que j'estois au pouvoir des Maures, que l'Esclave Amet avoit toute forte d'autorité sur eux, & que son frere Zaïde estoit le Maître du vaisseau. Cet insolent ne me vit pas plustost en estat d'entendre ce qu'il me diroit, qu'il me declara en peu de paroles qu'il y avoit long-temps qu'il estoit amoureux de moy, & que sa passion l'avoit forcé à m'enlever & à me mener à Fez, où il ne tiendrait qu'à moy que je ne fusse aussi heureuse que j'aurois esté en Espagne, comme il ne tiendrait pas à luy que je n'eusse point à y regretter Dom Carlos. Je me jettay sur luy, nonobstant la foiblesse que m'avoit laissée ma pâmoison, & avec une adresse vigoureuse à quoy il ne s'attendoit pas, & que j'avois acquise par mon education, comme je vous ay desia dit, je luy tiray le Cymeterre du fourreau, & je m'allois venger de sa perfidie, si son frere Zaïde ne m'eust

faifi le bras assez à temps pour luy sauver la vie. On me defarma facilement, car, ayant manqué mon coup, je ne fis point de vains efforts contre un si grand nombre d'ennemis. Amet, à qui ma resolution avoit fait peur, fit fortir tout le monde de la chambre où l'on m'avoit mise & me laissa dans un desespoir tel que vous vous le pouvez figurer, après le cruel changement qui venait d'arriver en ma fortune. Je passay la nuit à m'affliger, & le jour qui la suivit ne donna pas le moindre relasche à mon affliction. Le temps, qui adoucit souvent de pareils deplaisirs, ne fit aucun effect sur les miens, & au second jour de nostre navigation j'estois encore plus affligée que je ne la fus la sinistre nuit que je perdis, avec ma liberté, l'esperance de revoir Dom Carlos & d'avoir jamais un moment de repos le reste de ma vie. Amet m'avoit trouvée si terrible toutes les fois qu'il avoit osé paroître devant moy, qu'il ne s'y presentoit plus. On m'apportoit de temps en temps à manger, que je refusois avec une opiniastreté qui fit craindre au Maure de m'avoir enlevée inutilement.

Cependant le vaisseau avoit passé le detroit & n'estoit pas loin de la coste de Fez quand Claudio entra dans ma chambre. Aussitost que je le vis : Meschant ! qui m'as trahie, luy dis-je, que t'avois-je fait pour me rendre la plus malheureuse personne du monde, & pour m'oster Dom Carlos ? Vous en estiez trop aymée, me

repondit-il, &, puisque je l'aymois aussi bien que vous, je n'ay pas fait un grand crime d'avoir voulu éloigner de luy une Rivale. Mais si je vous ay trahie, Amet m'a trahie aussi, & j'en ferois peut-estre aussi affligée que vous, si je ne trouvois quelque consolation à n'estre pas seule miserable. Explique-moy ces enigmes, luy dis-je, & m'apprend qui tu es, afin que je sçache si j'ay en toy un ennemy ou une ennemie. — Sophie, me dit-il alors, je suis d'un mesme sexe que vous, & comme vous j'ay esté amoureuse de Dom Carlos; mais si nous avons brûlé d'un mesme feu, ce n'a pas esté avec un mesme succès. Dom Carlos vous a toujours aimée & a toujours cru que vous l'aimiez, & il ne m'a jamais aimée, & n'a mesme jamais deu croire que je pusse l'aimer, ne m'ayant jamais connue pour ce que j'estois. Je suis de Valence comme vous, & je ne suis point née avec si peu de noblesse & de bien, que Dom Carlos, m'ayant épousée, n'eust pu estre à couvert des reproches que l'on fait à ceux qui se mesallient. Mais l'amour qu'il avoit pour vous l'occupoit tout entier, & il n'avoit des yeux que pour vous seule. Ce n'est pas que les miens ne fissent ce qu'ils pouvoient pour exempter ma bouche de la confession honteuse de ma foiblesse. J'allois partout où je le croyois trouver; je me plaçois où il me pouvoit voir, & je faisois pour luy toutes les diligences qu'il eust deu faire pour moy, s'il m'eust aimée comme je l'aymois. Je

disposois de mon bien & de moy-mesme, estant demeurée sans parens dès mon bas âge, & l'on me propoisoit souvent des partis fortables ; mais l'esperance que j'avois tousiours eüe d'engager enffin Dom Carlos à m'aymer m'avoit empeschée d'y entendre. Au lieu de me rebuter de la mauvaise destinée de mon amour, comme auroit fait toute autre personne qui eust eu comme moy assez de qualitez aymables pour n'estre pas meprisée, je m'excitois à l'amour de Dom Carlos par la difficulté que je trouvois à m'en faire aymer. Enfin, pour n'avoir pas à me reprocher d'avoir negligé la moindre chose qui püst servir à mon dessein, je me fis couper les cheveux, & m'estant deguisée en homme, je me fis presenter à Dom Carlos par un domestique qui avoit vieilly dans ma maison & qui se disoit mon pere, pauvre Gentilhomme des montagnes de Toledé. Mon visage & ma mine, qui ne despleurent pas à vostre Amant, le disposèrent d'abord à me prendre. Il ne me reconnut point, encore qu'il m'eût veu tant de fois, & il fut bientoist aussi persuadé de mon esprit que satisfait de la beauté de ma voix, de ma methode de chanter & de mon adresse à jouer de tous les instrumens de Musique dont les personnes de condition peuvent se divertir sans honte. Il crut avoir trouvé en moy des qualitez qui ne se trouvent pas d'ordinaire en des Pages, & je luy donnay tant de preuves de fidelité & de discretion, qu'il me traita bien plus en confi-

dent qu'en domestique. Vous sçavez mieux que personne du monde si je m'en fais accroire dans ce que je vous viens de dire à mon avantage. Vous-mesme m'avez cent fois loüée à Dom Carlos en ma presence, & m'avez rendu de bons offices auprès de luy; mais j'enrageois de les devoir à une Rivale, & dans le temps qu'ils me rendoient plus agreable à Dom Carlos, ils vous rendoient plus haïssable à la malheureuse Claudia (car c'est ainsi que l'on m'appelle). Vostre mariage cependant s'avançoit, & mes esperances reculoient; il fut conclu, & elles se perdirent. Le Comte italien qui devint en ce temps-là amoureux de vous, & dont la qualité & le bien donnèrent autant dans les yeux de vostre Pere que sa mauvaise mine & ses defauts vous donnèrent d'aversion pour luy, me fit du moins avoir le plaisir de vous voir troublée dans les vostres, & mon âme alors se flatta de ces esperances folles que les changemens font toujours avoir aux malheureux. Enfin vostre Pere prefera l'Estranger, que vous n'aymiez pas, à Dom Carlos, que vous aymiez. Je vis celui qui me rendoit malheureuse malheureux à son tour, & une Rivale que je haïssois encore plus malheureuse que moy, puisque je ne perdois rien en un homme qui n'avoit jamais esté à moy, que vous perdiez Dom Carlos, qui estoit tout à vous, & que cette perte, quelque grande qu'elle fust, vous estoit peut-estre encore un moindre malheur que d'avoir pour vostre Tyran

eternel un homme que vous ne pouviez aymer. Mais ma prospérité, ou, pour mieux dire, mon esperance, ne fut pas longue. J'appris de Dom Carlos que vous vous estiez resoluë à le suivre, & je fus mesme employée à donner les ordres necessaires au dessein qu'il avoit de vous emmener à Barcelonne, & de là, de passer en France ou en Italie. Toute la force que j'avois eue jusque alors à souffrir ma mauvaise fortune m'abandonna après un coup si rude, & qui me surprit d'autant plus que je n'avois jamais craint un pareil malheur. J'en fus affligée jusqu'à en estre malade, & malade jusqu'à en garder le liët. Un jour que je me plaignois à moy-mesme de ma triste destinée, & que la croyance de n'estre ouïe de personne me faisoit parler aussi haut que si j'eusse parlé à quelque confident de mon amour, je vis paroistre devant moy le Maure Amet, qui m'avoit ecoutée, & qui, après que le trouble où il m'avoit mise fut passé, me dit ces paroles : Je te connois, Claudia, & dès le temps que tu n'avois point encore deguisé ton sexe pour servir de Page à Dom Carlos ; & si je ne t'ay jamais fait sçavoir que je te connusse, c'est que j'avois un dessein aussi bien que toy. Je te vien d'ouïr prendre des resolutions desesperées : tu veux te decouvrir à ton Maistre pour une jeune fille qui meurt d'amour pour luy & qui n'espere plus d'en estre aymée, & puis tu te veux tuër à ses yeux pour meriter au moins des regrets de celuy de qui

tu n'as pu gagner l'amour. Pauvre fille ! que vas-tu faire, en te tuant, que d'asseurer davantage à Sophie la possession de Dom Carlos ? J'ai bien un meilleur conseil à te donner, si tu es capable de le prendre. Ote ton Amant à ta Rivale : le moyen en est aisé si tu me veux croire, &, quoy qu'il demande beaucoup de resolution, il ne t'est pas besoin d'en avoir davantage que celle que tu as eue à t'habiller en homme & à hazarder ton honneur pour contenter ton amour. Escoute-moy donc avec attention, continua le Maure ; je te vay reveler un secret que je n'ay jamais decouvert à personne, & si le dessein que je te vays proposer ne te plaist pas, il dependra de toy de ne le pas suivre. Je suis de Fez, homme de qualité en mon Pays ; mon malheur me fit Esclave de Dom Carlos, & la beauté de Sophie me fit le sien. Je t'ay dit en peu de paroles bien des choses. Tu crois ton mal sans remede, parce que ton Amant enleve sa Maistresse & s'en va avec elle à Barcelonne. C'est ton bonheur & le mien, si tu te sçais servir de l'occasion. J'ay traité de ma rançon, & je l'ay payée. Une galeotte d'Affrique m'attend à la rade, assez près du lieu où Dom Carlos en fait tenir une toute preste pour l'execution de son dessein. Il l'a differé d'un jour ; prevenons-le avec autant de diligence que d'adresse. Va dire à Sophie, de la part de ton Maistre, qu'elle se tienne prête à partir cette nuit à l'heure que tu la viendras querir, amene

la dans mon vaisseau ; je l'emmeneray en Afrique, & tu demeureras à Valence, seule à posséder ton Amant, qui peut-estre t'auroit aymée aussitost que Sophie, s'il avoit sçeu que tu l'aymasses.

A ces dernieres paroles de Claudia, je fus si pressée de ma juste douleur, qu'en faisant un grand soupir je m'évanouis encore, sans donner le moindre signe de vie. Les cris que fit Claudia qui se repentoit peut-estre lors de m'avoir renduë malheureuse sans cesser de l'estre, attirèrent Amet & son frere dans la chambre du vaisseau où j'estois. On me fit tous les remedes qu'on me pust faire ; je revins à moy, & j'ouïs Claudia qui reprochoit encore au Maure la trahison qu'il nous avoit faite. Chien infidelle, luy disoit-elle, pourquoi m'as-tu conseillée de reduire cette belle fille au deplorable estat où tu la vois, si tu ne me voulois pas laisser auprès de mon Amant ? Et pourquoy m'as-tu fait faire à un homme qui me fut si cher une trahison qui me nuit autant qu'à luy ? Comment oses-tu dire que tu es de noble naissance dans ton païs, si tu es le plus traistre & le plus lâche de tous les hommes ? Tay-toy, folle, luy repondit Amet ; ne me reproche point un crime dont tu es complice. Je t'ay desia dit que qui a pu trahir un Maistre comme toy meritoit bien d'estre trahie, & que, t'emmenant avecque moi, j'asseurois ma vie, & peut-estre celle de Sophie, puisqu'elle pourroit mourir de douleur, quand elle sçau-

roit que tu ferois demeurée avec Dom Carlos.

Le bruit que firent en même temps les matelots qui estoient prests d'entrer dans le port de la ville de Salé, & l'artillerie du vaisseau, à laquelle respondit celle du port, interrompirent les reproches que se faisoient Amet & Claudia & me delivrèrent pour un temps de la veuë de ces deux personnes odieuses. On le débarqua ; on nous couvrit les visages d'un voile, à Claudia & à moy, & nous fûmes logées avec le perfide Amet chez un Maure de ses parens. Dès le jour suivant on nous fit monter dans un chariot couvert, & prendre le chemin de Fez, où, si Amet y fut reçu de son Pere avec beaucoup de joye, j'y entray la plus affligée & la plus désespérée personne du monde. Pour Claudia, elle eust bientôt pris party, renonçant au Christianisme & espousant Zaïde, le frere de l'infidelle Amet. Cette mechante personne n'oublia aucun artifice pour me persuader de changer aussi de religion & d'épouser Amet, comme elle avoit fait Zaïde, & elle devint la plus cruelle de mes Tyrans, lorsque, après avoir en vain essayé de me gagner par toute sorte de promesses, de bons traitemens & de caresses, Amet & tous les siens exercèrent sur moy toute la barbarie dont ils estoient capables. J'avois tous les jours à exercer ma constance contre tant d'ennemis, & j'estois plus forte à souffrir mes peines que je ne le souhaittois, quand je commençay à croire que Claudia se repentoit d'estre meschante. En pu-

blic, elle me perfecutoit apparemment avec plus d'animosité que les autres, & en particulier elle me rendoit quelquefois de bons offices, qui me la faisoient confiderer comme une personne qui eust pu estre vertueuse, si elle eust esté élevée à la vertu. Un jour que toutes les autres femmes de la maison estoient allées aux bains publics, comme c'est la coutume de vous autres Mahometans, elle me vint trouver où j'estois, ayant le visage composé à la tristesse, & me parla en ces termes :

Belle Sophie ! quelque sujet que j'aye eu autrefois de vous haïr, ma haine a cessé en perdant l'espoir de posseder jamais celui qui ne m'aymoit pas assez, à cause qu'il vous aymoit trop. Je me reproche sans cesse de vous avoir rendue malheureuse & d'avoir abandonné mon Dieu pour la crainte des hommes. Le moindre de ces remords feroit capable de me faire entreprendre les choses du monde les plus difficiles à mon sexe. Je ne puis plus vivre loin de l'Espagne & de toute terre Chrestienne avec des infidelles, entre lesquels je sçay bien qu'il est impossible que je trouve mon salut, ny pendant ma vie, ny après ma mort. Vous pouvez juger de mon veritable repentir par le secret que je vous confie, qui vous rend maistresse de ma vie & qui vous donne moyen de vous venger de tous les maux que j'ay esté forcée de vous faire. J'ay gagné cinquante Esclaves Chrestiens, la plupart Espagnols & tous gens capables d'une

grande entreprise. Avec l'argent que je leur ay secrettement donné, ils se sont asseurez d'une barque capable de nous porter en Espagne, si Dieu favorise un si bon dessein. Il ne tiendra qu'à vous de suivre ma fortune, de vous sauver si je me sauve, ou, perissant avec moy, de vous tirer d'entre les mains de vos cruels ennemis & de finir une vie aussi malheureuse qu'est la vostre. Determinez-vous donc, Sophie, & tandis que nous ne pouvons estre soupçonnées d'aucun dessein, deliberons sans perdre de temps sur la plus importante action de vostre vie & de la mienne.

Je me jetay aux pieds de Claudia, &, jugeant d'elle par moy-mesme, je ne doutay point de la sincerité de ses paroles. Je la remerciay de toutes les forces de mon expression & de toutes celles de mon âme ; je ressentis la grâce que je croyois qu'elle me vouloit faire. Nous prîmes jour pour nostre fuite vers un lieu du rivage de la mer où elle me dit que des rochers tenoient nostre petit vaisseau à couvert. Ce jour, que je croyois bienheureux, arriva. Nous sortîmes heureusement & de la maison & de la ville. J'admirois la bonté du Ciel, dans la facilité que nous trouvions à faire reussir nostre dessein, & j'en benissois Dieu sans cesse. Mais la fin de mes maux n'estoit pas si proche que je pensois. Claudia n'agissoit que par l'ordre du perfide Amet, &, encore plus perfide que luy, elle ne me conduisoit en un lieu écarté & la

nuißt que pour m'abandonner à la violence du Maure, qui n'eust rien osé entreprendre contre ma pudicité dans la maison de son Pere, quoyque Mahometan, moralement homme de bien. Je suivois innocemment celle qui me menoit perdre, & je ne pensois pas pouvoir jamais estre assez reconnoissante envers elle de la liberté que j'esperois bientost avoir par son moyen. Je ne me lassois point de l'en remercier ny de marcher bien viste dans des chemins rudes, environnez de rochers, où elle me disoit que ses gens l'attendoient, quand j'ouïs du bruit derriere moy, & tournant la teste, j'aperceus Amet le cymeterre à la main. Infâmes esclaves ! s'écria-t-il, c'est donc ainsi que l'on se dérobe à son Maître ? Je n'eus pas le temps de luy répondre ; Claudia me saisit les bras par derriere, & Amet, laissant tomber son cymeterre, se joignit à la Renégate, & tous deux ensemble firent ce qu'ils purent pour me lier les mains avec des cordes dont ils s'estoient pourvus pour cet effect. Ayant plus de vigueur & d'adresse que les femmes n'en ont d'ordinaire, je resistay longtemps aux efforts de ces deux méchantes personnes ; mais à la longue je me sentis affoiblir, & me défiant de mes forces, je n'avois presque plus recours qu'à mes cris, qui pouvoient attirer quelque passant en ce lieu solitaire, ou plustost je n'esperois plus rien, quand le prince Mulei survint lorsque je l'esperois le moins. Vous avez sceu de quelle façon il me

fauva l'honneur, & je puis dire la vie, puisque je serois affeurement morte de douleur si le detestable Amet eust contenté sa brutalité.

Sophie acheva ainsi le recit de ses aventures, & l'aymable Zoraïde l'exhorta d'esperer de la generosité du Prince les moyens de retourner en Espagne, & dès le jour mesme elle apprit à son Mary tout ce qu'elle avoit appris de Sophie, dont il alla informer Mulei. Encore que tout ce qu'on luy conta de la fortune de la belle Chrestienne ne flattast point la passion qu'il avoit pour elle, il fut pourtant bien aise, vertueux comme il estoit, d'en avoir eu connaissance & d'apprendre qu'elle estoit engagée d'affection en son païs, afin de n'avoir point à tenter une action blasmable par l'esperance d'y trouver de la facilité. Il estima la vertu de Sophie, & fut porté par la sienne à tascher de la rendre moins malheureuse qu'elle n'estoit. Il luy fit dire par Zoraïde qu'il la renvoyeroit en Espagne quand elle le voudroit, &, depuis qu'il en eut pris la résolution, il s'empescha de la voir, se defiant de sa propre vertu & de la beauté de cette ay-mable personne. Elle n'estoit pas peu empeschée à prendre ses seuretés pour son retour : le trajet estoit long jusqu'en Espagne, dont les Marchands ne traffiquoient point à Fez ; & quand elle eust pu trouver un vaisseau Chretien, belle & jeune comme elle estoit, elle pouvoit trouver entre les hommes de sa Loy ce qu'elle avoit eu peur de trouver entre des Mau-

res. La probité ne se rencontre guère sur un vaisseau ; la bonne foy n'y est guère mieux gardée qu'à la guerre, &, en quelque lieu que la beauté & l'innocence se trouvent les plus foibles, l'audace des meschans se sert de son avantage & se porte facilement à entreprendre. Zoraïde conseilla à Sophie de s'habiller en homme, puisque sa taille, avantageuse plus que celle des autres femmes, facilitoit ce deguïsement. Elle luy dit que c'estoit l'avis de Mulei, qui ne trouvoit personne dans Fez à qui il la pût seurement confier, & elle luy dit aussi qu'il avoit eu la bonté de pourvoir à la bienfiance de son sexe, luy donnant une compagne de sa croyance, & travestie comme elle, & qu'elle feroit ainsi garantie de l'inquietude qu'elle pourroit avoir de se voir seule dans un vaisseau entre des soldats & des Matelots. Ce Prince Maure avoit achetté d'un Corsaire une prise qu'il avoit faite sur mer : c'estoit d'un vaisseau du Gouverneur d'Oran, qui portoit la famille entiere d'un Gentilhomme Espagnol, que par animosité ce Gouverneur envoyoit prisonnier en Espagne. Mulei avoit sceu que ce Chrestien estoit un des plus grands chasseurs du monde, &, comme la chasse estoit la plus forte passion de ce jeune Prince, il avoit voulu l'avoir pour Esclave, &, afin de le mieux conserver, ne l'avoit point voulu separer de sa femme, de son fils & de sa fille. En deux ans qu'il vescu dans Fez au service de Mulei, il apprit à ce Prince à tirer parfaitement de l'arque-

buze sur toute sorte de gibbier qui court sur la terre ou qui s'eleve dans l'air, & plusieurs chasses inconnuës aux Maures. Il avoit par là si bien merité les bonnes grâces du prince & s'estoit rendu si neccessaire à son divertissement, qu'il n'avoit jamais voulu consentir à sa rançon, & par toutes sortes de bienfaits avoit tasché de luy faire oublier l'Espagne. Mais le regret de n'estre pas en sa Patrie & de n'avoir plus d'esperance d'y retourner luy avoit causé une melancolie qui finit bientost par sa mort, & sa femme n'avoit pas vescu long-temps après son Mary. Mulei se sentoit du remords de n'avoir pas remis en liberté, quand ils la luy avoient demandée, des personnes qui l'avoient merité par leurs services, & il voulut, autant qu'il le pouvoit, reparer envers leurs enfans le tort qu'il croyoit leur avoir fait. La fille s'appeloit Dorotée, estoit de l'aage de Sophie, belle, & avoit de l'esprit ; son frere n'avoit pas plus de quinze ans & s'appeloit Sanche. Mulei les choisit l'un & l'autre pour tenir compagnie à Sophie, & se servit de cette occasion-là pour les envoyer ensemble en Espagne. On tint l'affaire secrète ; on fit faire des habits d'homme à l'Espagnole pour les deux Demoiselles & pour le petit Sanche. Mulei fit paroistre sa magnificence dans la quantité de pierrieres qu'il donna à Sophie ; il fit aussi à Dorotée de beaux presens, qui, joints à tous ceux que son Pere avoit desia receus de la liberalité du Prince, la rendirent riches pour le reste de sa vie.

Charles-Quint, en ce temps-là, faisoit la guerre en Affrique & avoit assiégué la ville de Tunes. Il avoit envoyé un ambassadeur à Mulei pour traiter de la rançon de quelques Espagnols de qualité qui avoient fait naufrage à la coste de Maroc. Ce fut à cet ambassadeur que Mulei recommanda Sophie sous le nom de Dom Fernand, Gentilhomme de qualité qui ne vouloit pas estre connu par son nom veritable, & Dorotée & son frere passoient pour estre de son train, l'un en qualité de Gentilhomme & l'autre de Page. Sophie & Zoraïde ne se purent quitter sans regret, & il y eut bien des larmes versées de part & d'autre. Zoraïde donna à la belle Chrestienne un rang de perles si riche, qu'elle ne l'eust point receu si cette aymable Maure & son Mary Zulema, qui n'aymoit pas moins Sophie que faisoit sa femme, ne luy eussent fait connoistre qu'elle ne pouvoit davantage les desobliger qu'en refusant ce gage de leur amitié. Zoraïde fit promettre à Sophie de luy faire sçavoir de temps en temps de ses nouvelles par la voye de Tanger, d'Oran ou des autres places que l'Empereur possédoit en Affrique.

L'Ambassadeur Chrestien s'embarqua à Salé, emmenant avec luy Sophie, qu'il faut deormais appeler Dom Fernand; il joignit l'armée de l'Empereur, qui estoit encore devant Tunes. Notre Espagnolle deguizée luy fut présentée comme un Gentilhomme d'Andalousie qui avoit esté long-temps esclave du Prince de Fez. Elle

n'avoit pas assez de fujet d'aymer fa vie pour craindre de la hazarder à la guerre, &, voulant paffer pour un cavalier, elle n'eust pu avec honneur n'aller pas fouvent au combat, comme faisoient tant de vaillans hommes dont l'armée de l'Empereur estoit pleine. Elle se mit donc entre les Volontaires, ne perdit pas une occasion de se signaler, & le fit avec tant d'eclat que l'Empereur ouït parler du faux Dom Fernand. Elle fut assez heureuse pour se trouver auprès de luy lorsque, dans l'ardeur d'un combat dont les Chrestiens eurent tout le desavantage, il donna dans une embuscade de Maures, fut abandonné des siens & environné des infidelles, & il y a apparence qu'il eust esté tué, son cheval l'ayant desia esté sous luy, si nostre Amazone ne l'eust remonté sur le sien, &, secondant sa vaillance par des efforts difficiles à croire, n'eust donné aux Chrestiens le temps de se reconnoistre & de venir degager ce vaillant Empereur. Une si belle action ne fut pas sans recompense. L'Empereur donna à l'inconnu Dom Fernand une Commanderie de Saint-Jacques de grand revenu, & le Regiment de Cavalerie d'un Seigneur Espagnol qui avoit esté tué au dernier combat; il luy fit donner aussi tout l'equipage d'un homme de qualité, & depuis ce temps-là il n'y eut personne dans l'armée qui fust plus estimé & plus considéré que cette vaillante fille. Toutes les actions d'un homme luy estoient si naturelles, son visage estoit si beau & la faisoit

paroistre si jeune, sa vaillance estoit si admirable en une si grande jeunesse & son esprit estoit si charmant, qu'il n'y avoit pas une personne de qualité ou de commandement dans les troupes de l'Empereur qui ne recherchast son amitié. Il ne faut donc pas s'estonner si, tout le monde parlant pour elle, & plus encore ses belles actions, elle fut en peu de temps en faveur auprès de son Maître.

Dans ce temps là, de nouvelles troupes arrivèrent d'Espagne sur les vaisseaux qui apportoit de l'argent & des munitions pour l'armée. L'Empereur les voulut voir sous les armes, accompagné de ses principaux Chefs, desquels estoit nostre Guerriere. Entre ces soldats nouveaux venus, elle crut avoir veu Dom Carlos, & elle ne s'estoit pas trompée. Elle en fut inquiète le reste du jour, le fit chercher dans le quartier de ces nouvelles troupes, & on ne le trouva pas, parce qu'il avoit changé de nom. Elle n'en dormit point toute la nuit, se leva aussi tost que le Soleil & alla chercher elle-même ce cher Amant qui luy avoit tant fait verser de larmes. Elle le trouva & n'en fut point reconnuë, ayant changé de taille, parce qu'elle avoit crû, & de visage, parce que le Soleil d'Afrique avoit changé la couleur du sien. Elle feignit de le prendre pour un autre de sa connoissance, & luy demanda des nouvelles de Seville & d'une personne qu'elle luy nomma du premier nom qui luy vint dans l'esprit. Dom Carlos luy

dit qu'elle se meprenoit, qu'il n'avoit jamais esté à Seville, & qu'il estoit de Valence. Vous ressemblez extremement à une personne qui m'estoit fort chere, luy dit Sophie, &, à cause de cette ressemblance, je veux bien estre de vos amis, si vous n'avez point de repugnance à devenir des miens. La mesme raison, luy repondit Dom Carlos, qui vous oblige à m'offrir vostre amitié, vous auroit desia acquis la mienne si elle estoit du prix de la vostre. Vous ressemblez à une personne que j'ay long-temps aymée ; vous avez son visage & sa voix, mais vous n'estes pas de son sexe, & asseurement, adjousta-t-il en faisant un grand soupir, vous n'estes pas de son humeur. Sophie ne put s'empescher de rougir à ces dernieres paroles de Dom Carlos ; à quoy il ne prit pas garde, à cause peut-estre que ses yeux, qui commençoient à se mouiller de larmes, ne purent voir les changemens du visage de Sophie. Elle en fut emeuë, & ne pouvant plus cacher cette émotion, elle pria Dom Carlos de la venir voir en sa tente, où elle l'alloit attendre, & le quitta après luy avoir appris son quartier, & qu'on l'appelloit dans l'armée le Mestre de Camp Dom Fernand. A ce nom là, Dom Carlos eut peur de ne luy avoir pas fait assez d'honneur. Il avoit desia sçeu à quel point il estoit estimé de l'Empereur, & que, tout inconnu qu'il estoit, il partageoit la faveur de son Maistre avec les premiers de la Cour. Il n'eut pas grand peine à trouver son quartier

& sa tente, qui n'estoient ignorez de perfonne, & il en fut reçu autant bien qu'un fimple Cavalier le pouvoit eftre d'un des principaux Officiers du Camp. Il reconnut encore le vifage de Sophie dans celui de Dom Fernand, en fut encore plus eftonné qu'il ne l'avoit efté, & il le fut encore davantage du fon de fa voix, qui luy entroit dans l'âme & y renouveloit le fouvenir de la perfonne du monde qu'il avoit le plus aimée. Sophie, inconnuë à fon Amant, le fit manger avec luy, & après le repas, ayant fait retirer les domestiques & donné ordre de n'estre vifitée de perfonne, fe fit redire encore une fois par ce Cavalier qu'il estoit de Valence, & enfuite se fit conter ce qu'elle fçavoit auffi bien que luy de leurs aventures communes, jufqu'au jour qu'il avoit fait deffein de l'enlever.

Croiriez-vous, luy difoit Dom Carlos, qu'une fille de condition qui avoit tant reçu de preuves de mon amour & qui m'en avoit tant donné de la fienne fust fans fidelité & fans honneur, eust l'adrefse de me cacher de fi grands défauts, & fust fi aveuglée dans fon choix qu'elle me prefera un jeune Page que j'avois, qui l'enleva un jour devant celui que j'avois choisi pour l'enlever? Mais en estes-vous bien affeuré? luy dit Sophie. Le hazard est maiftre de toutes chofes, & prend fouvent plaisir à confondre nos raifonnemens par des fucez les moins attendus. Vofre Maiftresse peut avoir efté forcée à se feparer de vous, & est peut-estre plus malheureufe

que coupable. Pleust à Dieu, luy respondit Dom Carlos, que j'eusse pu douter de sa faute ! Toutes les pertes & les malheurs qu'elle m'a causés ne m'auroient pas esté difficiles à souffrir, & mesme je ne me croirois pas malheureux si je pouvois croire qu'elle me fust encore fidelle ; mais elle ne l'est qu'au perfide Claudio, & n'a jamais feint d'aymer le malheureux Dom Carlos que pour le perdre. Il paroist par ce que vous dites, luy repartit Sophie, que vous ne l'avez guère aymée, de l'accuser ainsi sans l'entendre, & de la publier encore plus méchante que legere. Et peut-on l'estre davantage, s'ecria Dom Carlos, que ne l'a esté cette imprudente fille, lorsque, pour ne faire pas soupçonner son page de son enlevement, elle laissa dans sa chambre, la nuit mesme qu'elle disparut de chez son Pere, une lettre qui est de la derniere malice, & qui m'a rendu trop miserable pour n'estre pas demeurée dans mon souvenir. Je vous la veux faire entendre, & vous faire juger par là de quelle dissimulation cette jeune fille estoit capable.

LETTRE.

Vous n'avez pas deu me deffendre d'aymer Dom Carlos, après me l'avoir donné. Un merite aussi grand que le sien ne me pouvoit donner que beaucoup d'amour, & quand l'esprit d'une jeune personne en est prevenu, l'interest n'y peut trouver de place. Je m'ensuy donc avec celui que vous

avez trouvé bon que j'aymassé dès ma jeunesse, & sans qui il me feroit autant impossible de vivre que de ne mourir pas mille fois le jour avec un estranger que je ne pourrois aymer, quand il seroit encore plus riche qu'il n'est pas. Nostre faute, si c'en est une, merite vostre pardon ; si vous nous l'accordez, nous reviendrons le recevoir plus viste que nous n'avons fuy l'injuste violence que vous nous vouliez faire.

SOPHIE.

Vous vous pouvez figurer, poursuivit Dom Carlos, l'extrefme douleur que sentirent les parens de Sophie quand ils eurent leu cette lettre. Ils esperèrent que je serois encore avec leur fille caché dans Valence, ou que je n'en serois pas loing. Ils tinrent leur perte secrette à tout le monde, hormis au Vice-roy, qui estoit leur parent, & à peine le jour commençoit-il de paroistre que la Justice entra dans ma chambre & me trouva endormy. Je fus surpris d'une telle visite autant que j'avois sujet de l'estre, & quand, après qu'on m'eust demandé où estoit Sophie, je demanday aussi où elle estoit, mes parties s'en irritèrent & me firent conduire en prison avec une extrefme violence. Je fus interrogé & je ne pus rien dire pour ma désence contre la lettre de Sophie. Il paroissoit par là que je l'avois voulu enlever ; mais il paroissoit encore plus que mon page avoit disparu en

meſme temps qu'elle. Les parens de Sophie la faiſoient chercher, & mes amis, de leur coſté, faiſoient toutes fortes de diligences pour decouvrir où ce page l'avoit emmenée. C'eſtoit le ſeul moyen de faire voir mon innocence ; mais on ne put jamais apprendre des nouvelles de ces Amans fugitifs, & mes ennemis m'accuſèrent alors de la mort de l'un & de l'autre. Enfin l'injuſtice, appuyée de la force, l'emporta ſur l'innocence opprimée ; je fus adverty que je ſerois bientôt jugé, & que je le ſerois à mort. Je n'eſperay pas que le Ciel fit un miracle en ma faveur, & je voulus donc haſarder ma delivrance par un coup de deſeſpoir. Je me joignis à des Bandolliers, priſonniers comme moy, & tous gens de reſolution. Nous forçâmes les portes de noſtre priſon, &, favorifés de nos amis, nous euſmes plus toſt gagné les Montagnes les plus proches de Valence que le Vice-roy n'en peult eſtre adverty. Nous fuſmes longtemps maîtres de la Campagne. L'Infidélité de Sophie, la perſecution de ſes Parens, tout ce que je croyois que le Vice-roy avoit fait d'injuſte contre moy, & enfin la perte de mon bien me mirent dans un tel deſeſpoir que je haſarday ma vie dans toutes les rencontres où mes Camarades & moy trouvaſmes de la réſiſtance, & je m'acquis par là une telle reputation parmy eux qu'ils voulurent que je fuſſe leur Chef. Je le fus avec tant de ſuccès que notre troupe devint redoutable aux Royaumes d'Aragon & de

Valence, & que nous eufmes l'insolence de mettre ces pays à contribution. Je vous fais icy une confidence bien delicate, adjousta Dom Carlos ; mais l'honneur que vous me faites & mon inclination me donnent tellement à vous que je veux vous faire Maistre de ma vie, vous en revelant des secrets si dangereux. Enffin, poursuivit-il, je me lassay d'estre meschant ; je me derobay de mes Camarades, qui ne s'y attendoient pas, & je pris le chemin de Barcelonne, où je fus reçu simple Cavalier dans les recrues qui s'embarquoient pour l'Affrique, & qui ont joint depuis peu l'armée. Je n'ay pas sujet d'aymer la vie, & après m'estre mal servy de la mienne, je ne la puis mieux employer que contre les ennemis de ma loy & pour votre service, puisque la bonté que vous avez pour moy est la seule douceur dont mon âme ait esté capable depuis que la plus ingratte fille du monde m'a rendu le plus malheureux de tous les hommes.

Sophie inconnüe prit le party de Sophie injustement accusée, & n'oublia rien pour persuader à son amant de ne point faire de mauvais jugemens de sa Maistresse avant que d'estre mieux informé de sa faute. Elle dit au malheureux Cavalier qu'elle prenoit grande part dans ses infortunes, qu'elle voudroit de bon cœur les adoucir, & pour luy en donner des marques plus effectives que des paroles, qu'elle le prioit de vouloir estre à elle, & que, lorsque l'occasion

s'en presenteroit, elle employeroit auprez de l'Empereur son credit & celuy de tous ses amis pour le delivrer de la persecution des Parens de Sophie & du Vice-roy de Valence. Dom Carlos ne se rendit jamais à tout ce que le faux Dom Fernand luy put dire pour la justification de Sophie ; mais il se rendit à la fin aux offres qu'on luy fit de sa table & de sa maison. Dès le jour mesme cette fidelle Amante parla au Mestre de Camp de Dom Carlos & luy fit trouver bon que ce Cavalier, qu'elle luy dist estre son parent, prist party avec luy, je veux dire avec elle.

Voilà nostre Amant infortuné au service de sa Maistresse, qu'il croioit morte ou infidelle. Il se voit, dès le commencement de sa servitude, tout à fait bien avec celuy qu'il croit son Maistre, & est en peine luy-mesme de sçavoir comment il a pu faire en si peu de temps pour s'en faire tant aymer. Il est à la fois son Intendant, son secretaire, son Gentilhomme & son Confident. Les autres domestiques n'ont guere moins de respect pour luy que pour Dom Fernand, & il seroit sans doute heureux, se connoissant aymé d'un Maistre qui luy paroist tout aymable, & qu'un secret instinct le force d'aymer, si Sophie perduë, si Sophie infidelle ne luy revenoit sans cesse à la pensée & ne luy causoit une tristesse que les caresses d'un si cher Maistre & sa fortune renduë meilleure ne pouvoient vaincre. Quelque tendresse que Sophie eust pour

luy, elle estoit bien aise de le voir affligé, ne doutant point qu'elle ne fust la cause de son affliction. Elle luy parloit si souvent de Sophie. & justifioit quelquefois avec tant d'emportement & mesme de colere & d'aigreur celle que Dom Carlos n'accusoit pas moins que d'avoir manqué à sa fidelité & à son honneur, qu'enffin il vint à croire que ce Dom Fernand, qui le mettoit toujours sur le mesme sujet, avoit peut-estre esté autrefois amoureux de Sophie, & peut-estre l'estoit encore.

La guerre d'Affrique s'acheva de la façon qu'on le voit dans l'histoire. L'Empereur la fit depuis en Allemagne, en Italie, en Flandres & en divers lieux. Nostre guerriere, sous le nom de Dom Fernand, augmenta sa reputation de vaillant & experimenté Capitaine par plusieurs actions de valeur & de conduite, quoy que la derniere de ces qualitez-là ne se rencontre que rarement en une personne aussi jeune que le sexe de cette vaillante fille la faisoit paroistre.

L'Empereur fut obligé d'aller en Flandres & de demander au Roy de France passage par ses Estats. Le grand Roi qui regnoit alors voulut surpasser en generosité & en franchise un mortel ennemy qui l'avoit tousiours surmonté en bonne fortune & n'en avoit pas tousiours bien usé. Charles-Quint fut receu dans Paris comme s'il eust esté Roy de France. Le beau Dom Fernand fut du petit nombre des personnes de qualité qui l'accompagnèrent, & si

son maître eust fait un plus long séjour dans la Cour du monde la plus galante, cette belle Espagnolle, prise pour un homme, eût donné de l'amour à beaucoup de Dames françoises, & de la jalousie aux plus accomplis de nos Courtisans.

Cependant le Vice-roy de Valence mourut en Espagne. Dom Fernand espera assez de son mérite & de l'affection que luy portoit son Maître pour luy oser demander une si importante charge, & il l'obtint sans qu'elle luy fust enviée. Il fit sçavoir le plus tost qu'il put le bon succez de sa pretention à Dom Carlos, & luy fit esperer qu'aussitost qu'il auroit pris possession de la Vice-royauté de Valence, il feroit sa paix avec les parens de Sophie, obtiendrait sa grâce de l'Empereur pour avoir esté Chef de Bandolliers, & mesme essayeroit de le remettre dans la possession de son bien, sans cesser de luy en faire dans toutes les occasions qui s'en presenteroient. Dom Carlos eust pu recevoir quelque consolation de toutes ces belles promesses, si le malheur de son amour luy eust permis d'estre consolable.

L'Empereur arriva en Espagne & alla droit à Madrid, & Dom Fernand alla prendre possession de son Gouvernement. Dès le jour qui suivit celuy de son entrée dans Valence, les parens de Sophie presentèrent requête contre Dom Carlos, qui faisoit auprès du Vice-roy la charge d'Intendant de sa Maison & de Secre-

taire de ses Commandemens. Le Vice-roy promit de leur rendre justice & à Dom Carlos de protéger son innocence. On fit de nouvelles informations contre luy, l'on fit ouïr des tefmoins une seconde fois, & enfin les parens de Sophie, animez par le regret qu'ils avoient de la perte de leur fille, & par un desir de vengeance qu'ils croyoient legitime, pressèrent si fort l'affaire, qu'en cinq ou six jours elle fut en estat d'estre jugée. Ils demandèrent au Vice-roy que l'accusé entrast en prison. Il leur donna sa parole qu'il ne fortiroit pas de son Hostel, & leur marqua un jour pour le juger. La veille de ce jour fatal, qui tenoit en suspens toute la ville de Valence, Dom Carlos demanda une audience particuliere au Vice-roy, qui la luy accorda. Il se jetta à ses pieds & luy dit ces paroles : C'est demain, Monseigneur, que vous devez faire connoistre à tout le monde que je suis innocent. Quoyque les temoins que j'ay fait ouïr me dechargent entierement du crime dont on m'accuse, je viens encore jurer à Vostre Altesse, comme si j'estois devant Dieu, que non seulement je n'ay pas enlevé Sophie, mais que le jour devant celuy qu'elle fut enlevée, je ne la vis point; je n'eus point de ses nouvelles, & n'en ay pas eu depuis. Il est bien vray que je la devois enlever; mais un malheur qui jusqu'icy m'est inconnu la fit disparoistre, ou pour ma perte ou pour la sienne. — C'est assez, Dom Carlos, luy dit le Vice-roy! va dormir en re-

pos. Je suis ton Maître & ton amy, & mieux informé de ton innocence que tu ne penfes ; & quand j'en pourrois douter, je ferois obligé à n'estre pas exact à m'en éclaircir, puisque tu es dans ma maison, & de ma maison, & que tu n'es venu icy avec moy que sous la promesse que je t'ay faite de te protéger.

Dom Carlos remercia un si obligeant Maître de tout ce qu'il eut d'éloquence. Il s'alla coucher, & l'impatience qu'il eut de se voir bientôt absous ne luy permit pas de dormir. Il se leva aussitôt que le jour parut, &, propre & paré plus qu'à l'ordinaire, se trouva au lever de son Maître. Mais je me trompe, il n'entra dans sa chambre qu'après qu'il fut habillé ; car depuis que Sophie avoit déguisé son sexe, la seule Dorotée, déguisée comme elle, & la confidente de son déguisement, couchoit dans sa chambre & luy rendoit tous les services qui, rendus par un autre, luy eussent pu donner connoissance de ce qu'elle vouloit tenir si caché. Dom Carlos entra donc dans la chambre du Vice-roy quand Dorotée l'eut ouverte à tout le monde, & le Vice-roy ne le vit pas plus tost qu'il luy reprocha qu'il s'estoit levé bien matin pour un homme accusé qui se vouloit faire croire innocent, & luy dist qu'une personne qui ne dormoit point devoit sentir sa conscience chargée. Dom Carlos luy repondit, un peu troublé, que la crainte d'estre convaincu ne l'avoit pas tant empêché de dormir que l'esperance de se voir

bientost à couvert des poursuites de ses Ennemis par la bonne justice que luy rendroit Son Altesse. Mais vous estes bien paré & bien galant, luy dist encore le Vice-roy, & je vous trouve bien tranquille le jour que l'on doit deliberer sur vostre vie. Je ne sçay plus ce que je dois croire du crime dont on vous accuse. Toutes les fois que nous nous entretenons de Sophie, vous en parlez avec moins de chaleur & plus d'indifference que moy : on me m'accuse pourtant pas comme vous d'en avoir esté aymé & de l'avoir tuée, & possible le jeune Claudio aussi, sur qui vous voulez faire tomber l'accusation de son enlèvement. Vous me dites que vous l'avez aymée, continua le Vice-roy, & vous vivez après l'avoir perduë, & vous n'oubliez rien pour vous voir absous & en repos, vous qui devriez haïr la vie & tout ce qui vous la pourroit faire aimer. Ha ! inconstant Dom Carlos ! il faut bien qu'une autre amour vous ait fait oublier celle que vous deviez conserver à Sophie perduë, si vous l'aviez veritablement aymée, quand elle estoit toute à vous & osoit tout faire pour vous. Dom Carlos, demy-mort à ces paroles du Vice-roy, voulut y respondre ; mais il ne le luy permit pas. Taisez-vous, luy dit-il d'un visage severe, & reservez vostre éloquence pour vos Juges ; car pour moy, je n'en feray pas surpris, & je n'iray pas pour un de mes domestiques donner à l'Empereur mauvaise opinion de mon equité. Et cependant, adjouta le Vice-roy, se

tournant vers le Capitaine de ses gardes, que l'on s'assure de luy : qui a rompu sa prison peut bien manquer à la parole qu'il m'a donnée de ne chercher point son impunité dans sa fuite. On osta aussitôt l'épée à Dom Carlos, qui fit grand'pitié à tous ceux qui le virent environné de gardes, pâle & défait, & qui avoit bien de la peine à retenir ses larmes.

Cependant que le pauvre Gentilhomme se repent de ne s'être pas assez défié de l'esprit changeant des grands Seigneurs, les Juges qui le doivent juger entrèrent dans la chambre & prirent leurs places, après que le Vice-roy eut pris la sienne. Le Comte italien, qui estoit encore à Valence, & le pere & la mere de Sophie, parurent & produisirent leurs témoins contre l'accusé, qui estoit si désespéré de son proces, qu'il n'avoit pas quasi le courage de répondre. On luy fit reconnoître les lettres qu'il avoit autrefois écrites à Sophie ; on luy confronta les voisins & les domestiques de la maison de Sophie, & enfin on produisit contre luy la lettre qu'elle avoit laissée dans sa chambre le jour que l'on pretendoit qu'il l'avoit enlevée. L'Accusé fit ouïr ses domestiques, qui témoignèrent d'avoir veu coucher leur Maître ; mais il pouvoit s'être levé après avoir fait semblant de s'endormir. Il juroit bien qu'il n'avoit pas enlevé Sophie & representoit aux Juges qu'il ne l'auroit pas enlevée pour se separer d'elle ; mais on ne l'accusoit pas moins que de l'avoir

tuée & le page aussi, le Confident de son amour. Il ne restoit plus qu'à le juger, & il alloit estre condamné tout d'une voix, quand le Vice-roi le fit approcher & luy dit : Malheureux Dom Carlos! tu peux bien croire, après toutes les marques d'affection que je t'ay données, que, si je t'eusse soupçonné d'estre coupable du crime dont on t'accuse, je ne t'aurois pas amené à Valence. Il m'est impossible de ne te condamner pas, si je ne veux commencer l'exercice de ma charge par une injustice, & tu peux juger du déplaisir que j'ay de ton malheur par les larmes qui m'en viennent aux yeux. On pourroit rechercher d'accorder tes parties, si elles estoient de moindre qualité, ou moins animées à ta perte. Enfin, si Sophie ne paroist elle-mesme pour te justifier, tu n'as qu'à te preparer à bien mourir. Carlos, desesperé de son salut, se jetta aux pieds du Vice-roy & luy dit : Vous vous souvenez bien, Monseigneur, qu'en Affrique & dès le temps que j'eus l'honneur d'entrer au service de Vostre Altesse, & toutes les fois qu'elle m'a engagé au recit ennuyeux de mes infortunes, que je les lui ay tousiours contées d'une mesme maniere, & elle doit croire qu'en ce pais-là, & partout ailleurs, je n'aurois pas advoüé à un Maistre qui me faisoit l'honneur de m'aymer ce qu'icy j'aurois deu nier devant un Juge. J'ay tousiours dit la verité à Vostre Altesse comme à mon Dieu, & je luy dis encore que j'aymay, que j'adoray Sophie. Dis que tu l'a-

dores, ingrat ! interrompit le Vice-roy, surprenant tout le monde. — Je l'adore, reprit Dom Carlos, fort estonné de ce que le Vice-roy venoit de dire. Je lui ay promis de l'épouser, continua-t-il, & j'ay convenu avec elle de l'emmenner à Barcelonne. Mais si je l'ay enlevée ; si je sçay où elle se cache, je veux qu'on me fasse mourir de la mort la plus cruelle. Je ne puis l'éviter ; mais je mourray innocent, si ce n'est meriter la mort que d'avoir aymé plus que ma vie une fille inconstante & perfide. Mais, s'écria le Vice-roy, le visage furieux, que sont devenus cette fille & ton page ? Ont-ils monté au ciel ? sont-ils cachez sous la terre ? Le Page estoit galant, luy repondit Dom Carlos, elle estoit belle ; il estoit homme, elle estoit femme. Ha ! traistre ! luy dit le Vice-Roy, que tu découvres bien icy tes lâches soupçons & le peu d'estime que tu as euë pour la malheureuse Sophie ! Maudite soit la femme qui se laisse aller aux promesses des hommes & s'en fait mepriser par sa trop facile croyance ! Ny Sophie n'estoit point une femme de vertu commune, meschant ! ny ton Page Claudio un homme. Sophie estoit une fille constante, & ton Page une fille perdue, amoureuse de toy & qui t'a volé Sophie, qu'elle trahissoit comme une Rivale. Je suis Sophie, injuste Amant, Amant ingrat ! Je suis Sophie, qui ay souffert des maux incroyables pour un homme qui ne meritoit pas d'estre aymé & qui m'a cru capable de la derniere infamie.

Sophie n'en put pas dire davantage. Son pere, qui la reconnut, la prit entre ses bras ; sa mere se pâma d'un costé, & Dom Carlos de l'autre. Sophie se debarrassa des bras de son pere pour courir aux deux personnes evanoüies, qui reprirent leurs esprits tandis qu'elle douta à qui des deux elle courroit. Sa mere luy mouïlla le visage de larmes ; elle mouïlla de larmes le visage de sa mere ; elle embrassa, avec toute la tendresse imaginable, son cher Dom Carlos, qui pensa en evanoüir encore. Il tint pourtant bon pour ce coup, & n'osant pas encore baïser Sophie de toute sa force, se recompensa sur ses mains, qu'il baïsa mille fois l'une après l'autre. Sophie pouvoit à peine suffire à toutes les embrassades & à tous les complimens qu'on luy fit. Le Comte Italien, en faisant le sien comme les autres, luy voulut parler des pretentions qu'il avoit sur elle, comme luy ayant esté promise par son pere & par sa mere. Dom Carlos, qui l'oüit, en quitta une des mains de Sophie, qu'il baïsoit alors avidement, & portant la sienne à son espée, qu'on luy venoit de rendre, se mit en une posture qui fit peur à tout le monde, & jurant à faire abîmer la ville de Valence, fit bien connoître que toutes les puissances humaines ne luy osteront pas Sophie, si elle-mesme ne luy deffendoit de songer davantage en elle ; mais elle declara qu'elle n'auroit jamais d'autre mary que son cher Dom Carlos, & conjura son pere & sa mere de le

trouver bon, ou de se refoudre à la voir enfermer dans un couvent pour toute sa vie. Ses parens luy laissèrent la liberté de choisir tel Mary qu'elle voudroit, & le Comte Italien, dès le jour mesme, prit la poste pour l'Italie ou pour tout autre païs où il voulut aller. Sophie conta toutes ses aventures, qui furent admirées de tout le monde. Un courrier alla porter la nouvelle de cette merveille à l'Empereur, qui conserva à Dom Carlos, après qu'il auroit epousé Sophie, la Vice-royauté de Valence & tous les bienfaits que cette vaillante fille avoit mérités sous le nom de Dom Fernand, & donna à ce bien-heureux Amant une Principauté dont ses descendans jouissent encore. La ville de Valence fit la despenſe des noces avec toute sorte de magnificence, & Dorotée, qui reprit ses habits de femme en mesme temps que Sophie, fut mariée en mesme temps qu'elle avec un Cavalier proche parent de Dom Carlos.





CHAPITRE XV.

Effronterie du sieur de la Rappiniere.



LE Conseiller de Renes achevoit de lire sa nouvelle, quand la Rappiniere arriva dans l'hostellerie. Il entra en estourdy dans la chambre où on luy avoit dit qu'estoit Monsieur de la Garouffiere ; mais son visage epanouï se changea visiblement quand il vit le Destin dans un coin de la chambre, & son valet qui estoit aussi deffait & effrayé qu'un criminel que l'on juge. La Garouffiere ferma la porte de la chambre par dedans, & ensuitte demanda au brave la Rappiniere s'il ne devinoit pas bien pourquoy il l'avoit envoyé querir. N'est-ce pas à cause d'une Comedienne dont j'ay voulu avoir ma part ? repondit en se riant le scelerat. Comment, vostre part ! luy dit la Garouffiere, prenant un visage serieux : font-ce là les discours d'un juge comme vous estes, & avez-vous jamais fait pendre un si mechant homme que

vous? La Rappiniere continua de tourner la chose en raillerie & de la vouloir faire passer pour un tour de bon compagnon; mais le senateur le prit toujours d'un ton si severe, qu'enfin il avoua son mauvais dessein, & en fit de mauvaises excuses au Destin, qui avoit eu besoin de toute sa sagesse pour ne se pas faire raison d'un homme qui l'avoit voulu offenser si cruellement, après luy estre obligé de la vie, comme l'on a pu voir au commencement de ces aventures Comiques. Mais il avoit encore à démêler avec cet inique Prevost une autre affaire qui luy estoit de grande importance & qu'il avoit communiquée à Monsieur de la Garouffiere, qui luy avoit promis de luy faire avoir raison de ce mechant homme.

Quelque peine que j'aye prise à bien estudier la Rappiniere, je n'ay jamais pu decouvrir s'il estoit moins mechant envers Dieu qu'envers les hommes, & moins injuste envers son prochain que vicieux en sa personne. Je sçay seulement avec certitude que jamais homme n'a eu tant de vices ensemble & en plus eminent degré. Il avoua qu'il avoit eu envie d'enlever Mademoiselle de l'Estoille aussi hardiment que s'il se fust vanté d'une bonne action, & il dit effrontement au Conseiller & au Comedien que jamais il n'avoit moins douté du succez d'une pareille entreprise : car, continua-t-il, se tournant vers le Destin, j'avois gagné vostre vallet, vostre sœur avoit donné dans le panneau, &, pensant

vous venir trouver où je luy avois fait dire que vous estiez blessé, elle n'estoit pas à deux lieux de la maison où je l'attendois quand je ne sçay qui diable l'a ostée à ce grand sot qui me l'amenoit, & qui m'a perdu un bon cheval, après s'estre bien fait battre. Le Destin palissoit de colere, & quelquefois aussi rougissoit de honte de voir de quel front ce scelerat luy osoit parler à luy-mesme de l'offense qu'il luy avoit voulu faire, comme s'il luy eust conté une chose indifferente. La Garouffiere s'en scandalisoit aussi & n'avoit pas une moindre indignation contre un si dangereux homme. Je ne sçay pas, luy dit-il, comment vous osez nous apprendre si franchement les circonstances d'une mauvaise action pour laquelle Monsieur le Destin vous auroit donné cent coups, si je ne l'en eusse empêché. Mais je vous advertis qu'il le pourra bien faire encore, si vous ne lui restituez une boeste de diamans que vous luy avez autrefois volée dans Paris dans le temps que vous y tiriez la laine. Doguin, vostre complice alors & depuis vostre valet, luy a avoué en mourant que vous l'aviez encore ; & moy je vous declare que, si vous faites la moindre difficulté de la rendre, vous m'avez pour aussi dangereux ennemy que je vous ay esté utile protecteur. »

La Rappiniere fut foudroyé de ce discours, à quoy il ne s'attendoit pas. Son audace à nier absolument une méchanceté qu'il avoit faite luy manqua au besoin. Il avoua en begayant,

comme un homme qui se trouble, qu'il avoit cette boeste au Mans, & promit de la rendre avec des sermens execrables qu'on ne luy demandoit point, tant on faisoit peu de cas de tous ceux qu'il eust pu faire. Ce fut peut-estre là une des plus ingenuës actions qu'il fit de sa vie, & encore n'estoit-elle pas nette; car il est bien vray qu'il rendit la boeste comme il l'avoit promis, mais il n'estoit pas vray qu'elle fust au Mans, puisqu'il l'avoit sur luy à l'heure mesme, à dessein d'en faire un present à Mademoiselle de l'Estoille, en cas qu'elle n'eust pas voulu se donner à luy pour peu de chose. C'est ce qu'il confessa en particulier à Monsieur de la Garouffiere, dont il voulut par là regagner les bonnes grâces, luy mettant entre les mains cette boeste de portrait pour en disposer comme il luy plairoit. Elle estoit composée de cinq diamans d'un prix considerable. Le pere de Mademoiselle de l'Estoille, y estoit peint en email, & le visage de cette belle fille avoit tant de rapport à ce portrait, que cela seul pouvoit suffire pour la faire reconnoistre à son pere. Le Destin ne sçavoit comment remercier assez Monsieur de la Garouffiere quand il luy donna la boeste de diamans. Il se voyoit exempté par là d'avoir à se la faire rendre par force de la Rappiniere, qui ne sçavoit rien moins que de restituer, & qui eust pu se prevaloir contre un pauvre Comedien de sa charge de Prevost, qui est un dangereux

baston entre les mains d'un mechant homme . Quand cette boefte fut ostée au Destin, il en avoit eu un desplaifir tres grand, qui s'augmenta encore par celuy qu'en eut la mere de l'Estoille, qui gardoit cherement ce bijou comme un gage de l'amitié de son mary. On peut donc aisement se figurer qu'il eut une extrefme joye de l'avoir recouvrée. Il alla en faire part à l'Estoille, qu'il trouva chez la sœur du Curé du bourg, en la compagnie d'Angelique & de Leandre. Ils deliberèrent ensemble de leur retour au Mans, qui fut resolu pour le lendemain. Monsieur de la Garouffiere leur offrit un carrosse, qu'ils ne voulurent pas prendre. Les Comediens & les Comediennes soupèrent avec Monsieur de la Garouffiere & sa compagnie. On se coucha de bonne heure dans l'hostellerie, & dès la pointe du jour, le Destin & Leandre, chacun sa Maistresse en croupe, prirent le chemin du Mans, où Ragotin, la Rancune & l'Olive estoient desia retournés. Monsieur de la Garouffiere fit cent offres de services au Destin ; pour la Bouvillon, elle fit la malade plus qu'elle ne l'estoit, pour ne point recevoir l'adieu du Comedien, dont elle n'estoit pas fatisfaite.





CHAPITRE XVI.

Disgrâce de Ragotin.



ES deux Comédiens qui retournèrent au Mans avec Ragotin furent détournés du droit chemin par le petit homme, qui les voulut traiter dans une petite maison de campagne, qui estoit proportionnée à sa petitesse. Quoy qu'un fidele & exact Historien soit obligé à particulariser les accidens importans de son Histoire, & les lieux où ils se sont passez, je ne vous diray pas au juste en quel endroit de notre Hemisphere estoit la maisonnette où Ragotin mena ses confreres futurs, que j'appelle ainsi parcequ'il n'estoit pas encore reçu dans l'ordre vagabon des Comédiens de campagne. Je vous diray donc seulement que la maison estoit au deçà du Gange, & n'estoit pas loin de Sillé-le-Guillaume³. Quand il y arriva, il la trouva occupée par une compagnie de Bohémiens, qui, au grand deplaisir de son fermier,

s'y estoient arrestez sous pretexte que la femme du Capitaine avoit esté pressée d'accoucher, ou plustost par la facilité que ces voleurs esperèrent de trouver à manger impunement des volailles d'une metairie ecartée du grand chemin. D'abord Ragotin se fâcha en petit homme fort colere, menaça les Bohemiens du Prevost du Mans, dont il se dit allié, à cause qu'il avoit epousé une Portail⁴, & là dessus il fit un long discours pour apprendre aux auditeurs de quelle façon les Portails estoient parens des Ragotins, sans que son long discours apportast aucun temperament à sa cholere immodérée, & l'empechaft de jurer scandaleusement. Il les menaça aussi du lieutenant de Prevost la Rappiniere, au nom duquel tout genou flechissoit ; mais le Capitaine Boheme le fit enrager à force de luy parler civilement, & fut assez esfronté pour le louer de sa bonne mine, qui sentoit son homme de qualité, & qui ne le faisoit pas peu repentir d'estre entré par ignorance dans son chasteau (c'est ainsi que le scelerat appeloit sa maisonnette, qui n'estoit fermée que de hayes). Il adjousta encore que la Dame en mal d'enfant seroit bientost delivrée du sien, & que la petite troupe delogeroit après avoir payé à son fermier ce qu'il leur avoitourny pour eux & pour leurs bestes. Ragotin se mouroit de depot de ne pouvoir trouver à quereller avec un homme qui luy rioit au nez & luy faisoit mille reverences ; mais ce flegme

du Bohemien alloit enfin echauffer la bile de Ragotin, quand la Rancune & le frere du Capitaine se reconnurent pour avoir esté autrefois grands camarades, & cette reconnoissance fit grand bien à Ragotin, qui s'alloit sans doute engager en une mauvaise affaire, pour l'avoir prise d'un ton trop haut. La Rancune le pria donc de s'apaïser, ce qu'il avoit grande envie de faire, & ce qu'il eust fait de luy-mesme si son orgueil naturel eust pu y consentir.

Dans ce mesme temps la Dame Bohemienne accoucha d'un garçon. La joye en fut grande dans la petite troupe, & le Capitaine pria à souper les Comediens & Ragotin, qui avoit desia fait tuer des poulets pour en faire une fricassée. On se mit à table. Les Bohemiens avoient des perdrix & des lievres qu'ils avoient pris à la chasse, & deux poulets d'Inde & autant de cochons de lait qu'ils avoient volez. Ils avoient aussi un jambon & des langues de bœuf, & on y entama un pâté de lievre dont la crouste mesme fut mangée par quatre ou cinq Bohemillons qui servirent à table. Adjoutez à cela la fricassée de six poulets de Ragotin, & vous advouerez que l'on n'y fit pas mauvaise chair. Les Convives, outre les Comediens, estoient au nombre de neuf, tous bons danseurs & encore meilleurs larrons. On commença des fantez par celle du Roy & de Messieurs les Princes, & on but en general celle de tous les bons seigneurs qui recevoient dans

leurs villages les petites troupes. Le Capitaine pria les Comédiens de boire à la memoire de deffunt Charles Dodo, oncle de la Dame accouchée, & qui fut pendu pendant le siege de La Rochelle par la trahifon du Capitaine la Grave. On fit de grandes imprecations contre ce Capitaine faux frere & contre tous les Prevosts, & on fit une grande diffipation du vin de Ragotin, dont la vertu fut telle que la debauché fut fans noife, & que chacun des conviez, fans mefme en excepter le mifantrope la Rancune, fit des proteftations d'amitié à fon voifin, le baiza de tendrefse & luy mouilla le vifage de larmes. Ragotin fit tout à fait bien les honneurs de fa maifon, & beut comme une eponge. Après avoir beu toute la nuit, ils devoient vrayfemblablement fe coucher quand le foleil fe leva; mais ce mefme vin qui les avoit rendus fi tranquilles beuveurs leur infpira à tous en mefme temps un efprit de feparation, fi j'ofe ainfi dire. La caravane fit fes paquets, non fans y comprendre quelques guenilles du fermier de Ragotin, & le joly feigneur monta fur fon mulet, & auffi ferieux qu'il avoit efté emporté pendant le repas, prit le chemin du Mans, fans fe mettre en peine fi la Rancune & l'Olive le fuivoient, & n'ayant de l'attention qu'à fuccer une pipe à Tabac qui eftoit vide il y avoit plus d'une heure. Il n'euft pas fait demy-lieuë, toufiours fucçant fa pipe vide qui ne luy rendoit aucune fumée, que celles du

vin luy estourdirent tout à coup la teste. Il tomba de son mulet, qui retourna avec beaucoup de prudence à la metairie d'où il estoit party, & pour Ragotin, après quelques soulèvemens de son estomach trop chargé, qui fit ensuite parfaitement son devoir, il s'endormit au milieu du chemin. Il n'y avoit pas longtemps qu'il dormoit, ronflant comme une Pedalle d'orgue, quand un homme nud, comme on peint nostre premier Pere, mais effroyablement barbu, falle & crasseux, s'approcha de luy & se mit à le deshabiller. Cet homme sauvage fit de grands efforts pour oster à Ragotin les bottes neufves que dans une hostellerie la Rancune s'estoit appropriées par la supposition des siennes, de la maniere que je vous l'ay conté en quelque endroit de cette veritable Histoire, & tous ces efforts, qui eussent éveillé Ragotin s'il n'eust esté mort yvre (comme on dit), & qui l'eussent fait crier comme un homme que l'on tire à quatre chevaux, ne firent autre effet que de le traîner à ecorche-cul la longueur de sept ou huit pas. Un cousteau en tomba de la poche du beau dormeur ; ce vilain homme s'en faisit, & comme s'il eust voulu ecorcher Ragotin, il luy fendit sur la peau sa chemise, ses bottes, & tout ce qu'il eust de la peine à luy oster de dessus le corps, &, ayant fait un paquet de toutes les hardes de l'yvrogne depouillé, l'emporta, fuyant comme un loup avec sa proye.

Nous laisserons courir avec son butin cet

homme, qui estoit le mesme fou qui avoit autrefois fait si grand peur au Destin quand il commença la queste de Mademoiselle Angelique, & ne quitterons pas Ragotin, qui ne veille pas & qui a grand besoin d'estre reveillé. Son corps nud, exposé au soleil, fut bientôt couvert & piqué de mouches & de moucheron de différentes especes, dont pourtant il ne fut point éveillé ; mais il le fut quelque temps après par une troupe de païsans qui conduisoient une charrette. Le corps nud de Ragotin ne leur donna pas plustost dans la veue qu'ils s'ecrièrent : Le voilà ! & s'approchant de luy, faisant le moins de bruit qu'ils purent, comme s'ils eussent eu peur de l'eveiller, ils s'assurèrent de ses pieds & de ses jambes, qu'ils lièrent avec de grosses cordes, & l'ayant ainsi garotté, le portèrent dans leur charrette, qu'ils firent aussitost partir avec autant de haste qu'en a un galant qui enleve une maistresse contre son gré & celui de ses parens. Ragotin estoit si yvre que toutes les violences qu'on luy fit ne le purent eveiller, non plus que les rudes cahots de la charrette, que ces païsans faisoient aller fort viste & avec tant de precipitation qu'elle versa en un mauvais pas plein d'eau & de bouë, et Ragotin par consequent versa aussi. La fraîcheur du lieu où il tomba, dont le fond avoit quelques pierres ou quelque chose d'aussi dur, & le rude branle de sa cheute, l'eveillèrent, & l'estat surprenant où il se trouva l'etonna furieusement. Il se

voyoit lié pieds & mains & tombé dans la bouë, il se sentoit la teste toute estourdie de son yvresse & de sa cheute, & ne sçavoit que juger de trois ou quatre païsans qui le relevoient, & d'autant d'autres qui relevoient une charrette. Il estoit si effrayé de son aventure, que mesme il ne parla pas en un si beau sujet de parler, luy qui estoit grand parleur de son naturel, & un moment après il n'eust pu parler à personne quand il l'eust voulu : car les païsans, ayant tenu ensemble un conseil secret, delièrent le pauvre petit homme seulement, &, au lieu de luy en dire la raison ou de luy en faire, quelque civilité, observant entre eux un grand silence, tournèrent la charrette du costé qu'elle estoit venue, & s'en retournèrent avec autant de precipitation qu'ils en avoient eue à venir là.

Le lecteur discret est possible en peine de sçavoir ce que les païsans vouloient à Ragotin, & pourquoy ils ne luy firent rien. L'affaire est asseurement difficile à deviner, & ne se peut sçavoir à moins que d'estre relevée. Et pour moy, quelque peine que j'y aye prise, & après y avoir employé tous mes amis, je ne l'ay sceu depuis peu de temps que par hasard, & lorsque je l'esperois le moins, de la façon que je vous le vay dire. Un Prestre du bas Maine, un peu fou melancolique, qu'un procès avoit fait venir à Paris, en attendant que son procès fust en estat d'estre jugé voulut faire imprimer quelques pensées creuses qu'il avoit eues sur l'Apo-

calypse. Il estoit si fecond en chimeres & si amoureux des dernieres productions de son esprit, qu'il en haïssoit les vieilles, & ainsi pensa faire enrager un Imprimeur, à qui il faisoit vingt fois refaire une mesme feuille. Il fut obligé par là d'en changer souvent, & enffin il s'estoit adressé à celuy qui a imprimé le present livre, chez qui il lut une fois quelques feuilles qui parloient de cette mesme aventure que je vous raconte. Ce bon Prestre en avoit plus de connoissance que moy, ayant sçeu des mesmes païsans qui enlevèrent Ragotin de la façon que je vous ay dit, le motif de leur entreprise, que je n'avois pu sçavoir, Il connut donc d'abord où l'histoire estoit defectueuse, & en avant donné connoissance à mon Imprimeur, qui en fut fort estonné, car il avoit cru comme beaucoup d'autres que mon Roman estoit un livre fait à plaisir, il ne se fit pas beaucoup prier par l'Imprimeur pour me venir voir. Lors j'appris du venerable Manceau que les païsans qui lièrent Ragotin endormy estoient les proches parens du pauvre fou qui couroit les champs, que le Destin avoit rencontré de nuict, & qui avoit depouillé Ragotin en plein jour. Ils avoient fait dessein d'enfermer leur parent, avoient souvent essayé de le faire, & avoient souvent esté bien battus par le fou, qui estoit un fort & puissant homme. Quelques personnes du village, qui avoient veu de loin reluire au soleil le corps de Ragotin, le prirent pour le

fou endormy, &, n'en ayant osé approcher de peur d'estre battus, elles en avoient averty ces païsans, qui vinrent avec toutes les precautions que vous avez veuës, prirent Ragotin sans le reconnoistre, &, l'ayant reconnu pour n'estre pas celui qu'ils cherchoient, le laissèrent les mains liées, afin qu'il ne pût rien entreprendre contre eux. Les memoires que j'eus de ce Prestre me donnèrent beaucoup de joye, & j'advouë qu'il me rendit un grand service, mais je ne luy en rendis pas un petit en luy conseillant en amy de ne pas faire imprimer son livre, plein de visions ridicules.

Quelqu'un m'accusera peut-estre d'avoir conté icy une particularité fort inutile; quelque autre m'en louëra de beaucoup de sincerité. Retournons à Ragotin, le corps crotté & meurtry, la bouche seiche, la teste pesante & les mains liées derriere le dos. Il se leva le mieux qu'il put, &, ayant porté sa veuë de part & d'autre, le plus loing qu'elle se put estendre, sans voir ny maisons ny hommes, il prit le premier chemin battu qu'il trouva, bandant tous les ressorts de son esprit pour connoistre quelque chose de son aventure. Ayant les mains liées comme il avoit, il recevoit une furieuse incommodité de quelques mouchérons opiniaîtres qui s'attachoient par malheur aux parties de son corps où ses mains garottées ne pouvoient aller, & l'obligeoient quelquefois à se coucher par terre pour s'en delivrer en les

ecrafant, ou en leur faisant quitter prise. Enffin il attrapa un chemin creux, revestu de haies & plein d'eau, & ce chemin alloit au gué d'une petite riviere. Il s'en rejouit, faisant estat de se laver le corps, qu'il avoit plein de bouë ; mais en approchant du gué, il vit un carosse versé, d'où le cocher et un païsan tiroient, par les exhortations d'un venerable homme d'Eglise, cinq ou six Religieuses fort mouillées. C'estoit la vieille Abeffe d'Estival⁵, qui revenoit du Mans, où une affaire importante l'avoit fait aller, & qui, par la faute de son cocher, avoit fait naufrage. L'Abeffe & les Religieuses, tirées du carosse, aperceurent de loin la figure nuë de Ragotin qui venoit droit à elles, dont elles, furent fort scandalizées, & encore plus qu'elles le Pere Giflot, Directeur discret de l'Abbaye. Il fit tourner viftement le dos aux bonnes Meres, de peur d'irregularité, & cria de toute sa force à Ragotin qu'il n'approchast pas de plus près. Ragotin poussa tousiours en avant, & commença d'enfiler une longue planche qui estoit là pour la commodité des gens de pied, & le pere Giflot vint au devant de luy, suivy du cocher & du païsan, & douta d'abord s'il le devoit exorciser, tant il trouvoit sa figure diabolique. Enffin il luy demanda qui il estoit, d'où il venoit, pourquoy il estoit nud, pourquoy il avoit les mains liées, & luy fit toutes ces questions-là avec beaucoup d'eloquence, & ajustant à ses paroles le ton de la voix & l'action des

raains. Ragotin luy repondit incivilement : Qu'en avez-vous à faire ? Et voulant passer outre sur la planche, il poussa si rudement le Reverend Pere Giflot qu'il le fit choir dans l'eau. Le bon Prestre entraîna avec luy le cocher & le païsan, & Ragotin trouva leur maniere de tomber dans l'eau si divertissante qu'il en eclata de rire. Il continua son chemin vers les religieuses, qui, le voile baissé, luy tournèrent le dos en haye, toutes le visage tourné vers la campagne. Ragotin eut beaucoup d'indifference pour les visages des Religieuses, & passoit outre, pensant en estre quitte, ce que ne pensoit pas le Pere Giflot. Il suivit Ragotin, secondé du païsan & du cocher, qui, le plus en colere des trois, & desia de mauvaise humeur à cause que Madame l'Abesse l'avoit grondé, se detacha du gros, joignit Ragotin, & à grands coups de fouët se vengea sur la peau d'autrui de l'eau qui avoit mouillé la sienne. Ragotin n'attendit pas une seconde decharge ; il s'ensuit comme un chien qu'on fouët, & le cocher, qui n'estoit pas satisfait d'un seul coup de fouët, se hâta d'aller de plusieurs autres, qui tous tirèrent le sang de la peau du fustigé. Giflot, quoy que essoufflé d'avoir couru, ne se lassoit pas de crier : Fouëtez, fouëtez ! de toute sa force, & le cocher, de toute la sienne, redoubloit ses coups sur Ragotin, & commençoit à s'y plaire, quand un moulin se presenta au pauvre homme comme un azyle. Il y courut, ayant tousiours son bour-

reau à ses trouffes, &, trouvant la porte d'une basse-court ouverte, y entra & y fut receu d'abord par un mâtin qui le prit aux fesses. Il en jetta des cris douloureux & gagna un jardin ouvert avec tant de precipitation, qu'il renversa fix ruches de mouches à miel qui y estoient posées à l'entrée, & ce fut là le comble de ses infortunes. Ces petits Elephans ailés, pourvus de proboscides & armez d'aiguillons, s'acharnèrent sur ce petit corps nud, qui n'avoit point de mains pour se defendre, & le blessèrent d'une horrible maniere. Il en cria si haut que le chien qui le mordoit s'enfuit de la peur qu'il en eust, ou plustost des mouches. Le cocher impitoyable fit comme le chien, & Pere Giflot, à qui la colere avoit fait obtenir pour un temps la charité, se repentit d'avoir esté trop vindicatif, & alla luy-mesme haster le Meusnier & ses gens, qui à son gré venoient trop lentement au secours d'un homme qu'on assassinoit dans leur jardin. Le Meusnier retira Ragotin d'entre les glaives pointus & venimeux de ces ennemis volans, & quoyqu'il fust enragé de la cheute de ses ruches, il ne laissa pas d'avoir pitié du miserable. Il luy demanda où Diable il se venoit fourrer nud & les mains liées entre des paniers à mouches ; mais quand Ragotin eust voulu luy repondre, il ne l'eust pu dans l'extresme douleur qu'il sentoît par tout son corps. Un petit Ours nouveau-né, qui n'a point encore esté leché de sa mere, est plus formé en sa figure ourfine que

ne le fust Ragotin en sa figure humaine, après que les piqueures des mouches l'eurent enflé depuis les pieds jusqu'à la teste. La femme du Meusnier, pitoyable comme une femme, luy fit dresser un liët & le fit coucher. Pere Giflot, le cocher & le païsan retournèrent à l'Abbesse d'Estival & à ses Religieuses, qui se rembarquèrent dans leur carosse, & , escortées du Reverend Pere Giflot monté sur une jument, continuèrent leur chemin. Il se trouva que le moulin estoit à l'Eleu du Rignon⁶ ou à son gendre Bagottiere (je n'ay pas bien sceu lequel). Ce du Rignon estoit parent de Ragotin, qui, s'estant fait connoître au Meusnier & à sa femme, en fust servy avec beaucoup de soin & pansé heureusement jusqu'à son entiere convalescence par le Chirurgien d'un bourg voisin. Aussitost qu'il pust marcher, il retourna au Mans, où la joye de sçavoir que la Rancune & l'Olive avoient trouvé son mulet & l'avoient ramené avec eux luy fit oublier la cheute de la charrette, les coups de fouët du cocher, les morsures du chien & les piqueures des mouches.





CHAPITRE XVII

Ce qui se passa entre le petit Ragotin & le grand Baguenodiere.



LE Destin & l'Estoille, Leandre & Angelique, deux couples de beaux & parfaits Amans, arrivèrent dans la capitale du Mayne sans faire de mauvaise rencontre. Le Destin remit Angelique dans les bonnes grâces de sa mere, à qui il sceut si bien faire valoir le merite, la condition & l'amour de Leandre, que la bonne Caverne commença d'approuver la passion que ce jeune garçon & sa fille avoient l'un pour l'autre autant qu'elle s'y estoit opposée. La pauvre troupe n'avoit pas encore bien fait ses affaires dans la ville du Mans; mais un homme de condition qui aimoit fort la comedie suplea à l'humeur chiche des Manceaux. Il avoit la plus grande partie de son bien dans le Mayne, avoit pris une maison dans le Mans & y attiroit souvent des personnes de condition

de ses amis, tant Courtisans que Provinciaux, & même quelques beaux esprits de Paris, entre lesquels il se trouvoit des Poètes du premier ordre, & enfin il estoit une maniere de Mecenas moderne. Il aymoît passionnement la Comedie & tous ceux qui s'en mêloient, & c'est ce qui attiroit tous les ans dans la capitale du Mayne les meilleures troupes de Comediens du Roiaume. Ce Seigneur que je vous dy arriva au Mans dans le temps que nos pauvres Comediens en vouloient sortir, mal satisfaits de l'auditoire Manceau. Il les pria d'y demeurer encore quinze jours pour l'amour de luy, & pour les y obliger leur donna cent pistoles, & leur en promit autant quand ils s'en iroient. Il estoit bien aise de donner le divertissement de la Comedie à plusieurs personnes de qualité, de l'un & de l'autre sexe, qui arrivèrent au Mans dans le même temps & qui y devoient faire séjour à sa priere. Ce seigneur, que j'appelleray le Marquis d'Orsé⁷, estoit grand chasseur & avoit fait venir au Mans son equipage de chasse, qui estoit des plus beaux qui fust en France. Les landes & les forêts du Maine sont un des plus agreables pais de chasse qui se puisse trouver dans tout le reste de la France, soit pour le cerf, soit pour le lievre, & en ce temps-là la ville du Mans se trouva pleine de Chasseurs, que le bruit de cette grande feste y attira, la plupart avec leurs femmes, qui furent ravies de voir des Dames de la Cour pour en pouvoir

parler le reste de leurs jours auprès de leur feu. Ce n'est pas une petite ambition aux Provinciaux que de pouvoir dire quelquefois qu'ils ont veu en tel lieu & en tel temps des gens de la Cour, dont ils prononcent tousiours le nom tout sec, comme par exemple : Je perdis mon argent contre Roquelaure, Crequi a tant gagné, Coaquin court le cerf en Touraine. Et si on leur laisse quelquefois entamer un discours de Politique ou de guerre, ils ne deparlent pas (si j'ose ainsi dire) tant qu'ils ayent epuisé la matiere autant qu'ils en font capables.

Finissons la digression. Le Mans donc se trouva plein de Noblesse, grosse & menuë. Les hostelleries furent pleines d'hostes, & la plupart des gros Bourgeois qui logèrent des personnes de qualité ou des Nobles Campagnards de leurs amis salirent en peu de temps tous leurs draps fins & leur linge damassé. Les Comediens ouvriront leur Theâtre en humeur de bien faire, comme des Comediens payez par avance. Le bourgeois du Mans se rechauffa pour la Comedie. Les Dames de la ville & de la Province estoient ravies d'y voir tous les jours des Dames de la Cour, de qui elles apprirent à se bien habiller, au moins mieux qu'elles ne faisoient, au grand profit de leurs Tailleurs, à qui elles donnèrent à reformer quantité de vieilles robes. Le bal se donnoit tous les soirs, où de tres meschans danseurs dansèrent de tres meschantes courantes⁸, & où plusieurs jeunes gens de la

ville dansèrent en bas de drap de Hollande ou d'Uffeau & en fouliers cirez. Nos Comediens furent souvent appelez pour jouer en visite. L'Estoille & Angelique donnèrent de l'amour aux Cavaliers & de l'envye aux Dames. Inezille, qui dança la sarabande⁹, à la priere des Comediens, se fit admirer : Roquebrune en pensa mourir de repletion d'amour, tant le sien augmenta tout à coup, & Ragotin avoüa à la Rancune que, s'il differoit plus longtemps à le mettre bien dans l'esprit de l'Estoille, la France alloit estre sans Ragotin. La Rancune luy donna de bonnes esperances, &, pour luy témoigner l'estime particuliere qu'il faisoit de luy, le pria de luy prester pour vingt cinq ou trente francs de monnoye. Ragotin pâlit à cette priere incivile, se repentit de ce qu'il luy venoit de dire, & renonça quasi à son amour. Mais enfin, en enrageant tout vif, il fit la somme en toutes sortes d'especes, qu'il tira de differens bourçons, & la donna fort tristement à la Rancune, qui luy promit que dès le jour d'aprez, il entendroit parler de lui.

Ce jour-là on joüa le Dom Japhet¹⁰, ouvrage de Theâtre aussi enjoué que celui qui l'a fait a sujet de l'estre peu. L'auditoire fut nombreux ; la Piece fut bien representée, & tout le monde fut satisfait, à la reserve du defastreux Ragotin. Il vint tard à la Comedie, &, pour la punition de ses peschez, il se plaça derriere un Gentilhomme Provincial, homme à large échine

& couvert d'une grosse casaque qui grossissoit beaucoup sa figure. Il estoit d'une taille si haute au dessus des plus grandes, qu'encore qu'il fût assis, Ragotin, qui n'estoit separé de luy que d'un rang de sieges, crût qu'il estoit debout & luy cria incessamment qu'il s'assît comme les autres, ne pouvant croire qu'un homme assis ne dût pas avoir sa teste au niveau de toutes celles de la compagnie. Ce Gentilhomme, qui se nommoit la Baguenodiere¹¹, ignora long-temps que Ragotin parlast à luy. Enfin Ragotin l'appella Monsieur à la plume verte, & comme veritablement il en avoit une bien touffuë, bien falle & peu fine, il tourna la teste & vit le petit impatient, qui luy dit assez rudement qu'il s'assît. La Baguenodiere en fut si peu emeu qu'il se retourna vers le Theâtre comme si de rien n'eust esté. Ragotin luy recria encore qu'il s'assît. Il tourna encore la teste devers luy, le regarda, & se retourna vers le Theâtre. Ragotin recria ; Baguenodiere tourna la teste pour la troisieme fois, pour la troisieme fois regarda son homme, & pour la troisieme fois, se retourna vers le Theâtre. Tant que dura la Comedie, Ragotin luy cria de mesme force qu'il s'assît, & la Baguenodiere le regarda tousiours d'un mesme flegme, capable de faire enrager tout le genre humain. On eust pu comparer la Baguenodiere à un grand Dogue & Ragotin à un Roquet qui abboye après luy, fans que le Dogue en fasse autre chose que d'aller piffer contre une mu-

raille. Enfin tout le monde prit garde à ce qui se passoit entre le plus grand homme & le plus petit de la compagnie, & tout le monde commença d'en rire dans le temps que Ragotin commença d'en jurer d'impatience, sans que la Baguenodiere fit autre chose que de le regarder froidement. Ce Baguenodiere estoit le plus grand homme & le plus grand brutal du monde. Il demanda avec sa froideur accoustumée à deux Gentilshommes qui estoient auprès de luy de quoy ils rioient ; ils luy dirent ingenuëment que c'estoit de luy & de Ragotin, & pensoient bien par là le congratuler plustost que luy déplaire. Ils luy depleurent pourtant, & un *Vous estes de bons fots*, que la Baguenodiere d'un visage renfrogné leur lâcha assez mal à propos, leur apprit qu'il prenoit mal la chose & les obligea à luy repartir chacun pour sa part d'un grand soufflet. La Baguenodiere ne put d'abord que les pousser des coudes à droite & à gauche, ses mains estant embarrassées dans sa casaque, & , devant qu'il les eust libres, les Gentilshommes, qui estoient freres & fort actifs de leur naturel, luy purent donner demy-douzaine de soufflets, dont les intervalles furent par hasard si bien compassez, que ceux qui les ouïrent sans les voir donner crurent que quelqu'un avoit frappé six fois des mains l'une contre l'autre à égaux intervalles. Enfin Baguenodiere tira ses mains de dessous sa lourde casaque ; mais, pressé comme il estoit des deux freres, qui le gour-

moient comme des Lions, ses longs bras n'eurent pas leurs mouvemens libres. Il se voulut reculer & il tomba à la renverse sur un homme qui se trouvoit derriere luy, & le renversa luy & son siege sur le malheureux Ragotin, qui fut renversé sur un autre, qui fut aussi renversé sur un autre, & ainsi de mesme jusqu'où finissoient les sieges, dont une file entiere fut renversée comme des quilles. Le bruit des tombans, des Dames foulées, des belles qui avoient peur, des enfans qui crioient, des gens qui parloient, de ceux qui rioient, de ceux qui se plaignoient & de ceux qui battoient des mains, fit une rumeur infernale. Jamais un aussi petit sujet ne causa de plus grands accidens, & ce qu'il y eut de merveilleux, c'est qu'il n'y eut pas une epée tirée, quoyque le principal demêlé fût entre des personnes qui en portoient, & qu'il y en eust plus de cent dans la compagnie. Mais ce qui fut encore plus merveilleux, c'est que la Bague-nodiere se gourma & fut gourmé sans s'emouvoir non plus que de l'affaire du monde la plus indifferente, & de plus on remarqua que de toute l'après-dînée il n'avoit pas ouvert la bouche que pour dire les quatre malheureux mots qui luy attirèrent cette gresse de souffletades, & ne l'ouvrit pas jusqu'au soir, tant ce grand homme avoit flegme & une taciturnité proportionnée à sa taille.

Ce hideux cahos de tant de personnes & de sieges mêlez les uns dans les autres fut long-

temps à se débrouiller. Tandis que l'on y travailloit & que les plus charitables se mettoient entre la Baguenodiere & ses deux ennemis, on entendoit des hurlemens effroyables qui sortoient comme de dessous terre. Qui pouvoit-ce estre que Ragotin ? En verité, quand la Fortune a commencé de persecuter un miserable, elle le persecute tousiours. Le siege du pauvre petit estoit justement posé sur l'aix qui couvre l'egoût du tripot. Cet egoût est tousiours au milieu, immediatement sous la corde. Il sert à recevoir l'eau de la pluye, & l'aix qui le couvre se leve comme un dessus de boeste. Comme les ans viennent à bout de toutes choses, l'aix de ce tripot où se faisoit la Comedie estoit fort pourri & s'estoit rompu sous Ragotin, quand un homme honnestement pesant l'accabla de son corps & de son siege. Cet homme fourra une jambe dans le trou où Ragotin estoit tout entier ; cette jambe estoit bottée & l'eperon en piquoit Ragotin à la gorge, ce qui luy faisoit faire ces furieux hurlemens qu'on ne pouvoit deviner. Quelqu'un donna la main à cet homme, & dans le temps que sa jambe engagée dans le trou changea de place. Ragotin luy mordit le pied si ferré, que cet homme crut estre mordu d'un serpent & fit un cri qui fit tressaillir celui qui le secouroit, qui de peur en lâcha prise. Enfin il se reconnut, redonna la main à son homme, qui ne crioit plus parce que Ragotin ne le mordoit plus, & tous deux ensemble de-

terrèrent le petit, qui ne vit pas plus tost la lumiere du jour, que menaçant tout le monde de la teste & des yeux & principalement ceux qu'il vit rire en le regardant, il se fourra dans la presse de ceux qui sortoient, meditant quelque chose de bien glorieux pour luy & bien funeste pour la Baguenodiere. Je n'ay pas fceu de quelle façon la Baguenodiere fut accommodé avec les deux freres ; tant y a qu'il le fut, du moins n'ai-je pas ouï dire qu'ils se soient depuis rien fait les uns aux autres. Et voilà ce qui troubla en quelque façon la premiere representation que firent nos Comediens devant l'illustre compagnie qui se trouvoit lors dans la ville du Mans.





CHAPITRE XVIII

Qui n'a pas besoin de titre.



N representa le jour suivant le Nicomede de l'inimitable Monsieur de Corneille. Cette Comedie est admirable, à mon jugement, & celle de cet excellent Poëte de Théâtre en laquelle il a plus mis du sien & a plus fait paroistre la secondité & la grandeur de son genie, donnant à tous les Acteurs des caracteres fiers, tous differens les uns des autres. La representation n'en fut point troublée, & ce fut peut-être à cause que Ragotin ne s'y trouva pas. Il ne se passoit guere de jour qu'il ne s'attirast quelque affaire, à quoy sa mauvaise gloire & son esprit violent & presomptueux contribuoient autant que sa mauvaise fortune, qui jusqu'alors ne luy avoient point fait de quartier. Le petit homme avoit passé l'après-dînée dans la cham-

bre du mary d'Inezille, l'Operateur Ferdinando Ferdinandi, Normand, se disant Venitien, comme je vous ay desjà dit. Medecin Spagyrique de profession, &, pour dire franchement ce qu'il estoit, grand charlatan, & encore plus grand fourbe. La Rancune, pour se donner quelque relasche des importunittez que luy faisoit sans cesse Ragotin, à qui il avoit promis de le faire aymer de Mademoiselle de l'Estoille, lui avoit fait à croire que l'Operateur estoit un grand Magicien, qui pouvoit faire courir en chemise, après un homme, la femme du monde la plus sage; mais qu'il ne faisoit de semblables merveilles que pour ses amis particuliers dont il connoissoit la discretion, à cause qu'il s'estoit mal trouvé d'avoir fait agir son art pour des plus grands Seigneurs de l'Europe. Il conseilla à Ragotin de mettre tout en usage pour gagner ses bonnes grâces, ce qui luy assura ne luy devoir pas estre difficile, l'Operateur estant homme d'esprit, qui devenoit aisement amoureux de ceux qui en avoient, & qui, quand une fois il aymoît quelqu'un, n'avoit plus rien de réservé pour luy. Il n'y a qu'à loüer ou à respecter un homme glorieux, on luy fait faire ce que l'on veut. Il n'en est pas de mesme d'un homme patient, il n'est pas aisé à gouverner, & l'experience apprend qu'une personne humble, & qui a le pouvoir sur soy de remercier quand on l'a refusée, vient plustost à bout de ce qu'elle entreprend que celle qui s'offense d'un refus. La

Rancune persuada à Ragotin ce qu'il voulut, & Ragotin, dès l'heure même, alla persuader à l'Opérateur qu'il estoit un grand Magicien. Je ne vous rediray point ce qu'il lui dit ; il suffit que l'Opérateur, qui avoit esté adverty par la Rancune, joüa bien son personnage & nia qu'il fust Magicien d'une maniere à faire croire qu'il l'estoit. Ragotin passa l'après-dînée auprès de luy qui avoit un matras sur le feu pour quelque operation Chymique, & pour ce jour-là n'en put rien tirer d'affirmatif, dont l'impatient Manceau passa une nuit fort mauvaise. Le jour suivant, il entra dans la chambre de l'Opérateur, qui estoit encore dans le liât. Inezille le trouva fort mauvais ; car elle n'estoit plus d'âge à sortir de son liât fraîche comme une rose, & elle avoit besoin tous les matins d'estre longtemps enfermée en particulier, devant que d'estre en estat de paroître en public. Elle se coula donc dans un petit cabinet, suivie de sa servante Morisque, qui luy porta toutes ses munitions d'amour, & cependant Ragotin remit le sieur Ferdinandi sur la magie, & le sieur Ferdinandi s'ouvrit plus qu'il n'avoit fait, mais sans luy vouloir rien promettre. Ragotin luy voulut donner des marques de sa largesse. Il fit fort bien apprestier à dîner, & y convia les Comédiens & les Comédiennes. Je ne vous diray point les particularitez du repas ; vous sçavez seulement qu'on s'y resjouit beaucoup & qu'on y mangea de grande force. Après dîné, Inezille

fut priée par le Destin & les Comédiennes de leur lire quelque historiette Espagnolle de celles qu'elle composoit ou traduisoit tous les jours, à l'ayde du Divin Roquebrune, qui luy avoit juré par Apollon & les neuf Sœurs qu'il luy apprendroit dans six mois toutes les grâces & les finesses de nostre langue. Inezille ne se fit point prier, & , tandis que Ragotin fit la Cour au Magicien Ferdinandi, elle leut d'un ton de voix charmant la Nouvelle que vous allez lire dans le suivant Chapitre.





CHAPITRE XIX

Les deux Freres Rivaux.

DOROTÉE & Feliciane de Montsalve¹² estoient les deux plus aimables filles de Seville, & quand elles ne l'eussent pas esté, leur bien & leur condition les eussent fait rechercher de tous les cavaliers qui avoient envye de se bien marier. Dom Manuel, leur Pere, ne s'estoit point encore déclaré en faveur de personne, & Dorotée, sa fille, qui, comme aînée, devoit estre mariée devant sa sœur, avoit comme elle si bien ménagé ses regards & ses actions, que le plus presomptueux de ses pretendans avoit encore à douter si ses promesses amoureuses estoient bien ou mal reçues. Cependant ces belles filles n'alloient point à la Messe sans un cortège d'amans bien paréz; elles ne prenoient point d'eau beniste que plusieurs mains, belles ou laides, ne leur en offrisent à la fois; leurs beaux yeux ne se pou-

voient lever de dessus leurs livres de prieres qu'ils ne se trouvaissent le centre de je ne sçay combien de regards immoderez, & elles ne faisoient pas un pas dans l'Eglise qu'elles n'eussent des reverences à rendre. Mais si leur merite leur caufoit tant de fatigues dans les lieux publics & dans les Eglises, il leur attiroit souvent devant les fenestres de la maison de leur Pere des divertissemens qui leur rendoient supportable la severe closture à quoy les obligeoient leur sexe & la coustume de la Nation. Il ne se passoit guere de nuit qu'elles ne fussent regalées de quelque Musique, & l'on couroit fort souvent la bague devant leurs fenestres, qui donnoient sur une place publique.

Un jour, entre autres, un Estranger s'y fit admirer par son adresse sur tous les Cavaliers de la ville, & fut remarqué pour un homme parfaitement bien fait par les deux belles Sœurs. Plusieurs Cavaliers de Seville, qui l'avoient connu en Flandres où il avoit commandé un Regiment de Cavalerie, le convièrent de courir la bague avec eux ; ce qu'il fit habillé à la foldate. A quelques jours de là, on fit dans Seville la ceremonie de sacrer un Eveque. L'Estranger, qui se faisoit appeler Dom Sanche de Sylva, se trouva dans l'Eglise où se faisoit la ceremonie, avec les plus galans de Seville, & les belles Sœurs de Montsalve s'y trouvèrent aussi, entre plusieurs Dames deguisées comme elles à la mode de Seville, avec une Mante de

grosse etoffe & un petit chapeau couvert de plumes sur la teste. Dom Sanche se trouva par hafard entre les deux belles Sœurs & une Dame, qu'il accosta, mais qui le pria civilement de ne parler point à elle & de laisser libre la place qu'il occupoit à une personne qu'elle attendoit. Dom Sanche luy obéit, &, s'approchant de Dorotée de Montfalve, qui estoit plus près de luy que sa Sœur & qui avoit vu ce qui s'estoit passé entre cette Dame & luy : J'avois esperé, luy dit-il, qu'estant Estranger, la Dame à qui j'ay voulu parler ne me refuseroit pas sa conversation ; mais elle m'a puny d'avoir cru trop temerairement que la mienne n'estoit pas à mepriser. Je vous supplie, continua-t-il, de n'avoir pas tant de rigueur qu'elle pour un Etranger qu'elle vient de maltraiter, &, pour la gloire des Dames de Seville, de luy donner sujet de se louer de leur bonté. Vous m'en donnez un bien grand de vous traiter aussi mal que a fait cette dame, luy repondit Dorotée, puisque vous n'avez recours à moy qu'à son refus ; mais, afin que vous n'ayez pas à vous plaindre des Dames de mon país, je veux bien ne parler qu'avecque vous tant que durera la ceremonie, & par là vous jugerez que je n'ay point donné icy de rendez-vous à personne. C'est de quoy je suis estonné, faite comme vous estes, luy dit Dom Sanche, & il faut que vous foyez bien à craindre ou que les Galans de cette ville oient bien timides, ou plustost que celui dont

j'occupe le poste soit absent. Et pensez-vous, luy dit Dorotée, que je sçache si peu comment il faut aimer qu'en l'absence d'un Galant je ne m'empêchasse pas bien d'aller en une assemblée où je le trouverois à redire? Ne faites pas une autre fois un si mauvais jugement d'une personne que vous ne connoissez pas. Vous connoistrez bien, repliqua Dom Sanche, que je juge de vous plus avantageusement que vous ne pensez, si vous me permettiez de vous servir autant que mon inclination m'y porte. Nos premiers mouvements ne sont pas toujours bons à suivre, luy dit Dorotée, & de plus il se trouve une grande difficulté dans ce que vous me proposez. Il n'y en a point que je ne surmonte pour meriter d'estre à vous, luy repartit Dom Sanche. Ce n'est pas un dessein de peu de jours, luy repondit Dorotée; vous ne songez peut-estre pas que vous ne fassiez que passer par Seville & peut-estre ne sçavez-vous pas aussi que je ne trouverois pas bon qu'on ne m'aymast qu'en passant. Accordez-moy seulement ce que je vous demande, luy dit-il, & je vous promets que je seray dans Seville toute ma vie. Ce que vous me dites-là est bien galant, repartit Dorotée, & je m'estonne fort qu'un homme qui sçait dire de pareilles choses n'ait point encore icy choisi de Dame à qui il pût debiter sa galanterie. N'est-ce point qu'il ne croit pas qu'elles en valent la peine? C'est plustost qu'il se defie de ses forces, luy dit Dom Sanche. Repondez-moy

precifément à ce que je vous demande, luy dit Dorotée, & m'apprenez confidemment celle de nos Dames qui auroit le pouvoir de vous arrefter dans Seville. Je vous ai defia dit que vous m'y arrefteriez fi vous vouliez, luy repondit Dom Sanche. Vous ne m'avez jamais veuë, luy dit Dorotée; declarez-vous donc fur quelque autre. Je vous advoüeray donc, puisque vous me l'ordonnez, luy dit Dom Sanche, que, fi Dorotée de Montfalve avoit autant d'esprit que vous, je croirois un homme heureux dont elle eftimeroit le merite & fouffriroit les foins. Il fe trouve dans Seville plufieurs Dames qui l'egalent et même qui la furpaffent, luy dit Dorotée; mais adjoufta-t-elle, n'avez-vous point oüy dire qu'entre fes galans il s'en trouvât quelqu'un qu'elle favorifât plus que les autres? Comme je me fuis veu fort éloigné de le meriter, luy dit Don Sanche, je ne me fuis pas beaucoup mis en peine de m'informer de ce que vous dites. — Pourquoi ne la meriteriez-vous pas auffitofl qu'un autre? luy demanda Dorotée. Le caprice des Dames eft quelquefois eflrange, & fouvent le premier abord d'un nouveau venu fait plus de progrès que plufieurs années de fervice des galans qui font tous les jours devant leurs yeux. Vous vous deffaites de moy adroittement, dit Dom Sanche, en me donnant courage d'en aymer une autre que vous, & je vois bien par là que vous ne confidererez guere les fervices d'un nouveau galant,

au prejudice de celuy avec qui il y a long-temps que vous estes engagée. Ne vous mettez pas cela dans l'esprit, luy repondit Dorotée, & croyez plustost que je ne suis pas assez facile à persuader par une simple cajollement pour croire la vostre l'effect d'une inclination naissante, & mesme ne m'ayant jamais veüe. — S'il ne manque que cela à la declaration d'amour que je vous fais pour la rendre recevable, repartit Dom Sanche, ne vous cachez pas davantage à un Estranger qui est déjà charmé de vostre esprit. Le vostre ne le feroit pas de mon visage, luy repondit Dorotée. Ha ! vous ne pouvez estre que fort belle, repliqua Dom Sanche, puisque vous avoüez si franchement que vous ne vouliez defaire de moy parce que je vous ennuye, ou que toutes les places de vostre cœur ne soient desia prises. Il n'est donc pas juste, adjousta-t-il, que la bonté que vous avez eüe à me souffrir se lasse davantage, & je ne veux pas vous laisser croire que je n'aye eu dessein que de passer mon temps, lorsque je vous offrois tout celuy de ma vie. Pour vous temoigner, luy dit Dorotée, que je ne veux pas avoir perdu celuy que j'ay employé à m'entretenir avec vous, je seray bien aise de ne m'en separer point que je ne sçache qui vous estes. Je ne puis faillir en vous obeissant. Sçachez donc aimable inconnuë, luy dit-il, que je porte le nom de Sylva, qui est celuy de ma mere; que mon Pere est gouverneur de Quitto dans

le Perou, que je suis dans Seville par son ordre, & que j'ay passé toute ma vie en Flandres, où j'ay mérité des plus beaux emplois de l'armée & une Commanderie de Saint-Jacques. Voilà en peu de parolles ce que je suis, continua-t-il, & il ne tiendra désormais qu'à vous que je ne puisse faire sçavoir, en un lieu moins public, ce que je veux estre toute ma vie. Ce fera le plus tost que je pourray, luy dit Dorotée, & cependant, sans vous mettre en peine de me connoistre davantage, si vous ne voulez vous mettre en danger de ne me connoistre jamais, contentez-vous de sçavoir que je suis de qualité & que mon visage ne fait pas peur.

Dom Sanche la quitta, luy faisant une profonde reverence, & alla joindre un grand nombre de Galans à louer qui s'entrenoient ensemble. Quelques Dames tristes, de celles qui sont toujours en peine de la conduite des autres & fort en repos de la leur, qui se font d'elles-mêmes. Arbitres du mal & du bien, quoyqu'on puisse faire des gageures sur leur vertu comme sur tout ce qui n'est pas bien averé, & qui croient qu'avec un peu de rudesse brutale & de grimace devote elles ont de l'honneur à revendre, quoyque l'enjoüment de leur jeunesse ait esté plus scandaleux que le chagrin de leurs rides n'a esté de bon exemple; ces Dames donc, le plus souvent de connoissance tres courte, diront icy que Mademoiselle Dorotée est pour le moins une etourdie, non

seulement, d'avoir si brusquement fait de si grandes avances à un homme qu'elle ne connoissoit que de veuë, mais aussi d'avoir souffert qu'on luy parlât d'amour, & que, si une fille sur qui elles auroient du pouvoir en avoit fait autant, elle ne feroit pas un quart d'heure dans le monde. Mais que les ignorantes sçachent que chaque pays a ses coustumes particulieres, & que, si en France les femmes, & mesme les filles, qui vont partout sur leur bonne foy, s'offensent, ou du moins le doivent faire, de la moindre declaration d'amour, qu'en Espagne, où elles sont resserrées comme des Religieuses, on ne les offense point de leur dire qu'on les ayme, quand celuy qui le leur diroit n'auroit pas de quoy se faire aymer. Elles sont bien davantage : ce sont tousiours presque les Dames qui sont les premieres avances, & qui sont les premieres prises, parce qu'elles sont les dernieres à estre veuës des Galans qu'elles voyent tous les jours dans les Eglises, dans le Cours, & de leurs Balcons & Jalousies.

Dorotée fit confidence à sa sœur Feliciane de la conversation qu'elle avoit eüe avec Dom Sanche, & luy advoüa que cet Estranger luy plaisoit davantage que tous les cavaliers de Seville; & sa sœur approuva fort le dessein qu'elle avoit fait sur sa liberté. Les deux belles sœurs moralisèrent longtems sur les privileges aventureux qu'avoient les hommes par dessus les femmes, qui n'estoient presque jamais ma-

riées qu'au choix de leurs parens, qui n'estoit pas tousiours à leur gré, au lieu que les hommes se pouvoient choisir des femmes ayables. Pour moy, disoit Dorotée à sa sœur, je suis bien assurée que l'amour ne me fera jamais rien faire contre mon devoir ; mais je suis aussi bien résolue de ne me marier jamais avec un homme qui ne possedera pas luy seul tout ce que j'aurois à chercher en plusieurs autres, & j'ayme bien mieux passer ma vie dans un couvent qu'avec un mary que je ne pourrois pas aimer. Feliciane dit à sa sœur qu'elle avoit pris cette resolution-là aussi bien qu'elle, & elles s'y fortifièrent l'une l'autre par tous les raisonnemens que leurs beaux Esprits leur fournirent sur ce sujet.

Dorotée trouvoit de la difficulté à tenir à Dom Sanche la parole qu'elle luy avoit donnée de se faire connoistre à luy, & elle en temoignoît à sa sœur beaucoup d'inquietude ; mais Feliciane, qui estoit heureuse à trouver des expediens, fit souvenir sa sœur qu'une Dame de leurs parentes, & de plus de leurs intimes amies (car toutes les parentes n'en sont pas), la serviroit de tout son cœur dans une affaire où il y alloit de son repos. Vous sçavez bien, luy disoit cette bonne sœur, la plus commode du monde, que Marine, qui nous a servie si long-temps, est mariée à un Chirurgien qui loüe de nostre Parente une petite maison jointe à la sienne, & que les deux maisons ont une

entrée l'une dans l'autre. Elles font dans un quartier éloigné, & quand on remarqueroit que nous irions visiter nostre Parente plus souvent que nous n'aurions jamais fait, on ne prendra pas garde que ce Dom Sanche entre chez un chirurgien, outre qu'il y peut entrer de nuit & déguisé.

Cependant que Dorotée dresse à l'ayde de sa sœur le plan de son intrigue amoureuse, qu'elle dispose sa Parente à la servir & instruit Marine de ce qu'elle a à faire, Dom Sanche songe en son inconnue, ne sçay si elle luy a promis de luy faire sçavoir de ses nouvelles pour se moquer de luy, & la voit tous les jours sans la connoître, ou dans les Eglises, où à son Balcon, recevant les adorations de ses Galans, qui sont tous de la connoissance de Dom Sanche, & les plus grands amis qu'il ait dans Seville. Il s'habilloit un matin, songeant à son Inconnue, quand on vint luy dire qu'une femme voilée le demandoit. On la fit entrer, & il en reçut le billet que vous allez lire :

BILLET.

Je vous aurois plus tost fait sçavoir de mes nouvelles si je l'avois pu. Si l'envie que vous avez eüe de me connoître vous dure encore, trouvez-vous, au commencement de la nuit, où celle qui vous a donné mon billet vous dira, & d'où elle vous conduira où je vous attendray.

Vous pouvez vous figurer la joye qu'il eut. Il embrassa avec emportement la bienheureuse Ambassadrice, & luy donna une chaine d'or, qu'elle prit après quelque petite ceremonie. Elle luy donna heure au commencement de la nuit en un lieu ecarté, qu'elle luy marqua, où il se devoit rendre sans suite, & prit congé de luy, le laissant l'homme du monde le plus impatient. Enfin la nuit vint : il se trouva à l'assignation embelly & parfumé, où l'attendoit l'Ambassadrice du matin. Il fut introduit par elle dans une petite maison de mauvaise mine, & ensuitte en un fort bel appartement, où il trouva trois Dames, toutes le visage couvert d'un voile. Il reconnut son Inconnue à sa taille, & lui fit d'abord des plaintes de ce qu'elle ne levoit pas son voile. Elle ne fit point de façons, & sa sœur & elle se decouvrirent au bienheureux Dom Sanche pour les belles Dames de Montsalve. Vous voyez, luy dit Dorotée en ostant son voile, que je disois la verité quand je vous asseurois qu'un Estranger obtenoit quelquefois en un moment ce que des Galans qu'on voyoit tous les jours ne meritoient pas en plusieurs années ; & vous feriez, adjousta-t-elle, le plus ingrat de tous les hommes si vous n'estimiez pas la faveur que je vous fais, ou si vous en faisiez des jugemens à mon desavantage. J'estimeray toujours tout ce qui me viendra de vous comme s'il me venoit du Ciel, luy dit le passionné Dom Sanche, & vous verrez bien par

le soin que j'auray à me conserver le bien que vous me ferez que, si jamais je le perds, ce sera plustost par mon malheur que ma faute.

*Ils se dirent en peu de temps,
Tout ce que l'amour nous fait dire
Quand il est maistre de nos sens.*

La maistresse du logis & Feliciane, qui sçavoient bien vivre, s'estoient éloignées d'une honneste distance de nos deux Amans, & ainsi ils eurent toute la commodité qu'il leur falloit pour s'entredonner de l'amour encore plus qu'ils n'en avoient, quoyqu'ils en eussent desia beaucoup, & prirent jour pour s'en donner, s'il se pouvoit, encore davantage. Dorotée promit à Dom Sanche de faire ce qu'elle pourroit pour se voir souvent avec luy ; il l'en remercia le plus spirituellement qu'il put ; les deux autres Dames se mêlèrent en mesme temps dans leur conversation, & Marine les fit souvenir de se separer quand il en fut temps. Dorotée en fut triste, Dom Sanche en changea de vifage ; mais il fallut pourtant se dire Adieu. Le brave Cavalier ecrivit dès le jour suivant à sa belle Dame, qui luy fit une reponse telle qu'il la pouvoit souhaiter. Je ne vous feray point voir icy de leurs Billets amoureux, car il n'en est point tombé entre mes mains. Ils se virent souvent dans le mesme lieu & de la mesme façon qu'ils s'estoient veus la premiere fois, & vinrent à

s'aymer si fort, que, sans repandre leur sang comme Pirame & Thibé, ils ne leur en دهند guere en tendresse impetueuse.

On dit que l'amour, le feu & l'argent ne se peuvent long-temps cacher. Dorotée, qui avoit son Galant Estranger dans la teste, n'en pouvoit parler petitement, & elle le mettoit si haut au dessus de tous les Gentilshommes de Seville, que quelques Dames qui avoient leurs interests cachez aussi bien qu'elle, & qui l'entendoient incessamment parler de Dom Sanche & l'elever au mepris de ce qu'elles aymoient, y prirent garde & s'en piquèrent. Feliciane l'avoit souvent avertie en particulier d'en parler avec plus de retenue, & cent fois, en compagnie, quand elle la voyoit se laisser emporter au plaisir qu'elle prenoit de parler de son galant, luy avoit marché sur les pieds jusqu'à luy faire mal. Un Cavalier amoureux de Dorotée en fut adverty par une Dame de ses intimes amies, & n'eut point de peine à croire que Dorotée aymoient Dom Sanche, parcequ'il se souvint que depuis que cet Estranger estoit dans Séville, les Esclaves de cette belle fille, desquels il estoit le plus enchaîné, n'en avoient pas reçu le moindre petit regard favorable. Ce rival de Dom Sanche estoit riche, de bonne maison, & estoit agreable de Dom Manuel, qui ne pressoit pourtant pas sa fille de l'epouser, à cause que toutes les fois qu'il luy en parloit elle le conjuroit de ne la marier pas si jeune. Ce Cavalier (je me viens

de souvenir qu'il s'appeloit Dom Diegue) voulut s'asseurer davantage de ce qu'il ne faisoit encore que soupçonner. Il avoit un vallet de Chambre de ceux qu'on appelle braves garçons, qui ont d'aussi beau linge que leurs maîtres ou qui portent le leur, qui sont les modes entre les autres vallets, & qui en sont autant enviés qu'estimés des servantes. Ce vallet se nommoit Gusman, &, ayant eu du Ciel une demy-teinture de Poésie, faisoit la pluspart des Romances de Seville, ce qui est à Paris des chansons de Pont-Neuf; il les chantoit sur sa guiterre & ne les chantoit pas toutes unies & sans y faire de la broderie des levres ou de la langue. Il dançoit la farabande, n'estoit jamais sans castagnettes, avoit eu envie d'estre Comedien, & faisoit entrer dans la composition de son merite quelque bravoure, mais, pour vous dire les choses comme elles sont, un peu filouttiere. Tous ces beaux talens, joints à quelque eloquence de memoire que luy avoit communiquée celle de son maître, l'avoient rendu sans contredit le blanc (si j'ose ainsi dire) de tous les desirs amoureux des servantes qui se croyoient aymables. Dom Diegue luy commanda de se radoucir pour Isabelle, jeune fille qui servoit les Dames de Montsalve. Il obeït à son maître. Isabelle s'en aperçeut & se crut heureuse d'estre aymée de Gusman, qu'elle ayma en peu de temps, & qui, de son costé, vint aussi à l'aymer & à continuer tout de bon ce qu'il n'avoit com-

mencé que pour obeir à son Maistre. Si Gusman eveilloit la convoitise des fervantes de la plus haute ambition, Isabelle estoit un party avantageux pour le vallet d'Espagne qui eust eu les pensées les plus hautes. Elle estoit ay-mée de ses maistresses, qui estoient fort libera-les, & avoit quelque bien à attendre de son pere, qui estoit un honneste Artisan. Gusman songea donc serieusement à estre son mary ; elle l'agrea pour tel ; ils se donnèrent mutuellement la foy de mariage, & vecurent depuis ensemble comme s'ils eussent esté mariez. Isabelle avoit bien du deplaisir de ce que Marine, la femme du Chirurgien chez qui Dorotée & Dom Sanche se voyoient secrettement, & qui avoit servy sa maistresse devant elle, estoit encore sa confidente dans une affaire de cette nature, où la libera-lité d'un Amant se faisoit toujours paroistre. Elle avoit eu connoissance de la chaîne d'or que dom Sanche avoit donnée à Marine, de plu-sieurs autres presens qu'ils luy avoit faits, & s'i-maginoit qu'elle en avoit reçu bien d'autres. Elle en haïssoit Marine à mort, & c'est ce qui m'a fait croire que la belle fille estoit si peu in-teressée. Il ne faut donc pas s'etonner si, à la premiere priere que luy fit Gusman de luy advoüer s'il estoit vray que Dorotée aimât quel-qu'un, elle fit part du secret de sa Maistresse à un homme à qui elle s'estoit donnée toute en-tiere. Elle luy apprit tout ce qu'elle sçavoit de l'intrigue de nos jeunes Amans, & exagera long-

temps la bonne fortune de Marine, que dom Sanche enrichissoit, & ensuite pesta contre elle d'emporter ainsi des profits qui estoient mieux deus à une servante de la maison. Gusman la pria de l'avertir du jour que Dorotée se trouveroit avec son Galant. Elle le fit, & il ne manqua pas d'en avertir son maître, à qui il apprit tout ce qu'il avoit appris de la peu fidelle Isabelle.

Dom Diegue, habillé en pauvre, se posta auprès de la porte du logis de Marine la nuit que luy marqua son vallet, y vit entrer son Rival, & à quelque temps de là, arrester un carrosse devant la maison de la Parente de Dorotée, d'où cette belle-fille & sa sœur descendirent, laissant Dom Diegue dans la rage que vous pouvez vous imaginer. Il fit dessein, dès lors, de se delivrer d'un si redoutable Rival en l'ostant du monde, s'assura d'assassins de loüage, attendit Dom Sanche plusieurs nuits de suite, & enfin le trouva & l'attaqua, secondé de deux braves bien armez aussi bien que luy. Dom Sanche, de son costé, estoit en estat de se bien deffendre, & outre le poignard & l'espée, avoit deux pistolets à sa ceinture. Il se deffendit d'abord comme un Lion, & connut bien que ses ennemis en vouloient à sa vie & estoient couverts à l'épreuve des coups d'espée. Dom Diègue le pressoit plus que les autres, qui n'agissoient qu'au prix de l'argent qu'ils en avoient reçu. Il lâcha quelque temps le pié devant ses ennemis pour

tirer le bruit du combat loin de la maison où estoit sa Dorotée ; mais enfin, craignant de se faire tuer à force d'estre discret, & se voyant trop pressé de Dom Diègue, il luy tira un de ses pistolets & l'estendit par terre demy-mort & demandant un Prestre à haute voix. Au bruit du coup de pistolet les braves disparurent. Dom Sanche se sauva chez luy, & les voisins sortirent dans la ruë & trouvèrent Dom Diegue, qu'ils reconneurent, tirant à sa fin, & qui accusa Dom Sanche de sa mort. Nostre Cavalier en fut averty par ses amis, qui luy dirent que, quand la Justice ne le chercheroit pas, les parens de Dom Diegue ne laisseroient pas la mort de leur Parent impunie, & tâcheroient assurement de le tuer, en quelque lieu qu'ils le trouvassent. Il se retira donc dans un Couvent, d'où il fit sçavoir de ses nouvelles à Dorotée, & donna ordre à ses affaires pour pouvoir sortir de Seville quand il le pourroit faire seurement.

La Justice cependant fit ses diligences, chercha Dom Sanche & ne le trouva point. Après que la première ardeur des poursuites fut passée, & que tout le monde fut persuadé qu'il s'estoit sauvé, Dorotée & sa sœur, sous un pre-texte de devotion, se firent mener par leur Parente dans le Couvent où s'estoit retiré Dom Sanche, & là, par l'entremise d'un bon Pere, les deux Amans se virent dans une Chapelle, se promirent une fidelité à toutes epreuves, & se separèrent avec tant de regret, & se dirent des

choses si pitoyables, que sa sœur, sa Parente & le bon Religieux, qui en furent temoins, en pleurèrent, & en ont toujours pleuré depuis toutes les fois qu'ils y ont songé. Il sortit deguisé de Seville, & laissa, avant que de partir, des lettres au facteur de son Pere, pour les luy faire tenir aux Indes. Par ces lettres, il luy faisoit sçavoir l'accident qui l'obligeoit à s'absenter de Seville, & qu'il se retiroit à Naples. Il y arriva heureusement, & fut bien venu auprès du Vice-roy, à qui il avoit l'honneur d'appartenir. Quoyqu'il en reçut toutes sortes de faveurs, il s'ennuya dans la ville de Naples pendant une année entiere, puisqu'il n'avoit point de nouvelles de Dorotée.

Le Vice-roy arma six Galeres qu'il envoya en course contre le Turc. Le courage de Dom Sanche ne luy laissa pas negliger une si belle occasion de l'exercer, & celuy qui commandoit ces Galeres le reçut dans la sienne & le logea dans la chambre de Pouppe, ravy d'avoir avec luy un homme de sa condition & de son merite. Les six Galeres de Naples en trouvèrent huit Turques presque à la veuë de Messine & n'hésitèrent point à les attaquer. Après un long combat, les Chrestiens prirent trois Galeres ennemies & en coulèrent deux à fond. La Patronne des Galeres Chrestiennes s'estoit attachée à celle des Turcs, qui, pour estre mieux armée que les autres, avoit aussi plus de resistance. La mer cependant estoit devenuë grosse, & l'orage

s'estoit augmenté si furieusement, qu'enfin les Chrestiens & les Turcs songèrent moins à s'entretenir qu'à se garantir de l'orage. On déprit donc de part & d'autre les crampons de fer dont les Galeres avoient esté accrochées, & la Patronne Turque s'eloigna de la Chrestienne dans le temps que le trop hardy Dom Sanche s'estoit jetté dedans & n'avoit esté suivy de personne. Quand il se vit seul au pouvoir des ennemis, il prefera la mort à l'esclavage, & au hazard de tout ce qui en pourroit arriver, se lança dans la mer, esperant en quelque façon, comme il estoit grand nageur, de gagner à la nage les Galeres Chrestiennes; mais le mauvais temps empescha qu'il n'en fust aperçu, quoyque le General Chrestien, qui avoit esté temoin de l'action de Dom Sanche, & qui se desesperoit de sa perte, qu'il croyoit inevitable, fist revirer sa Galere du costé qu'il s'estoit jetté dans la mer. Dom Sanche cependant fendoit les vagues de toute la force de ses bras, & après avoir nagé quelque temps vers la terre, où le vent & la marée le portoient, il trouva heureusement une planche des Galeres Turques que le canon avoit brisées, & se servit utilement de ce secours, venu à propos, qu'il crut que le Ciel luy avoit envoyé. Il n'y avoit pas plus d'une lieuë & demie du lieu où le combat s'estoit fait jusqu'à la coste de Sicile, & Dom Sanche y aborda plus viste qu'il ne l'esperoit, aydé comme il estoit du vent & de la marée. Il prit terre sans se bleffer contre

le rivage, & apres avoir remercié Dieu de l'avoir tiré d'un peril si evident, il alla plus avant en terre, autant que sa lassitude le put permettre, & d'une eminence qu'il monta aperçeut un hameau habité de Pescheurs, qu'il trouva les plus charitables du monde. Les efforts qu'il avoit faits pendant le combat, qui l'avoient fort échauffé, & ceux qu'il avoit fait dans la mer, & le froid qu'il y avoit souffert & ensuite dans ses habits mouillés, lui causèrent une violente fièvre qui luy fit longtemps garder le lit; mais enfin il guerit sans y faire autre chose que de vivre de regime. Pendant sa maladie, il fit dessein de laisser tout le monde dans la croyance qu'on devoit avoir de sa mort, pour n'avoir plus tant à se garder de ses ennemis les parens de Dom Diegue, & pour eprouver la fidelité de Dorotée.

Il avoit fait grande amitié en Flandres avec avec un marquis Sicilien de la maison de Montalte, qui s'appeloit Fabio. Il donna ordre à un pescheur de s'informer s'il estoit à Messine, où il sçavoit qu'il demeuroit, & ayant sçeu qu'il y estoit, il y alla en habit de pescheur, & entra la nuit chez ce Marquis, qui l'avoit pleuré avec tous ceux qui avoient esté affligés de sa perte. Le marquis Fabio fut ravy de retrouver un amy qu'il avoit cru perdu. Dom Sanche luy apprit de quelle façon il s'estoit sauvé, & luy conta son aventure de Seville, sans luy cacher la violente passion qu'il avoit pour Dorotée. Le



Marquis Sicilien s'offrit d'aller en Espagne, & mesme d'enlever Dorotée, si elle y consentoit, & de l'amener en Sicile. Dom Sanche ne voulut pas recevoir de son amy de si perilleuses marques d'amitié; mais il eut une extrême joye de ce qu'il vouloit bien l'accompagner en Espagne. Sanchez, vallet de Dom Sanche, avoit esté si affligé de la perte de son Maistre, que, quand les Galeres de Naples vinrent se rafraîchir à Messine, il entra dans un Couvent pour y passer le reste de ses jours. Le marquis Fabio l'envoya demander au Superieur, qui l'avoit reçu à la recommandation de ce Seigneur Sicilien, & qui ne luy avoit pas encore donné l'habit de Religieux. Sanchez pensa mourir de joye quand il revit son cher Maistre, & ne songea plus à retourner dans son Couvent. Dom Sanche l'envoya en Espagne preparer ses voyes & pour luy faire sçavoir des nouvelles de Dorotée, qui cependant avoit cru avec tout le monde que Dom Sanche estoit mort. Le bruit en alla jusqu'aux Indes; le pere de Dom Sanche en mourut de regret & laissa à un autre fils qu'il avoit quatre cent mille escus de bien, à condition d'en donner la moitié à son frere si la nouvelle de sa mort se trouvoit fausse. Le frere de Dom Sanche se nommoit Dom Juhan de Peralte, du nom de son pere. Il s'embarqua pour l'Espagne, avec tout son argent, & arriva à Seville un an après l'accident qui y estoit arrivé à Dom Sanche. Ayant un nom different du sien, il luy fut aisé de ca-

cher qu'il fust fon frere, ce qu'il luy estoit important de tenir secret, à cause du long sejour que ses affaires l'obligèrent de faire dans une ville où son frere avoit des ennemis. Il vit Dorotée & en devint amoureux comme son frere ; mais il n'en fut pas aymé comme luy. Cette belle fille affligée ne pouvoit rien aymer après son cher Dom Sanche : tout ce que Dom Juhan de Peralte faisoit pour luy plaire l'importunoit, & elle refusoit tous les jours les meilleurs partis de Seville, que son Pere, Dom Manuel, luy propofoit.

Dans ce temps-là, Sanchez arriva à Seville, & , suivant les ordres que luy avoit donnez son Maistre, il voulut s'informer de la conduite de Dorotée. Il sceut du bruit de la ville qu'un Cavalier fort riche, venu depuis peu des Indes, en estoit amoureux & faisoit pour elle toutes les galanteries d'un Amant bien raffiné. Il l'écrivit à son Maistre & luy fit le mal plus grand qu'il n'estoit, & son Maistre se l'imagina encore plus grand que son vallet ne le luy avoit fait. Le Marquis Fabio & Dom Sanche s'embarquèrent à Messine sur les galeres d'Espagne qui y retournoient, & arrivèrent heureusement à Saint-Lucar, où ils prirent la poste jusqu'à Seville. Ils y entrèrent de nuit & descendirent dans le logis que Sanchez leur avoit arresté. Ils gardèrent la chambre le lendemain, & la nuit Dom Sanche & le Marquis Fabio allèrent faire la ronde dans le quartier de Dom Ma-

nuel. Ils ouïrent accorder des instrumens sous les fenestres de Dorotée, & ensuite une excellente musique, après laquelle une voix seule, accompagnée d'un Theorbe, se plaignit longtemps des rigueurs d'une Tigresse déguisée en Ange. Dom Sanche fut tenté de charger Messieurs de la serenade; mais le Marquis Fabio l'en empêcha, luy représentant que c'estoit tout ce qu'il pourroit faire si Dorotée avoit paru à son balcon pour obliger son Rival, ou si les paroles de l'air qu'on avoit chanté estoient des remercîmens de faveurs reçues plustost que des plaintes d'un Amant qui n'estoit pas content. La serenade se retira peut-estre assez mal satisfaite, & Dom Sanche & le Marquis Fabio se retirèrent aussi.

Cependant Dorotée commençoit à se trouver importunée de l'amour du Cavalier Indien. Son Pere Dom Manuel avoit une extreme passion de la voir mariée, & elle ne doutoit point que, si cet Indien, Dom Juhan de Peralte, riche & de bonne maison comme il estoit, s'offroit à luy pour son gendre, il ne fust preferé à tous les autres, & elle plus pressée de son pere qu'elle n'avoit encore esté. Le jour qui suivit la serenade dont le Marquis Fabio & Dom Sanche avoient eu leur part, Dorotée s'en entretint avec sa sœur & luy dit qu'elle ne pouvoit plus souffrir les galanteries de l'Indien, & qu'elle trouvoit estrange qu'il les fît si publiques devant que d'avoir fait parler à son pere. C'est

un procédé que je n'ay jamais approuvé, luy dit Feliciane, &, si j'estois en vostre place, je le traiterois si mal la premiere fois que l'occasion s'en presenteroit, qu'il seroit bientost defabuzé de l'esperance qu'il a de vous plaire. Pour moy, il ne m'a jamais pleu, adjousta-t-elle; il n'a point ce bon air qu'on ne prend qu'à la Cour, & la grande depence qu'il fait dans Seville n'a rien de poly & rien qui ne sente son Estranger. Elle s'eforça ensuite de faire une fort desagreceable peinture de Dom Juhan de Peralte, ne se souvenant pas qu'au commencement qu'il parut dans Seville elle avoit avoué à sa sœur qu'il ne luy deplaisoit pas, & que toutes les fois qu'elle avoit eu à en parler elle l'avoit fait en le louant avec quelque sorte d'emportement. Dorotée, remarquant sa sœur si changée, ou qui feignoit de l'estre, dans les sentimens qu'elle avoit eus autrefois pour ce Cavalier, la soupçonna d'avoir de l'inclination pour luy, autant qu'elle luy vouloit faire croire de n'en avoir point, & pour s'en éclaircir elle luy dit qu'elle n'estoit point offensée des galanteries de Dom Juhan par l'averfion qu'elle eust pour sa personne, & qu'au contraire, luy trouvant dans le visage quelque air de celui de Dom Sanche, il auroit esté plus capable de luy plaire qu'aucun autre Cavalier de Seville, outre qu'elle sçavoit bien qu'estant riche & de bonne maison il obtiendrait aisement le consentement de son Pere. Mais, ajouta-t-elle, je ne puis rien

aymer après Dom Sanche, &, puisque je n'ay pu estre sa femme, je ne la seray jamais d'un autre, & je passeray le reste de mes jours dans un Couvent. Quand vous ne seriez pas encore bien resoluë à un si estrange dessein, luy dit Feliciane, vous ne pouvez m'affliger davantage que de me le dire. N'en doutez point, ma sœur, luy repondit Dorotée; vous ferez bientôt le plus riche party de Seville, & c'est ce qui me faisoit avoir envye de voir Dom Juhan pour luy persuader d'avoir pour vous les sentimens d'amour qu'il a pour moy, après l'avoir desabuzé de l'esperance qu'il a que je puisse jamais consentir à l'espouser; mais je ne le verray que pour le prier de ne m'importuner plus de ses galanteries, puisque je voy que vous avez tant d'averfion pour luy. Et en verité, continuat-elle, j'en ay du deplaisir : car je ne voy personne dans Seville avec qui vous puissiez estre aussi bien mariée que vous le seriez avec luy. Il m'est plus indifferent que haïssable, luy dit Feliciane, & si je vous ay dit qu'il me deplaçoit, ç'a esté plustost par quelque complaisance que j'ay voulu avoir pour vous, que par une veritable averfion que j'eusse pour luy. Avouëz plustost, ma chere sœur, luy repondit Dorotée, que vous ne me parlez pas ingenuëment, & quand vous m'avez temoigné peu d'estime pour Dom Juhan, que vous ne vous estes pas souvenuë que vous me l'avez quelquefois extrêmement loüé, ou que vous avez plustost

craint qu'il ne me pleust trop, que decouvert qu'il ne vous plaisoit guere.

Feliciane rougit à ces dernieres paroles de Dorotée & se deffit extremement. Elle luy dit, l'esprit fort troublé, quantité de choses mal arrangées, qui la defendirent moins qu'elles ne la convainquirent de ce que l'accusoit sa sœur, & enfin elle luy confessa qu'elle aymoît Dom Juhan. Dorotée ne desaprouva pas son amour, & luy promit de la servir de tout son pouvoir. Dès le jour mesme, Isabelle, qui avoit rompu tout commerce avec son Gusman depuis l'accident arrivé à Dom Sanche, eut ordre de Dorotée d'aller trouver Dom Juhan, de luy porter la clef d'une porte du jardin de Dom Manuel, & de luy dire que Dorotée & sa sœur l'y attendroient, & qu'il se rendist à l'assignation à minuit, quand leur pere seroit couché. Isabelle, qui avoit esté gagnée de Dom Juhan, & qui avoit fait ce qu'elle avoit pu pour le mettre bien dans l'esprit de sa Maistresse, sans y avoir reussi, fut fort surprise de la voir si changée & fort aise de porter une bonne nouvelle à une personne à qui elle n'en avoit encore porté que de mauvaises, & de qui elle avoit desjà reçu beaucoup de presens. Elle vola chez ce Cavalier, qui eust eu peine à croire sa bonne fortune, sans la fatale clef du jardin qu'elle luy remit entre les mains. Il mit dans les siennes une petite bourse de senteur, pleine de cinquante pistolles, dont elle eut pour le moins

autant de joye qu'elle venoit de luy en donner.

Le hazard voulut que, la mesme nuit que Dom Juhan devoit avoir entrée dans le jardin du pere de Dorotée, Dom Sanche, accompagné de son amy le Marquis, vint encore faire la ronde à l'entour du logis de cette belle fille pour s'asseurer davantage des desseins de son Rival. Le Marquis & luy estoient sur les onze heures dans la ruë de Dorotée, quand quatre hommes bien armez s'arrestèrent auprès d'eux. L'Amant jaloux crut que c'estoit son Rival; il s'approcha de ces hommes & leur dit que le poste qu'ils occupoient luy estoit commode pour un dessein qu'il avoit, & qu'il les prioit de le luy céder. Nous le ferions par civilité, luy répondirent les autres, si le mesme poste que vous nous demandez n'estoit absolument nécessaire à un dessein que nous avons aussi, & qui sera executé assez tost pour ne retarder pas longtemps l'execution du vostre. La colere de Dom Sanche estoit desjà au plus haut point où elle pouvoit aller : mettre donc l'espée à la main & charger ces hommes, qu'il trouvoit incivils, fut presque la mesme chose. Cette attaque impreveuë de Dom Sanche les surprit & les mit en desordre, & le Marquis les chargeant d'aussi grande vigueur qu'avoit fait son amy, ils se deffendirent mal & furent poussez plus viste que le pas jusqu'au bout de la ruë. Là Dom Sanche reçut une legere bleffure dans un bras, & perça celuy qui l'avoit bleffé d'un fi

grand coup qu'il fut longtemps à retirer son espée du corps de son ennemy, & crut l'avoir tué. Le Marquis, cependant, s'estoit opiniastré à poursuivre les autres, qui fuirent devant luy de toute leur force aussitost qu'ils virent tomber leur camarade. Dom Sanche vit à l'un des deux bouts de la ruë des gens avec de la lumiere qui venoient au bruit du combat ; il eut peur que ce ne fust la Justice, & c'estoit elle. Il se retira en diligence dans la ruë où le combat avoit commencé, & de cette ruë dans une autre, au milieu de laquelle il trouva teste pour teste un vieux Cavalier qui s'eclairoit d'une lanterne, & qui avoit mis l'espée à la main au bruit que faisoit Dom Sanche, qui venoit à luy en courant. Ce vieux Cavallier estoit Dom Manuel, qui revenoit de jouer chez un de ses voisins, comme il faisoit tous les soirs, & alloit entrer chez luy par la porte de son jardin, qui estoit proche du lieu où le trouva Dom Sanche. Il cria à nostre Amoureux Cavalier : Qui va là ? Un homme, luy repondit Dom Sanche, à qui il importe de passer viste si vous ne l'en empeschez. Peut-estre, luy dit Dom Manuel, vous est-il arrivé quelque accident qui vous oblige à chercher un azile ; ma maison, qui n'est pas éloignée, vous en peut servir. Il est vray, luy repondit Dom Sanche, que je suis en peine de me cacher à la justice, qui peut-estre me cherche, & puisque vous estes assez genereux pour offrir vostre maison à un Estranger,

il vous fie son salut en toute assurance, & vous promet de n'oublier jamais la grâce que vous luy faites, & de ne s'en servir qu'autant de temps qu'il luy est nécessaire pour laisser passer outre ceux qui le cherchent. Dom Manuel, là dessus, ouvrit sa porte d'une clef qu'il avoit sur luy, & ayant fait entrer Dom Sanche dans son jardin, le mit dans un bois de lauriers en attendant qu'il iroit donner ordre à le cacher mieux dans sa maison sans qu'il fust veu de personne.

Il n'y avoit pas longtemps que Dom Sanche estoit caché entre ces lauriers, quand il vid venir à luy une femme qui luy dit en l'approchant : Venez, mon Cavalier, ma Maistresse Dorotée vous attend. A ce nom-là, Dom Sanche pensa qu'il pouvoit bien estre dans la maison de sa Maistresse, & que le vieux Cavalier estoit son Pere. Il soupçonna Dorotée d'avoir donné assignation dans le mesme lieu à son Rival, & suivit Isabelle plus tourmenté de sa jalousie que de la peur de la Justice. Cependant Dom Juhan vint à l'heure qu'on luy avoit donnée, ouvrit la porte du jardin de Dom Manuel avec la clef qu'Isabelle luy avoit donnée, & se cacha dans les mesmes lauriers d'où Dom Sanche venoit de sortir. Un moment après, il vit venir un homme droit à luy, il se mit en estat de se defendre s'il estoit attaqué, & fut bien surpris quand il reconnut cet homme pour Dom Manuel, qui luy dit qu'il le suivist & qu'il l'alloit mettre

en un lieu où il n'auroit pas à craindre d'estre pris. Dom Juhan conjectura des paroles de Dom Manuel qu'il pouvoit avoir fait sauver dans son jardin quelque homme poursuivy de la Justice. Il ne put faire autre chose que de le suivre, en le remerciant du plaisir qu'il luy faisoit, & l'on peut croire qu'il ne fut pas moins troublé du peril qu'il couroit que fâché de l'obstacle qui faisoit manquer son amoureux dessein. Dom Manuel le conduisit dans sa chambre, & l'y laissa pour s'aller faire dresser un liét dans une autre.

Laiſſons-le dans la peine où il doit estre, & reprenons son frere Dom Sanche de Sylva. Isabelle le conduisit dans une chambre basse qui donnoit sur le jardin, où Dorotée & Feliciane attendoient Dom Juhan de Peralte, l'une comme un Amant à qui elle a grande envye de plaire, l'autre pour luy declarer qu'elle ne peut l'aymer & qu'il feroit mieux de tâcher de plaire à sa sœur. Dom Sanche entra donc où estoient les deux belles sœurs, qui furent bien surprises de le voir. Dorotée en demeura sans sentiment, comme une personne morte, & si sa sœur ne l'eust soustenuë & ne l'eust mise dans une chaise, elle feroit tombée de sa hauteur. Dom Sanche demeura immobile ; Isabelle pensa mourir de peur & crut que Dom Sanche mort leur apparoissoit pour venger le tort que luy faisoit sa maistresse. Feliciane, quoyque fort effrayée de voir Dom Sanche reſſuſcité, estoit encore plus en peine de l'accident de sa sœur, qui

reprit enfin ses esprits, & alors Dom Sanche luy dit ces paroles : Si le bruit qui a couru de ma mort, ingrate Dorotée ! n'excusoit en quelque façon vostre inconstance, le desespoir qu'elle me cause ne me laisseroit pas assez de vie pour vous en faire des reproches. J'ay voulu faire croire à tout le monde que j'estois mort pour estre oublié de mes ennemis, & non pas de vous, qui m'avez promis de n'aymer jamais que moy, & qui avez si tost manqué à vostre promesse. Je me pourrois venger, & faire tant de bruit par mes cris & par mes plaintes que vostre pere s'en eveilleroit & trouveroit l'Amant que vous cachez dans sa maison ; mais, insensé que je suis, j'ay peur encore de vous déplaire, & je m'afflige davantage de ce que je ne dois plus vous aymer, que de ce que vous en aimez un autre. Jouïssiez, belle infidelle ! jouïssiez de vostre cher Amant ; ne craignez plus rien de vos nouvelles amours : je vous délivreray bientôt d'un homme qui vous pourroit reprocher toute vostre vie que vous l'avez trahi lorsqu'il exposoit sa vie pour vous venir revoir.

Dom Sanche voulut s'en aller après ces paroles ; mais Dorotée l'arresta, & alloit tascher de se justifier, quand Ifabelle luy dit, fort effrayée, que Dom Manuel la suivoit. Dom Sanche n'eut que le temps de se mettre derriere la porte. Le vieillard fit une reprimande à ses filles de ce qu'elles n'estoient pas encore cou-

chées, &, cependant qu'il eut le dos tourné vers la porte de la chambre, Don Sanche en fortit, &, gagnant le jardin, s'alla remettre dans le même bois de lauriers où il s'estoit défià mis, & où, préparant son courage à tout ce qui luy pourroit arriver, il attendit une occasion de sortir quand elle se presenteroit. Dom Manuel estoit entré dans la chambre de ses filles pour y prendre de la lumière & pour aller de là ouvrir la porte de son jardin aux Officiers de la Justice, qui y frappaient pour la faire ouvrir, parce qu'on leur avait dit que Dom Manuel avoit retiré dans sa maison un homme qui pouvoit estre de ceux qui venoient de se battre dans la rue. Dom Manuel ne fit pas de difficulté de les laisser chercher dans sa maison, croyant bien qu'ils ne feroient pas ouvrir sa chambre, & que le cavalier qu'ils cherchoient y estoit enfermé. Dom Sanche, voyant qu'il ne pouvoit éviter d'estre trouvé par le grand nombre de sergens qui s'estoient repandus par le jardin, fortit du bois de lauriers où il estoit, &, s'approchant de Dom Manuel, fort surpris de le voir, luy dit à l'oreille qu'un Cavalier d'honneur gardoit sa parole & n'abandonnoit jamais une personne qu'il avoit prise en sa protection. Dom Manuel pria le Prevost, qui estoit son amy, de lui laisser Dom Sanche en sa garde, ce qui luy fut aisément accordé, & à cause de sa qualité, & parceque le blessé ne l'estoit pas dangereusement. La Justice se reti-

ra, & Dom Manuel ayant reconnu, par les mesmes discours qu'il avoit tenus à Dom Sanche quand il le trouva & que ce Cavalier luy redit, que c'estoit veritablement celuy qu'il avoit reçu dans son jardin, ne douta point que l'autre ne fust quelque Galand introduit dans sa maison par ses filles ou par Isabelle. Pour s'en éclaircir, il fit entrer Dom Sanche de Sylva dans une chambre, & le pria d'y demeurer jusqu'à ce qu'il le vinst trouver. Il alla dans celle où il avoit laissé Dom Juhan de Peralte, à qui il feignit que son vallet estoit entré en mesme temps que les Officiers de la justice, & qu'il demandoit à parler à luy. Dom Juhan sçavoit bien que son vallet de Chambre estoit fort malade & peu en estat de le venir trouver, outre qu'il ne l'eust pas fait sans son ordre quand il eust sçeu où il estoit, ce qu'il ignoroit. Il fut donc fort troublé de ce que luy dit Dom Manuel, à qui, à tout hazard, il repondit que son vallet n'avoit qu'à l'aller attendre dans son logis. Dom Manuel le reconnut alors pour ce jeune Gentilhomme Indien qui faisoit tant de bruit dans Seville, &, estant bien informé de sa qualité & de son bien, resolut de ne le laisser point fortir de sa maison qu'il n'eust epousé celle de ses filles avec qui il auroit le moindre commerce. Il s'entretint quelque temps avec luy pour s'éclaircir davantage des doutes dont il avoit l'esprit agité. Isabelle, du pas de la porte, les vit parlant ensemble

& l'alla dire à sa Maistresse. Dom Manuel entrevit Isabelle & crut qu'elle venoit de faire quelque message à Dom Juhan de la part de sa fille. Il le quitta pour courir après elle dans le temps que le flambeau qui éclairoit la chambre acheva de brûler & s'éteignit de luy-mesme.

Cependant que le vieillard ne trouve pas Isabelle où il la cherche, cette fille apprend à Dorotée & à Feliciane que Don Sanche estoit dans la chambre de leur Pere, & qu'elles les avoit veus parler ensemble. Les deux sœurs y coururent sur sa parole. Dorotée ne craignoit point de trouver son cher Don Sanche avec son Pere, resolue qu'elle estoit de luy confesser qu'elle l'aymoit & qu'elle en avoit esté aymée, & de luy dire à quelle intention elle avoit donné assignation à Dom Juhan. Elle entra donc dans la chambre, qui estoit sans lumiere, & s'estant rencontré avec Dom Juhan dans le temps qu'il en sortoit, elle le prit pour Dom Sanche, l'arresta par le bras, & luy parla en cette sorte : Pourquoi me fuis-tu, cruel Dom Sanche ! & pourquoi n'as-tu pas voulu entendre ce que j'aurois pu repondre aux injustes reproches que tu m'as faites ? J'avoüe que tu ne m'en pourrois faire d'assez grands si j'estois aussi coupable que tu as en quelque façon sujet de le croire ; mais tu sçais bien qu'il y a des choses fausses qui ont quelquefois plus d'apparence de verité que la verité mesme, & qu'elle se decouvre toujours avec le temps ; donne-moy donc celui de te la

faire voir en débrouillant la confusion où ton malheur & le mien, & peut-estre celui de plusieurs autres, nous vient de mettre. Ayde-moy à me justifier, & ne te hazarde pas d'estre injuste pour estre trop precipité à me condamner devant que de m'avoir convaincuë. Tu peux avoir oüy dire qu'un Cavalier m'ayme, mais as-tu oüy dire que je l'ayme aussi? Tu peux l'avoir trouvé icy, car il est vray que je l'ay fait venir: mais quand tu sçauras à quel dessein je l'ay fait, je suis asseurée que tu auras un cruel remords de m'avoir offensée lorsque je te donne la plus grande marque de fidelité que je te puis donner. Que n'est-il en ta presence, ce Cavalier dont l'amour m'importune? Tu connoistrois par ce que je luy dirois si jamais il a pu me dire qu'il m'aymast, & si j'ay jamais voulu lire les lettres qu'il m'a ecrites. Mais mon malheur, qui me l'a toujours fait voir quand sa veuë m'a pu nuire, m'empesche de le voir quand il me pourroit servir à te desabuser.

Dom Juhan eut la patience de laisser parler Dorotée sans l'interrompre, pour en apprendre encore davantage qu'elle ne luy en venoit de decouvrir. Enfin, il alloit peut-estre la quereller, quand Dom Sanche, qui cherchoit de chambre en chambre le chemin du jardin, qu'il avoit manqué, & qui oüit la voix de Dorotée qui parloit à Dom Juhan, s'approcha d'elle avec le moindre bruit qu'il put & fut pourtant oüy de Dom Juhan & des deux sœurs. Dans ce mesme temps

Dom Manuel entra dans la mesme chambre avec de la lumiere, que portoient devant luy quelques uns de ses domestiques. Les deux Rivaux se virent & furent veus se regardant fierement l'un l'autre, la main sur la garde de leurs espées. Dom Manuel se mit au milieu d'eux & commanda à sa fille d'en choisir un pour mary afin qu'il se battist contre l'autre. Dom Juhan prit la parole & dit que, pour luy, il cedit toutes ses pretentions, s'il en pouvoit avoir, au Cavalier qu'il voyoit devant luy. Dom Sanche dit la mesme chose & adjousta que, puisque Dom Juhan avoit esté introduit chez Dom Manuel par sa fille, il y avoit apparence qu'elle l'aymoit & en estoit aymée; que, pour luy, il mourroit mille fois plustost que de se marier avec le moindre scrupule. Dorotée se jetta aux pieds de son Pere & le conjura de l'entendre. Elle luy conta tout ce qui s'estoit passé entre elle & Dom Sanche de Sylva devant qu'il eust tué Dom Diegue pour l'amour d'elle. Elle luy apprit que Dom Juhan de Peralte estoit ensuite devenu amoureux d'elle, le dessein qu'elle avoit eu de le desabuzer & de luy proposer de demander sa sœur en mariage, & elle conclut que, si elle ne pouvoit persuader son innocence à Dom Sanche, elle vouloit dèz le jour suivant entrer dans un couvent pour n'en sortir jamais. Par sa relation les deux freres se reconneurent : Dom Sanche se raccommoda avec Dorotée, qu'il demanda en

mariage à Dom Manuel ; Dom Juhan luy demanda Feliciane, & Dom Manuel les reçut pour ses gendres avec une satisfaction qui ne se peut exprimer.

Aussitôt que le jour parut, Dom Sanche envoya querir le Marquis Fabio, qui vint prendre part en la joye de son Amy. On tint l'affaire secrète jusqu'à tant que Dom Manuel & le Marquis eurent disposé un Cousin, heritier de Dom Diegue, à publier la mort de son Parent & à s'accommoder avec Dom Sanche. Pendant la negociation, le Marquis Fabio devint amoureux de la sœur de ce Cavalier & la luy demanda en mariage. Il reçut avec beaucoup de joye une proposition si avantageuse à sa sœur, & dèz lors se laissa aller à tout ce qu'on luy proposa en faveur de Dom Sanche. Les trois mariages se firent en un même jour ; tout y alla bien de part & d'autre, & même longtemps, ce qui est à considérer.





CHAPITRE XX.

De quelle façon le sommeil de Ragotin fut interrompu.



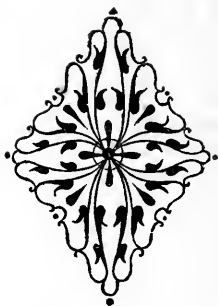
'AGRÉABLE Inezille acheva de lire sa Nouvelle & fit regretter à tous ses auditeurs de ce qu'elle n'estoit pas plus longue. Tandis qu'elle la leut, Ragotin, qui, au lieu de l'ecouter, s'estoit mis à entretenir son mary sur le sujet de magie s'endormit dans une chaise basse où il estoit, ce que l'Opérateur fit aussi. Le sommeil de Ragotin n'estoit pas tout à fait volontaire, & s'il eust peu résister aux vapeurs des viandes qu'il avoit mangé en grande quantité, il eust esté attentif par bienfiance à la lecture de la Nouvelle d'Inezille. Il ne dormoit donc pas de toute sa force, laissant souvent aller sa teste jusqu'à ses genoux, & la relevant, tantost demy endormy, & tantost se reveillant en sursaut, comme on fait plus

souvent qu'ailleurs au sermon, quand on s'y ennuye.

Il y avoit un Belier dans l'hostellerie, à qui la canaille qui va & vient d'ordinaire en de semblables maisons avoit accoustumé de présenter la teste, les mains devant, contre lesquelles le Belier prenoit sa course, & choquoit rudement de la fienne, je veux dire de sa teste, comme tous les Beliers font de leur naturel. Cet animal alloit sur sa bonne foy par toute l'hostellerie, & entroit même dans les chambres, où l'on luy donnoit souvent à manger. Il estoit dans celle de l'Operateur dans le temps qu'Inezille lisoit sa Nouvelle. Il aperçut Ragotin à qui le chapeau estoit tombé de la teste, & qui comme je vous ay déjà dit, la haussait & baissait souvent. Il crut que c'estoit un champion qui se presentoit à luy pour exercer sa valeur contre la fienne. Il recula quatre ou cinq pas en arriere, comme l'on fait pour mieux sauter, & partant comme un cheval dans une carriere, alla heurter de sa teste armée de cornes celle de Ragotin, qui estoit chauve par le haut. Il la luy auroit cassée comme un pot de terre, de la force qu'il le choqua ; mais, par bonheur pour Ragotin, il la prit dans le temps qu'il la haussait, & ainsi ne fit que luy froisser superficiellement le visage. L'action du Belier surprit tellement ceux qui la virent qu'ils en demeurèrent comme en extase, sans toutefois oublier d'en rire ; si bien que le

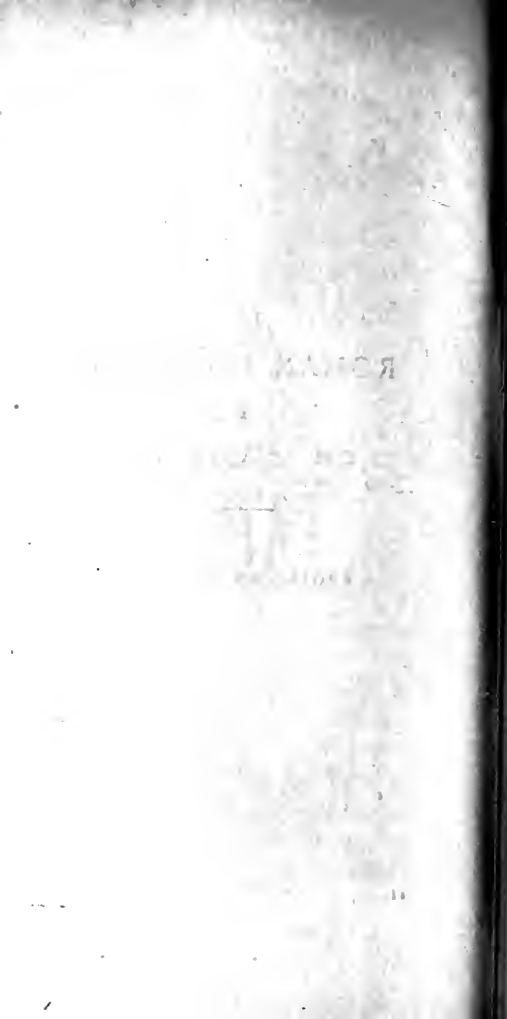
Belier, qu'on faisoit toujours choquer plus d'une fois, put sans empeschement reprendre autant de champ qu'il luy en falloit pour une seconde course, & vint inconsiderement donner dans les genoux de Ragotin, dans le temps que, tout etourdy du choc du Belier & le visage ecorché & sanglant en plusieurs endroits, il avoit porté ses mains à ses yeux, qui luy faisoient grand mal, ayant esté également fouléz l'un & l'autre chacun de sa corne en particulier, parce-que celles du Belier estoient entre elles à la mesme distance qu'estoient entre eux les yeux du malheureux Ragotin. Cette seconde attaque du Belier les luy fit ouvrir, & il n'eust pas plustost reconnu l'autheur de son dommage, qu'en la colere où il estoit il frappa de sa main fermée le Belier par la teste, & se fit grand mal contre ses cornes. Il en enragea beaucoup, & encore plus d'oüir rire toute l'assistance, qu'il querella en general, & sortit de la chambre en furie. Il sortoit aussi de l'hostellerie, mais l'hoste l'arresta pour compter, ce qui luy fut peut-estre aussi fascheux que les coups de cornes du Belier.





LE
ROMAN COMIQUE
DE
M. SCARRON.

TROISIÈME PARTIE.





A MONSIEUR
MONSIEUR BOULLIOUD

Ecuyer & Conseiller du Roi
en la senechaussée & siège presidial de Lyon.

MONSIEVR,



e ne sçais si c'est vous donner une grande marque de mon respect¹³ que de vous interesser dans le bon ou dans le mauvais accueil que le public pourra faire à cet ouvrage. Comme je ne vous offre rien du mien, je ne devrois pas pretendre que vous me sçussiez gré de mon present, &, puisqu'il n'est peut-être pas digne de vous, il est encore à craindre que vous n'ayez point pour lui toute l'indulgence que j'oserai m'en promettre. En effet, Monsieur, vous pourriez bien vous

faire le juge d'une chose dont je ne vous fais que le protecteur, & desavouer le dessein de celui qui vous la presente, si vous ne trouvez pas qu'elle merite votre approbation. Je l'expose beaucoup en l'exposant aux yeux d'un homme aussi sage & aussi éclairé que vous, & toute la bonne opinion que j'en ai conçue ne me persuade pas que vous en deveniez plus favorable à un Roman comique. Car enfin ce n'est pas en ces sortes de livres que l'on recherche le solide ou le delicat; il semble qu'ils ne tiennent ordinairement ni de l'un ni de l'autre, & tout l'avantage que l'on se propose dans leur lecture, c'est d'y perdre assez agréablement quelques momens & de s'y delasser l'esprit d'une occupation ou plus importante ou plus serieuse. Ainsi, comme le vôtre ne s'attache qu'à ce qui a de la force ou de l'elevation, ne vous surprendrai-je point lorsque je vous demanderai votre avis pour cette production d'un esprit enjoué, & que je l'autoriserai de votre nom pour la rendre recommandable? Non, Monsieur, il ne faut pas que vous condamnerez d'abord ma liberté, ou (pour mieux dire) que vous desapprouviez ce temoignage public de ma reconnoissance; je vous

ai de si singulières obligations & je suis à vous en tant de manières, qu'il me falloit satisfaire à tous ces devoirs, & joindre à mon ressentiment des marques de la fidèle passion que je vous ai vouée. Ce n'étoit pas répondre tout-à-fait à vos bontés que d'en conserver un juste souvenir ; elles exigeoient de moi quelque chose de plus particulier, & je n'ai pas cru, enfin, pouvoir les reconnoître par une plus forte preuve de mon respect, dans l'impuissance où je me vois de les reconnoître autant que j'y suis sensible. Aussi oserai-je me flatter que vous la recevrez de fort bonne grâce & qu'elle achèvera de vous persuader que l'on ne peut pas vous honorer avec plus de zèle ni avec une plus parfaite deference. Mais, Monsieur, après avoir agréé mon présent, ne jugerez-vous pas favorablement de mon auteur, & le croirez-vous sans mérite, puisque je ne doute presque plus que vous ne l'estimez ? Ses expressions sont naturelles, son style est aisé, ses aventures ne sont point mal imaginées, &, pour s'accommoder à son sujet, il étale partout un tour d'agrement qui lui tient lieu de force & de délicatesse. En un mot, il vient de fournir une carrière qu'un

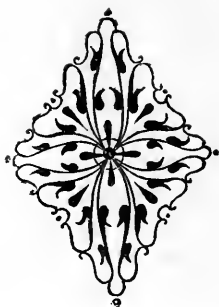
illustre de notre temps avoit laissée imparfaite, & il a fouillé jusque dans ses cendres pour y reprendre son génie & pour nous le redonner après sa mort. C'est de la sorte que l'on peut parler des deux premiers volumes du Roman comique, & c'est dans ce troisième que M. Scarron revivra tout entier, ou du moins par la meilleure partie de lui-même. Il est peu de gens qui ne sçachent que cet homme eut un talent merveilleux pour tourner toutes choses au plaisant, & qu'il s'est rendu inimitable dans cette ingénieuse & charmante manière d'écrire. Elle a été reçue avec applaudissement de tout le monde; les esprits forts, qui s'offensent de tout ce qui semble opposé à une vertu sévère, n'ont pu s'empêcher de la goûter, & les moins raisonnables ont été forcés de l'approuver malgré leur caprice. Si bien que vous me permettez, Monsieur, d'espérer un heureux succès dans mon dessein, & de croire non seulement que ma liberté ne vous déplaira pas, mais même que vous appuierez avec joie la suite d'un ouvrage dont la réputation est si bien établie. Après tout, ne sera-ce pas votre intérêt plutôt que le mien? & depuis que de mes mains

elle sera passée dans les vôtres, pourrez-vous la regarder que comme une chose qui est absolument à vous ? Aussi n'aura-t-elle point de meilleur titre pour s'autoriser ou pour se produire avec avantage. Un magistrat d'un caractère tout à fait singulier, & qui, dans un âge si peu avancé, possède des lumières & des qualités que l'on admire, fera sa plus grande recommandation, & son aveu lui procurera celui de tous esprits raisonnables. Mais, puisqu'elle peut servir à votre gloire & qu'elle publiera à son tour les bontés & le mérite de son protecteur, souffrez qu'elle soit aujourd'hui un hommage que je vous rends & un témoignage éclatant de la respectueuse passion avec laquelle je me dois dire,

Monseigneur,

Vostre tres humble, tres obeïssant & tres obligé
serviteur,

A. OFFRAY.





AVIS AU LECTEUR.

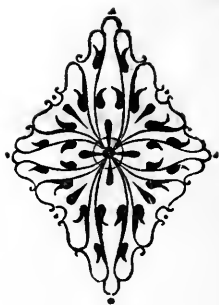


LECTEUR, qui que tu sois, qui verras cette troisième partie du *Roman comique* paroître au jour après la mort de l'incomparable Monsieur Scarron, auteur des deux premières, ne t'étonne pas si un génie beaucoup au dessous du sien a entrepris ce qu'il n'a pu achever. Il avoit promis de te le faire revu, corrigé & augmenté, mais la mort le prévint dans ce dessein & l'empêcha de continuer les histoires du Destin & de Leandre, non plus que celle de la Caverne, qu'il fait paroître au Mans sans dire de

quelle manière elle & sa mère fortirent du château du baron de Sigognac, & c'est sur quoi tu feras éclairci dans cette troisième partie. Je ne doute point que l'on ne m'accuse de temerité d'avoir voulu en quelque sorte donner la perfection à l'ouvrage d'un si grand homme, mais sçache que pour peu d'esprit que l'on ait, on peut bien inventer des histoires fabuleuses telles que sont celles qu'il nous a données dans les deux premières parties de ce roman. J'avoue franchement que ce que tu y verras n'est pas de sa force, & qu'il ne répond pas ni au sujet ni à l'expression de son discours; mais sçache du moins que tu y pourras satisfaire ta curiosité, si tu en as assez pour désirer une conclusion au dernier ouvrage d'un esprit si agreable & si ingenieux. Au reste j'ai attendu longtems à la donner au public, sur l'avis que l'on m'avoit donné qu'un homme d'un mérite fort particulier y avoit travaillé sur les Memoires de l'auteur : s'il l'eût entrepris, il auroit sans doute beaucoup mieux réussi que moi; mais après trois années

d'attente fans en avoir rien vu paroître, j'ai hafardé le mien, nonobftant la censure des critiques. Je te le donne donc, tout defectueux qu'il eft, afin que, quand tu n'auras rien de meilleur à faire, tu prennes la peine de le lire.







LE
ROMAN COMIQUE

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Qui fait l'ouverture de cette troisième partie.



VOUS avez vu en la seconde partie de ce roman le petit Ragotin, le visage tout sanglant du coup que le belier lui avoit donné quand il dormoit assis sur une chaise basse

dans la chambre des comediens, d'où il étoit sorti si fort en colère que l'on ne croyoit point qu'il y retournât jamais; mais il étoit trop piqué de mademoiselle de l'Etoile, & il avoit trop d'envie de sçavoir le succès de la magie.

de l'opérateur, ce qui l'obligea (après s'être lavé la face) à retourner sur ses pas, pour voir quel effet auroit la promesse del signore Ferdinando Ferdinandi, qu'il crut avoir trouvé en la personne d'un avocat qu'il rencontra & qui alloit au palais. Il étoit si étourdi du coup du belier, & avoit l'esprit si troublé de celui que l'Etoile lui voit donné au cœur sans y penser, qu'il se persuada facilement que cet avocat étoit l'opérateur; aussi il l'aborda fort civilement & lui tint ce discours : « Monsieur, je suis ravi d'une si heureuse rencontre; je la cherchois avec tant d'impatience que je m'en allois exprès à votre logis pour apprendre de vous l'arrêt de ma vie ou de ma mort. Je ne doute pas que vous n'ayez employé tout ce que votre science magique vous a pu suggérer pour me rendre le plus fortuné de tous les hommes; aussi ne serai-je pas ingrat à le reconnoître. Dites-moi donc si cette miraculeuse Etoile me departira de ses benignes influences? » L'avocat, qui n'entendoit rien en tout ce beau discours, non plus que de raillerie, l'interrompit aussitôt, & lui dit fort brusquement : « Monsieur Ragotin, s'il étoit un peu plus tard, je croirois que vous êtes ivre; mais il faut que vous soyez fou tout à fait. Eh! à qui pensez-vous parler? Que diable m'allez-vous dire de magie & d'influence des astres? Je ne suis ni forcier ni astrologue; eh quoi! ne me connaissez-vous pas? — Ah! monsieur, repartit Ragotin, que vous êtes cruel!

vous êtes si bien informé de mon mal, & vous m'en refusez le remède ! Ah ! je... » Il alloit pour fuivre, quand l'avocat le laissa là en lui disant : « Vous êtes un grand extravagant pour un petit homme ; adieu ! » Ragotin le vouloit fuivre, mais il s'aperçut de sa méprise, dont il fut bien honteux ; aussi il ne s'en vanta pas, & vous ne la liriez pas ici, si je ne l'avois apprise de l'avocat même, qui s'en divertit bien avec ses amis.

Ce petit fou continua son chemin & alla au logis des comédiens, où il ne fut pas plutôt entré qu'il ouït la proposition que la Caverne & le Destin faisoient de quitter la ville du Mans & de chercher quelque autre poste, ce qui le demonta si fort qu'il pensa tomber de son haut, & dont la chute n'eût pas été perilleuse (quand cet accident lui fût arrivé) à cause de la modification de son individu ; mais ce qui l'acheva tout à fait, ce fut la résolution qui fut prise de dire adieu le lendemain à la bonne ville du Mans, c'est-à-dire à ses habitants, & notamment à ceux qui avoient été leurs fidèles auditeurs, & de prendre la route d'Alençon à l'ordinaire, sur l'assurance qu'ils avoient eue que le bruit de peste qui avoit couru étoit faux. J'ai dit à l'ordinaire, car cette sorte de gens (comme beaucoup d'autres) ont leur cours limité, comme celui du soleil dans le Zodiaque. En ce pays-là ils viennent de Tours à Angers, d'Angers à la Flèche, de la Flèche au Mans, du Mans à

Alençon, d'Alençon à Argentan ou à Laval, selon la route qu'ils prennent de Paris ou de Bretagne; quoi qu'il en soit, cela ne fait guère à notre roman. Cette délibération ayant été prise unanimement par les comédiens & comédiennes, ils se résolurent de représenter le lendemain quelque excellente pièce, pour laisser bonne bouche à l'auditoire manceau. Le sujet n'en est pas venu à ma connoissance. Ce qui les obligea de quitter si promptement, ce fut que le marquis d'Orfé (qui avoit obligé la troupe à continuer la comédie) fut pressé de s'en aller en Cour; tellement que, n'ayant plus de bienfaiteur, & l'auditoire du Mans diminuant tous les jours, ils se disposèrent à en sortir. Ragotin voulut s'ingérer d'y former une opposition, apportant beaucoup de mauvaises raisons, dont il étoit toujours pourvu, auxquelles l'on ne fit nulle considération, ce qui fâcha fort le petit homme, lequel les pria de lui faire au moins la grâce de ne fortir point de la province du Maine, ce qui étoit très facile, en prenant le jeu de paume qui est au faubourg du Mont-Fort, lequel en dépend, tant au spirituel qu'au temporel, & que de là ils pourroient aller à Laval (qui est aussi du Maine), d'où ils se rendroient facilement en Bretagne, suivant la promesse qu'ils en avoient faite à Monfieur de la Garouffière; mais le Destin lui rompit les chiens en disant que ce ne seroit point le moyen de faire affaires, car, ce méchant tripot étant,

comme il est, fort éloigné de la ville, & au deçà de la rivière, la belle compagnie ne s'y rendroit que rarement, à cause de la longueur du chemin ; que le grand jeu de paume du marché aux moutons étoit environné de toutes les meilleures maisons d'Alençon, & au milieu de la ville ; que c'étoit là où il se falloit placer, & payer plutôt quelque chose de plus que de ce malotru de tripot de Mont-Fort, le bon marché duquel étoit une des plus fortes raisons de Ragotin ; ce qui fut délibéré d'un commun accord, & qu'il falloit donner ordre d'avoir une charrette pour le bagage & des chevaux pour les demoiselles. La charge en fut donnée à Leandre, parce qu'il avoit beaucoup d'intrigues dans le Mans, où il n'est pas difficile à un honnête homme de faire en peu de temps des connoissances.

Le lendemain l'on représenta la comédie, tragédie pastorale, ou tragicomédie, car je ne sais laquelle, mais qui eut pourtant le succès que vous pouvez penser. Les comédiennes furent admirées de tout le monde. Le Destin y réussit à merveille, surtout au compliment duquel il accompagna leur adieu : car il témoigna tant de reconnaissance, qu'il exprima avec tant de douceur & de tendresse, qui furent suivies de tant de grands remerciements, qu'il charma toute la compagnie. L'on m'a dit que plusieurs personnes en pleurèrent, principalement des jeunes demoiselles qui avoient le cœur tendre. Rago-

tin en devint si immobile, que tout le monde étoit déjà forti qu'il demeueroit toujours dans sa chaise, où il auroit peut-être encore demeuré, si le marqueur du tripot¹⁴ ne l'eût averti qu'il n'y avoit plus personne, ce qu'il eut bien de la peine à lui faire comprendre. Il se leva enfin, & s'en alla dans sa maison, où il prit la résolution d'aller trouver les comédiens de bon matin, pour leur decouvrir ce qu'il avoit sur le cœur & dont il s'en étoit expliqué à la Rancune & à l'Olive.





CHAPITRE II.

Où vous verrez le dessein de Ragotin.



ES crieurs d'eau-de-vie n'avoient pas encore reveillé ceux qui dorment d'un profond sommeil¹⁵ (qui est souvent interrompu par cette canaille, qui est, à mon avis, la plus importune engeance qui soit dans la république humaine) que Ragotin étoit déjà habillé, à dessein d'aller proposer à la troupe comique celui qu'il avoit fait d'y être admis. Il s'en alla donc au logis des comédiens & comédiennes, qui n'étoient pas encore levés ni levées, ni même éveilléés ni éveilléés. Il eut la discrétion de les laisser reposer; mais il entra dans la chambre où l'Olive étoit couché avec la Rancune, lequel il pria de se lever, pour faire une promenade jusques à la Couture¹⁶, qui est une très belle abbaye située au faubourg qui porte le même nom, & qu'après ils iroient déjeuner à la grande Etoile d'or, où il l'avoit fait ap-

prêter. La Rancune, qui étoit du nombre de ceux qui aiment les repues franches, fut aussitôt habillé que la proposition en fut faite; ce qui ne vous fera pas difficile à croire, si vous considerez que ces gens-là sont si accoutumés à s'habiller & deshabiller derrière les tentes du théâtre, sur tout quand il faut qu'un seul acteur représente deux personnages, que cela est aussitôt fait que dit. Ragotin donc, avec la Rancune, s'acheminèrent à l'abbaye de la Couture; il est à croire qu'ils entrèrent dans l'église, où ils firent courte prière, car Ragotin avoit bien d'autres choses en tête. Il n'en dit pourtant rien à la Rancune pendant le cours du chemin, jugeant bien qu'il eût trop retardé le déjeuner, que la Rancune aimoit beaucoup mieux que tous ses compliments. Ils entrèrent dans le logis, où le petit homme commença à crier de ce que l'on n'avoit encore apporté les petits pâtés qu'il avoit commandés; à quoi l'hôtesse (sans se bouger de dessus le siège où elle étoit) lui répartit : « Vraiment, monsieur Ragotin, je ne suis pas devine, pour sçavoir l'heure que vous deviez venir ici; à présent que vous y êtes, les pâtés y feront bientôt. Passez à la salle où l'on a mis la nappe; il y a un jambon, donnez dessus en attendant le reste. » Elle dit cela d'un ton si gravement cabaretique, que la Rancune jugea qu'elle avoit raison, &, s'adressant à Ragotin, lui dit : « Monsieur, passons deçà & buvons un coup en attendant. » Ce qui fut fait.

Ils se mirent à table, qui fut un peu de temps après couverte, & ils dejeunèrent à la mode du Mans, c'est-à-dire fort bien ; ils burent de même, & se le portèrent à la santé de plusieurs personnes. Vous jugez bien, mon lecteur, que celle de l'Etoile ne fut pas oubliée : le petit Ragotin la but une douzaine de fois, tantôt sans bouger de sa place, tantôt debout & le chapeau à la main ; mais la dernière fois il la but à genoux & tête nue, comme s'il eût fait amende honorable à la porte de quelque église. Ce fut alors qu'il supplia très instamment la Rancune de lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée, d'être son guide & son protecteur en une entreprise si difficile, telle qu'étoit la conquête de mademoiselle de l'Etoile. Sur quoi la Rancune lui répondit à demi en colère, ou feignant de l'être : « Sçachez, monsieur Ragotin, que je suis homme qui ne m'embarque point sans biscuit, c'est-à-dire que je n'entreprends jamais rien que je ne sois assuré d'y réussir : foyez le de la bonne volonté que j'ai de vous servir utilement. Je vous le dis encore, j'en fais les moyens, que je mettrai en usage quand il fera temps. Mais je vois un grand obstacle à votre dessein, qui est notre départ ; & je ne vois point de jour pour vous, si ce n'est en exécutant ce que je vous ai déjà dit une autre fois, de vous résoudre à faire la comédie avec nous. Vous y avez toute les dispositions imaginables ; vous avez grande mine, le ton de voix

agréable, le langage fort bon & la mémoire encore meilleure ; vous ne ressentez point du tout le provincial, il semble que vous ayez passé toute votre vie à la Cour : vous en avez si fort l'air, que vous le sentez d'un quart de lieue. Vous n'aurez pas représenté une douzaine de fois que vous jetterez de la poussière aux yeux de nos jeunes godelureaux, qui font tant les entendus & qui seront obligés à vous ceder les premiers rôles, & après cela laissez-moi faire ; car pour le present (je vous l'ai déjà dit) nous avons à faire à une étrange tête ; il faut se ménager avec elle avec beaucoup d'adresse. Je sçais bien qu'il ne vous en manque pas, mais un peu d'avis ne gâte pas les choses. D'ailleurs raisonnons un peu : si vous faisiez connoître votre dessein amoureux avec celui d'entrer dans la troupe, ce seroit le moyen de vous faire refuser il faut donc cacher votre jeu. »

Le petit bout d'homme avoit été si attentif au discours de la Rancune, qu'il en étoit tout à fait extasié, s'imaginant de tenir déjà (comme l'on dit) le loup par les oreilles, quand, se reveillant comme d'un profond sommeil, il se leva de table & passa de l'autre côté pour embrasser la Rancune, qu'il remercia en même temps & supplia de continuer, lui protestant qu'il ne l'avoit convié à déjeuner que pour lui déclarer le dessein qu'il avoit de suivre son sentiment touchant la comédie, à quoi il étoit tellement résolu qu'il n'y avoit personne au monde

qui l'en pût divertir; qu'il ne falloit que le faire sçavoir à la troupe & en obtenir la faveur de l'affociation, ce qu'il desiroit faire à la même heure. Ils comptèrent avec l'hôteffe; Ragotin paya, & etant fortis, ils prirent le chemin du logis des comediens, qui n'etoit pas fort éloigné de celui où ils avoient dejeuné. Ils trouvèrent les demoiselles habillées; mais comme la Rancune eut ouvert le discours du dessein de Ragotin de faire la comédie, il en fut interrompu par l'arrivée d'un des fermiers du père de Leandre, qu'il lui envoyoit pour l'avertir qu'il étoit malade à la mort, & qu'il desiroit de le voir avant que de lui payer le tribut que tous les hommes lui doivent, ce qui obligea tous ceux de la troupe à conférer ensemble pour deliberer sur un évènement si inopiné. Leandre tira Angelique à part & lui dit que le temps étoit venu pour vivre heureux, si elle avoit la bonté d'y contribuer; à quoi elle repondit qu'il ne tiendrait jamais à elle, & toutes les choses que vous verrez au chapitre suivant.





CHAPITRE III.

*Deſſein de Leandre. — Harangue & reception
de Ragotin à la troupe comique.*



ES jefuites de la Flèche n'ayant rien pu gagner fur l'eſprit de Leandre pour lui faire continuer ſes etudes, & voyant ſon aſſiduité à la comédie, jugerent auffitoſt qu'il etoit amoureux de quelqu'une des comedien-
niennes ; en quoi ils furent confirmés quand, après le départ de la troupe, ils apprirent qu'il l'avoit ſuivie à Angers. Ils ne manquèrent pas d'en avertir ſon père par un meſſager exprès, & qui arriva en même temps que la lettre de Leandre lui fut rendue, par laquelle il lui marquoit qu'il alloit à la guerre & lui demandoit de l'argent, comme il l'avoit concerté avec le Deſtin quand il lui decouvrit ſa qualité dans l'hôtellerie où il etoit bleſſé. Son Père, reconnoiſſant la fourbe, ſe mit en une furieuſe colère, qui, jointe à une extrême vieilleſſe, lui cauſa une maladie qui fut aſſez longue, mais

qui se termina pourtant par la mort, de laquelle se voyant proche, il commanda à un de ses fermiers de chercher son fils pour l'obliger de se retirer auprès de lui, lui disant qu'il le pourrait trouver en s'enquérant où il y avoit des comedieus (ce que le fermier sçavoit assez, car c'étoit celui qui lui fournissoit de l'argent après qu'il eut quitté le college); aussi, ayant appris qu'il y en avoit une troupe au Mans, il s'y achemina, & y trouva Leandre, comme vous avez vu au precedent chapitre. Ragotin fut prié par tous ceux de la troupe de les laisser conférer un moment sur le sujet du fermier nouvellement arrivé; ce qu'il fit, se retirant dans une autre chambre, où il demeura avec l'impatience qu'on peut s'imaginer. Aussitôt qu'il fut parti, Leandre fit entrer le fermier de son père, lequel leur declara l'état où il étoit & le desir qu'il avoit de voir son fils avant que de mourir. Leandre demanda congé pour y satisfaire, ce que tous ceux de la troupe jugèrent très raisonnable. Ce fut alors que le Destin declara le secret qu'il avoit tenu caché jusque alors touchant la qualité de Leandre, ce qu'il n'avoit appris qu'après le ravissement de mademoiselle Angelique (comme vous avez vu en la seconde partie de cette veritable histoire), ajoutant qu'ils avoient bien pu s'apercevoir qu'il n'agissoit pas avec lui, depuis qu'il l'avoit appris, comme il faisoit auparavant, puisque même il avoit pris un autre valet; que si quelquefois il

etoit contraint de lui parler en maître, c'etoit pour ne le decouvrir pas ; mais qu'à present il n'etoit plus temps de le celer, tant pour defabufer mademoiselle de la Caverne, qui n'avoit pu ôter de son esprit que Leandre ne fût complice de l'enlèvement de sa fille, ou peut-être l'auteur, que pour l'assurer de l'amour sincère qu'il lui portoit & pour laquelle il s'etoit réduit à lui servir de valet, ce qu'il auroit continué s'il n'eût été obligé de lui declarer le secret, lorsqu'il le trouva dans l'hôtellerie, quand il alloit à la quête de mademoiselle Angelique. Et tant s'en faut qu'il fût consentant à son enlèvement, qu'ayant trouvé les ravisseurs, il avoit hasardé sa vie pour la secourir ; mais qu'il n'avoit pu résister à tant de gens, qui l'avoient furieusement blessé & laissé pour mort sur la place. Tous ceux de la troupe lui demandèrent pardon de ce qu'ils ne l'avoient pas traité selon sa qualité, mais qu'ils etoient excusables, puisqu'ils n'en avoient pas la connoissance. Mademoiselle de l'Etoile ajouta qu'elle avoit remarqué beaucoup d'esprit & de merite en sa personne, ce qui l'avoit fait longtemps soupçonner quelque chose, en quoi elle avoit été comme confirmée depuis son retour, à cela joint les lettres que la Caverne lui avoit fait voir ; mais que pourtant elle ne savoit quel jugement en faire, le voyant si soumis au service de son frère ; mais qu'à présent il n'y avoit pas lieu de douter de sa qualité. Alors la

Caverne prit la parole, &, s'adressant à Leandre, lui dit : « Vraiment, monsieur, après avoir connu, en quelque façon, votre condition par le contenu des lettres que vous écriviez à ma fille, j'avois toujours un juste sujet de me défier de vous, n'y ayant point d'apparence que l'amour que vous dites avoir pour elle fût légitime, comme le dessein que vous aviez formé de la mener en Angleterre me le témoigne assez. Et en effet, monsieur, quelle apparence qu'un seigneur si relevé, comme vous espérez d'être après la mort de monsieur votre père, voulût songer à épouser une pauvre comédienne de campagne ? Je loue Dieu que le temps est venu que vous pourrez vivre content dans la possession de ces belles terres qu'il vous laisse, & moi hors de l'inquiétude qu'à la fin vous ne me jouassiez quelque mauvais tour. »

Leandre, qui s'étoit fort impatienté en écoutant ce discours de la Caverne, lui répondit : « Tout ce que vous dites, mademoiselle, que je suis sur le point de posséder, ne sauroit me rendre heureux, si je ne suis assuré en même temps de la possession de mademoiselle Angélique, votre fille ; sans elle je renonce à tous les biens que la nature, ou plutôt la mort de mon père, me donne, & je vous déclare que je ne m'en vais recueillir sa succession qu'à dessein de revenir aussitôt pour accomplir la promesse que je fais devant cette honorable compagnie de n'avoir jamais pour femme autre

que mademoiselle Angelique, votre fille, pourvu qu'il vous plaise me la donner & qu'elle y consente, comme je vous en supplie très humblement toutes deux. Et ne vous imaginez pas que je la veuille emmener chez moi, c'est à quoi je ne pense point du tout : j'ai trouvé tant de charme en la vie comique que je ne m'en sçaurois distraire, & non plus que de me separer de tant d'honnêtes gens qui composent cette illustre troupe. » Après cette franche déclaration, les comédiens & comédiennes, parlant tous ensemble, lui dirent qu'ils lui avoient de grandes obligations de tant de bonté, & que mademoiselle de la Caverne & sa fille seroient bien delicates si elles ne lui donnoient la satisfaction qu'il pretendoit. Angelique ne repondit que comme une fille qui dependoit de la volonté de sa mère, laquelle finit la conversation en disant à Leandre que, si à son retour il étoit dans les mêmes sentimens, il pouvoit tout espérer. Ensuite il y eut de grands embrassemens & quelques larmes jetées, les uns par un motif de joie & les autres par la tendresse, qui fait ordinairement pleurer ceux qui sont si susceptibles qu'ils ne sçauroient s'en empêcher quand ils voient ou entendent dire quelque chose de tendre.

Après tous ces beaux complimens, il fut conclu que Leandre s'en iroit le lendemain, & qu'il prendroit un des chevaux que l'on avoit loués ; mais il dit qu'il monteroit celui de

son fermier, qui se serviroit du sien, qui le porteroit assez bien chez lui. « Nous ne prenons pas garde, dit le Destin, que M. Ragotin s'impatiente ; il le faut faire entrer. Mais, à propos, n'y-a-t-il personne qui sçache quelque chose de son dessein ? » La Rancune, qui avoit demeuré sans parler, ouvrit la bouche pour lui declarer qu'il desiroit de s'affocier à la troupe & faire la comédie, sans prétendre de lui être à charge, d'autant qu'il avoit assez de bien, qu'il aimoit autant le depenser en voyant le monde que de demeurer au Mans, à quoi il l'avoit fort persuadé. Aussitôt Roquebrune s'avança pour dire poetiquement qu'il n'etoit pas d'avis qu'on le reçut, en etant des poetes comme des femmes : quand il y en a deux dans une maison, il y en a une de trop ; que deux poetes dans une troupe y pourroient exciter des tempêtes dont la source viendrait des contrariétés du Parnasse ; d'ailleurs, que la taille de Ragotin etoit si defectueuse, qu'au lieu d'apporter de l'ornement au theâtre il en feroit deshonoré. « Et puis, quel personnage pourrra-t-il faire ? Il n'est pas capable des premiers rôles : M. le Destin s'y opposeroit, & l'Olive pour les seconds ; il ne sçauroit représenter un roi, non plus qu'une confidente, car il auroit aussi mauvaise mine sous le masque qu'à visage decouvert ; & partant je conclus qu'il ne soit pas reçu. — Et moi, repartit la Rancune, je soutiens qu'on le doit recevoir,

& qu'il sera fort propre pour représenter un nain, quand il en sera besoin, ou quelque monstre, comme celui de l'Andromède : cela sera plus naturel que d'en faire d'artificiels. Et quant à la declamation, je puis vous assurer que ce sera un autre Orphée qui attirera tout le monde après lui. Dernièrement, quand nous cherchions mademoiselle Angelique, l'Olive & moi, nous le rencontrâmes monté sur un mulet semblable à lui, c'est-à-dire petit. Comme nous marchions, il se mit à déclamer des vers de Pyrame avec tant d'emphase, que des passans qui conduisoient des ânes s'approchèrent du mulet & l'écoutèrent avec tant d'attention qu'ils ôtèrent leurs chapeaux de leurs têtes pour le mieux ouïr, & le suivirent jusques au logis où nous nous arrêtâmes pour boire un coup. Si donc il a été capable d'attirer l'attention de ces âniers, jugez ce que ne feront pas ceux qui sont capables de faire le discernement des belles choses. »

Cette faillie fit rire tous ceux qui l'avoient entendue & l'on fut d'avis de faire entrer Ragotin pour l'entendre lui-même. On l'appela, il vint, il entra, & après avoir fait une douzaine de reverences, il commença sa harangue en cette sorte : « Illustres personnages, auguste senat du Parnasse (il s'imaginait sans doute d'être dans le barreau du presidial du Mans, où il n'étoit guère entré depuis qu'il y avoit reçu avocat, ou dans l'Academie des Puristes),

l'on dit en commun proverbe que les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs, & par un contraire, les bonnes dissipent les mauvaises & rendent les personnes semblables à ceux qui les composent. » Cet exorde si bien débité fit croire aux comédiennes qu'il alloit faire un sermon, car elles tournèrent la tête & eurent beaucoup de peine à s'empêcher de rire. Quelque critique glosera peut-être sur ce mot de sermon ; mais pourquoi Ragotin n'eut-il pas été capable d'une telle sottise, puisqu'il avoit bien fait chanter des chants d'église en serenade avec des orgues ? Mais il continua : « Je me trouve si destitué de vertus, que je desire m'associer à votre illustre troupe pour en apprendre & pour m'y façonner, car vous êtes les interprètes des Muses, les echos vivans de leurs chers nourrissons, & vos merites sont si connus à toute la France que l'on vous admire jusques au-delà des poles. Pour vous, mesdemoiselles, vous charmez tous ceux qui vous considèrent, & l'on ne sçauroit ouïr l'harmonie de vos belles voix sans être ravi en admiration : aussi, beaux anges en chair & en os, tous les plus doctes ont rempli leurs vers de vos louanges ; les Alexandre & les Cesar n'ont jamais égalé la valeur de M. le Destin & des autres heros de cette illustre troupe. Il ne faut donc pas vous etonner si je desire avec tant de passion d'en accroître le nombre, ce qui vous fera facile si vous me faites l'honneur de m'y

recevoir, vous protestant, au reste, de ne vous être point à charge, ni pretendre de participer aux emolumens du théâtre, mais seulement vous être très-humble & très-obeissant serviteur. » On le pria de sortir pour un moment, afin que l'on put résoudre sur le sujet de sa harangue & y proceder avec les formes. Il sortit, & l'on commençoit d'opiner quand le poète se jeta à la traverse, pour former une seconde opposition. Mais il fut relancé par la Rancune, qui l'eût encore mieux poussé, s'il n'eût regardé son habit neuf, qu'il avoit acheté de l'argent qu'il lui avoit prêté. Enfin, il fut conclu qu'il seroit reçu pour être le divertissement de la compagnie. On l'appela, & quand il fut entré, le Destin prononça en sa faveur. L'on fit les ceremonies accoutumées : il fut écrit sur le registre, prêta le serment de fidélité ; l'on lui donna le mot avec lequel tous les comédiens se reconnoissent, & il soupa ce soir-là avec toute la caravane.





CHAPITRE IV.

*Départ de Leandre & de la troupe comique pour
aller à Alençon. Disgrâce de Ragotin.*



PRÈS le souper, il n'y eut personne qui ne félicitât Ragotin de l'honneur qu'on lui avoit fait de le recevoir dans la troupe, de quoi il s'enfla si fort que son pourpoint

s'en ouvrit en deux endroits. Cependant Leandre prit occasion d'entretenir sa chère Angelique, à laquelle il reiterra le dessein qu'il avoit fait de l'épouser ; mais il le dit avec tant de douceurs, qu'elle ne lui répondit que des yeux, d'où elle laissa couler quelques larmes. Je ne sçais si ce fut de joie des belles promesses de Leandre, ou de tristesse de son départ ; quoi qu'il en soit, ils se firent beaucoup de caresses, la Caverne n'y apportant plus d'obstacle. La nuit étant déjà fort avancée, il

fallut se retirer. Leandre prit congé de toute la compagnie & s'en alla coucher. Le lendemain il se leva de bon matin, partit avec le fermier de son père, & fit tant par ses journées qu'il arriva en la maison de son père, qui étoit malade, lequel lui temoigna d'être bien aise de sa venue, & selon que ses forces le lui permirent, lui exprima la douleur que lui avoit causée son absence, & lui dit ensuite qu'il avoit bien de la joie de le revoir pour lui donner sa dernière benediction, & avec elle tous ses biens, nonobstant l'affliction qu'il avoit eue de sa mauvaise conduite, mais qu'il croyoit qu'il en useroit mieux à l'avenir. Nous apprendrons la suite à son retour.

Les comediens & comediennes etant habillés & habillées, chacun amassa ses nippes, l'on remplit les coffres, l'on fit les balles du bagage comique, & l'on prepara tout pour partir. Il manquoit un cheval pour une des demoiselles, parce que l'un de ceux qui les avoient loués s'étoit dedit ; l'on prioit l'Olive d'en chercher un autre, quand Ragotin entra, lequel, ayant ouï cette proposition, dit qu'il n'en étoit pas besoin, parce qu'il en avoit un pour porter Mademoiselle de l'Etoile ou Angelique en croupe, attendu qu'à son avis l'on ne pourroit pas aller en un jour à Alençon, y ayant dix grandes lieues du Mans ; qu'en y mettant deux jours, comme necessairement il le falloit, son cheval ne seroit pas trop fatigué de porter deux personnes. Mais l'Etoile,

l'interrompant, lui dit qu'elle ne pourroit pas se tenir en croupe ; ce qui affligea fort le petit homme, qui fut un peu consolé quand Angélique lui dit que si feroit bien elle. Ils dejeunèrent tous, & l'opérateur & sa femme furent de la partie ; mais pendant que l'on apprêtoit le dejeuner, Ragotin prit l'occasion pour parler au seigneur Ferdinandi, auquel il fit la même harangue qu'il avoit faite à l'avocat dont nous avons parlé, quand il le prenoit pour lui, à laquelle il répondit qu'il n'avoit rien oublié à mettre tous les secrets de la magie en pratique, mais sans aucun effet ; ce qui l'obligeoit à croire que l'Etoile étoit plus grande magicienne que lui n'étoit magicien, qu'elle avoit des charmes beaucoup plus puissans que les siens, & que c'étoit une dangereuse personne, qu'il avoit grand sujet de craindre. Ragotin vouloit repartir ; mais on les pressa de laver les mains & de se mettre à table, ce qu'ils firent tous. Après le dejeuner, Inezille temoigna à tous ceux de la troupe, & principalement aux demoiselles, le déplaisir qu'elle & son mari avoient d'un si prompt départ, leur protestant qu'ils eussent bien désiré de les suivre à Alençon pour avoir l'honneur de leur conversation plus longtemps, mais qu'ils feroient obligés de monter en théâtre pour débiter leurs drogues, & par conséquent faire des farces : que, cela étant public & ne coûtant rien, le monde y va plus facilement qu'à la comédie, où il faut bailler de l'argent, & qu'ainsi au lieu

de les servir ils leur pourroient nuire, & que, pour l'éviter, ils avoient refolu de monter au Mans après leur départ. Alors ils s'embrassèrent les uns les autres & se dirent mille douceurs. Les demoiselles pleurèrent, & enfin tous se firent de grands complimens, à la reserve du poète, qui, en d'autres occasions, eût parlé plus que quatre, & en celle-ci il demeura muet, la separation d'Inezille lui ayant été un si furieux coup de foudre, qu'il ne le put jamais parer, nonobstant qu'il s'estimât tout couvert des lauriers du Parnasse.

La charrette etant chargée & prête à partir, la Caverne y prit place au même endroit que vous avez vu au commencement de ce roman. L'Etoile monta sur un cheval que le Destin conduisoit, & Angelique se mit derrière Ragotin, qui avoit pris avantage, en montant à cheval, pour éviter un second accident de sa carabine, qu'il n'avoit pourtant pas oubliée, car il l'avoit pendue à sa bandoulière; tous les autres allèrent à pied, au même ordre que quand ils arrivèrent au Mans. Quand ils furent dans un petit bois qui est au bout du pavé, environ une lieue de la ville, un cerf, qui étoit poursuivi par les gens de monsieur le marquis de Lavardin¹⁷, leur traversa le chemin & fit peur au cheval de Ragotin, qui alloit devant, ce qui lui fit quitter l'étrier & mettre à même temps la main à sa carabine; mais comme il le fit avec precipitation, le talon se trouva justement sous

son aisselle, & comme il avoit la main à la détente, le coup partit, & parce qu'il l'avoit beaucoup chargée, & à balle, elle repoussa si furieusement qu'elle le renversa par terre ; & en tombant, le bout de la carabine donna contre les reins d'Angelique qui tomba aussi, mais sans se faire aucun mal, car elle se trouva sur ses pieds. Pour Ragotin, il donna de la tête contre la souche d'un vieil arbre pourri qui étoit environ un pied hors de terre, qui lui fit une assez grosse bosse au dessus de la tempe ; l'on y mit une pièce d'argent & on lui banda la tête avec un mouchoir, ce qui excita de grands éclats de rire à tous ceux de la troupe, ce qu'ils n'eussent peut-être pas fait s'il y eût eu un plus grand mal ; encore ne sçait-on, car il est bien difficile de s'en empêcher en pareilles occasions ; aussi ils s'en regalèrent comme il faut, ce qui pensa faire enrager le petit homme, lequel fut remonté sur son cheval, & semblablement Angelique, qui ne lui permit pas de recharger sa carabine, comme il le vouloit faire ; & l'on continua de marcher jusqu'à la Guerche¹⁸, où l'on fit repaître la charrette, c'est-à-dire les quatre chevaux qui y étoient attelés, & les deux autres porteurs. Tous les comédiens goûtèrent ; pour les demoiselles, elles se mirent sur un lit, tant pour se reposer que pour considérer les hommes, qui buvoient à qui mieux mieux, & surtout la Rancune & Ragotin (à qui l'on avoit debandé la tête, à laquelle la pièce d'argent avoit repercuté

la contusion) qui se le portoient à une fanté qu'ils s'imaginoient que personne n'entendoit, ce qui obligea Angelique de crier à Ragotin : « Monsieur, prenez garde à vous, & songez à bien conduire votre voiture, » ce qui demonta un peu le petit avocat encommedienné, lequel fit aussitôt cessation d'armes, ou plutôt de verres, avec la Rancune.

L'on paya l'hôtesse, l'on remonta à cheval & la caravane comique marcha. Le temps étoit beau & le chemin de même, ce qui fut cause qu'ils arrivèrent de bonne heure à un bourg qu'on appelle Vivain¹⁹. Ils descendirent au Coq-Hardi, qui est le meilleur logis ; mais l'hôtesse (qui n'étoit pas la plus agreable du pays du Maine) fit quelque difficulté de les recevoir, disant qu'elle avoit beaucoup de monde, entre autres un receveur des tailles de la province & un autre receveur des epices²⁰ du presidial du Mans, avec quatre ou cinq marchands de toile. La Rancune, qui songea aussitôt à faire quelque tour de son metier, lui dit qu'ils ne demandoient qu'une chambre pour les demoiselles, & que pour les hommes, ils se coucheroient comme que ce fût, & qu'une nuit étoit bientôt passée ; ce qui adoucit un peu la fierté de la dame cabaretière. Ils entrèrent donc, & l'on ne dechargea point la charrette : car il y avoit dans la basse-cour une remise de carrosse où on la mit, & on la ferma à clef ; & l'on donna une chambre aux comediennes, où tous ceux de la

troupe foupèrent, & quelque temps après les demoifelles fe couchèrent dans deux lits qu'il y avoit, favoir, l'Etoile dans un & la Caverne & fa fille Angelique dans l'autre. Vous jugez bien qu'elles ne manquèrent pas à fermer la porte, auffi bien que les deux receveurs, qui fe retirèrent auffi dans une autre chambre, où ils firent porter leurs valifes, qui étoient pleines d'argent, fur lequel la Rancune ne put pas mettre la main, car ils fe precautionnèrent bien ; mais les marchands payèrent pour eux. Ce méchant homme eut affez de prevoyance pour être logé dans la même chambre où ils avoient fait porter leurs balles. Il y avoit trois lits, dont les marchands en occupoient deux, & l'Olive & la Rancune l'autre, lequel ne dort point ; mais quand il connut que les autres dormoient ou devoient dormir, il fe leva doucement pour faire fon coup, qui fut interrompu par un des marchands auquel il étoit furvenu un mal de ventre avec une envie de le décharger, ce qui l'obligea à fe lever & la Rancune à regagner le lit. Cependant le marchand, qui logeoit ordinairement dans ce logis & qui en favoit toutes les iffues, alla par la porte qui conduifoit à une petite galerie au bout de laquelle étoient les lieux communs (ce qu'il fit pour ne donner pas mauvaife odeur aux venerables comédiens). Quand il fe fut vidé, il retourna au bout de la galerie ; mais, au lieu de prendre le chemin qui conduifoit à la chambre d'où il étoit parti,

il prit de l'autre côté & descendit dans la chambre où les receveurs étoient couchés (car les deux chambres & les montées étoient disposées de la sorte). Il s'approcha du premier lit qu'il rencontra, croyant que ce fût le sien, & une voix à lui inconnue lui demanda : « Qui est là ? » Il passa sans rien dire à l'autre lit, où on lui dit de même, mais d'un ton plus élevé & en criant : « L'hôte, de la chandelle ! il y a quelqu'un dans notre chambre. » L'hôte fit lever une fervante ; mais devant qu'elle fût en état de comprendre qu'il falloit de la lumière, le marchand eut loisir de remonter & de descendre par où il étoit allé. La Rancune, qui entendoit tout ce débat (car il n'y avoit qu'une simple cloison d'ais entre les deux chambres) ne perdit pas de temps, mais denoua habilement les cordes de deux balles, dans chacune desquelles il prit deux pièces de toile, & renoua les cordes, comme si personne n'y eût touché, car il sçavoit le secret, qui n'est connu que de ceux du métier, non plus que leur numero & leurs chiffres. Il en vouloit attaquer un autre, quand le marchand entra dedans la chambre, & y ayant ouï marcher, dit : « Qui est là ? » La Rancune, qui ne manquoit point de repartie (après avoir fourré les quatre pièces de toile dans le lit), dit que l'on avoit oublié à mettre un pot de chambre, & qu'il cherchoit la fenêtre pour pisser. Le marchand, qui n'étoit pas encore recouché, lui dit : « Attendez, Monsieur, je la vais ouvrir,

car je sçais mieux où elle est que vous. » Il l'ouvrit & se remit au lit. La Rancune s'approcha de la fenêtre, par laquelle il pissâ aussi copieusement que quand il arrosa un marchand du bas Maine avec lequel il étoit couché dans un cabaret de la ville du Mans, comme vous avez vu dans le fixième chapitre de la première partie de ce roman ; après quoi il se retourna coucher sans fermer la fenêtre. Le marchand lui cria qu'il ne devoit pas l'avoir laissée ouverte, & l'autre lui cria encore plus haut qu'il la fermât s'il vouloit ; que pour lui, il n'eût pas pu retrouver son lit dans l'obscurité, ce qui n'étoit pas quand elle étoit ouverte, parce que la lune luifoit bien fort dans la chambre. Le marchand, appréhendant qu'il ne lui voulût faire une querelle d'Allemand, se leva sans lui repartir, ferma la fenêtre & se remit au lit, où il ne dormoit pas, dont bien lui prit, car sa balle n'eût pas eu meilleur marché que les deux autres.

Cependant l'hôte & l'hôtesse crioient à la chambrière d'allumer vite de la chandelle. Elle s'en mettoit en devoir ; mais comme il arrive ordinairement que plus l'on s'empresse moins l'on avance, aussi cette misérable servante souffla les charbons plus d'une heure sans la pouvoir allumer. L'hôte & l'hôtesse lui disoient mille maledictions, & les receveurs crioient toujours plus fort : « De la chandelle ! » Enfin, quand elle fut allumée, l'hôte & l'hôtesse & la

servante montèrent à leur chambre, où n'ayant trouvé personne, ils leur dirent qu'ils avoient grand tort de mettre ainsi tous ceux du logis en alarme. Eux soutenoient toujours d'avoir vu & ouï un homme & de lui avoir parlé. L'hôte passa de l'autre côté & demanda aux comédiens & aux marchands si quelqu'un d'eux étoit parti. Ils dirent tous que non, « à la réserve de monsieur, dit un des marchands, parlant de la Rancune, qui s'est levé pour pisser par la fenêtre, car l'on n'a point donné de pot de chambre. » L'hôte cria fort la servante de ce manquement, & alla retrouver les receveurs, auxquels il dit qu'il falloit qu'ils eussent fait quelque mauvais songe, car personne n'avoit bougé; & après leur avoir dit qu'ils dormissent bien, & qu'il n'étoit pas encore jour, ils se retirèrent. Sitôt qu'il fut venu, je veux dire le jour, la Rancune se leva & demanda la clef de la remise, où il entra pour cacher les quatre pièces de toile qu'il avoit derobées, & qu'il mit dans une des balles de la charrette.





CHAPITRE V.

*Ce qui arriva aux comédiens entre Vivain
& Alençon. Autre disgrâce de Ragotin.*



TOUS les heros & heroïnes de la troupe comique partirent de bon matin & prirent le grand chemin d'Alençon & arrivèrent heureusement au Bourg-le-Roi²¹, que le vulgaire appelle le Boulerey, où ils dînèrent & se reposèrent quelque temps, pendant lequel on mit en avant si l'on passeroit par Arsonnay, qui est un village à une lieue d'Alençon, ou si l'on prendroit de l'autre côté pour éviter Barrée, qui est un chemin où pendant les plus grandes chaleurs de l'été il y a de la boue où les chevaux enfoncent jusqu'aux fangles. L'on consulta là-dessus le charretier, lequel assura qu'il passeroit partout, ses quatre chevaux étant les meilleurs de tous les attelages du Mans ; d'ailleurs, qu'il n'y avoit qu'environ cinq cents pas de mauvais chemin & que celui des communes

de Saint-Pater, où il faudroit passer, n'étoit guère plus beau & beaucoup plus long ; qu'il n'y auroit que les chevaux & la charrette qui entreroient dans la boue, parce que les gens de pied passeroient dans les champs, quittes pour ajamber certaines fascines qui ferment les terres afin que les chevaux n'y puissent pas entrer : on les appelle en ce pays-là des éthaliers. Ils enfilèrent donc ce chemin-là. Mademoiselle de l'Etoile dit qu'on l'avertit quand l'on en feroit près, parce qu'elle aimoit mieux aller à pied en beau chemin, qu'à cheval dans la boue. Angelique en dit autant, & sembla-blement la Caverne, qui apprehenda que la charrette ne versât. Quand ils furent sur le point d'entrer dans ce mauvais chemin, Angelique descendit de la croupe du cheval de Ragotin. Le Destin fit mettre pied à terre à l'Etoile, & l'on aida à la Caverne à descendre de la charrette. Roquebrune monta sur le cheval de l'Etoile & suivit Ragotin, qui alloit près de la charrette. Quand ils furent au plus boueux du chemin & à un lieu où il n'y avoit d'espace que pour la charrette, quoique le chemin fût fort large, ils firent rencontre d'une vingtaine de chevaux de voiture, que cinq ou six payfans conduisoient, qui se mirent à crier au charretier de reculer. Le charretier leur crioit encore plus fort : « Reculez vous-mêmes, vous le ferez plus aisément que moi. » De détourner ni à droite ni à gauche, cela ne se pouvoit nulle-

ment, car de chaque côté il n'y avoit que des fondrières infondables. Les voituriers, voulant faire les mauvais, s'avancèrent si brusquement contre la charrette, en criant si fort, que les chevaux en prirent tant de peur qu'ils en rompirent leurs traits & se jetèrent dans les fondrières; le timonier se detourna tant soit peu sur la gauche, ce qui fit avancer la roue du même côté, qui, pour ne trouver point de ferme, fit verser la charrette. Ragotin, tout bouffi d'orgueil & de colère, crioit comme un demoniaque contre les voituriers, croyant pouvoir passer au côté droit, où il sembloit y avoir du vide : car il vouloit joindre les voituriers, qu'il menaçoit de sa carabine pour les faire reculer. Il s'avança donc; mais son cheval s'embourba si fort, que tout ce qu'il put faire, ce fut de desetriver promptement & desarçonner à même temps & de mettre pied à terre; mais il enfonça jusqu'aux aisselles, & s'il n'eût pas étendu les bras il eût enfoncé jusqu'au menton. Cet accident si imprevu fit arrêter tous ceux qui passoient dans les champs, pour penser à y remedier. Le poète, qui avoit toujours bravé la fortune, s'arrêta doucement & fit reculer son cheval jusqu'à ce qu'il eût trouvé le sec. Les voituriers, voyant tant d'hommes qui avoient tous chacun un fusil sur l'épaule & une épée au côté, reculèrent sans bruit, de peur d'être battus, & prirent un autre chemin.

Cependant il fallut songer à remedier à tout

ce defordre, & l'on dit qu'il falloit commencer par M. Ragotin & par fon cheval, car ils etoient tous deux en grand peril. L'Olive & la Rancune furent les premiers qui s'en mirent en devoir; mais quand il s'en voulurent approcher, ils enfoncèrent, jufqu'aux cuiffes, & ils auroient encore enfoncé s'ils euflent avancé davantage, tellement qu'après avoir fondé en plusieurs endroits fans y trouver du ferme, la Rancune avoit toujours des expediens d'un homme de fon naturel, dit fans rire qu'il n'y avoit point d'autre remède pour sortir M. Ragotin du danger où il etoit, que de prendre la corde de la charrette (qu'auffi bien il la falloit decharger) & la lui attacher au cou & le faire tirer par les chevaux, qui s'etoient remis dans le grand chemin. Cette proposition fit rire tous ceux de la compagnie, mais non pas Ragotin, qui en eut autant de peur comme quand la Rancune lui vouloit couper fon chapeau fur le vifage, quand il l'avoit enfoncé dedans. Mais le charretier, qui s'etoit hafardé pour relever les chevaux, le fit encore pour Ragotin : il s'approcha de lui, & à diverfes reprises le fortit & le conduifit dans le champ où étoient les comediennes, qui ne purent s'empêcher de rire, le voyant en fi bel equipage; elles s'en contraignirent pourtant tant qu'elles purent. Cependant le charretier retourna à fon cheval, qui, etant affez vigoureux, fortit avec un peu d'aide & alla trouver les autres; en fuite de quoi

l'Olive & la Rancune, & le même charretier, qui étoient déjà tous gâtés de la boue, déchargèrent la charrette, la remuèrent & la rechargèrent. Elle fut aussitôt reattelée, & les chevaux la sortirent de ce mauvais pas. Ragotin remonta sur son cheval avec peine, car le harnois étoit tout rompu ; mais Angelique ne voulut pas se remettre derrière lui, pour ne gâter ses habits. La Caverne dit, qu'elle iroit bien à pied, ce que fit aussi l'Etoile, que le Destin continua de conduire jusqu'aux Chênes-Verts, qui est le premier logis que l'on trouve en venant du Mans au faubourg de Mont-Fort, où ils s'arrêtèrent, n'osant pas entrer dans la ville dans un si étrange desordre.

Après que ceux qui avoient travaillé eurent bu, ils employèrent le reste du jour à faire sécher leurs habits, après en avoir pris d'autres dans les coffres que l'on avoit déchargés : car ils en avoient eu chacun en présent de la noblesse mancelle. Les comédiennes soupèrent légèrement, à cause de la lassitude du chemin qu'elles avoient été contraintes de faire à pied, ce qui les obligea à se coucher de bonne heure. Les comédiens ne se couchèrent qu'après avoir bien soupé. Les uns & les autres étoient à leur premier sommeil, environ les onze heures, quand une troupe de cavaliers frappèrent à la porte de l'hôtellerie. L'hôte répondit que son logis étoit plein, & d'ailleurs qu'il étoit heure indue. Ils recommencèrent à

frapper plus fort, en menaçant d'enfoncer la porte. Le Destin, qui avoit toujours Saldagne en tête, crut que c'étoit lui qui venoit à force ouverte pour enlever l'Etoile ; mais, ayant regardé par la fenêtre, il aperçut, à la faveur de la clarté de la lune, un homme qui avoit les mains liées par derrière ; ce qu'ayant dit fort bas à ses compagnons, qui étoient tous aussi bien que lui en état de le bien recevoir, Ragotin dit que c'étoit M. de la Rappinière qui avoit pris quelque voleur, car il en étoit à la quête. Ils furent confirmés en cette opinion quand ils ouïrent faire commandement à l'hôte d'ouvrir de par le Roi. « Mais pourquoi diable (dit la Rancune) ne l'a-t-il mené au Mans, ou à Beaumont-le-Vicomte, ou au pis aller, à Frefnay²² ? car, encore que ce faubourg soit du Maine, il n'y a point de prisons ; il faut qu'il y ait là du mystère ! » L'hôte fut contraint d'ouvrir à la Rappinière, qui entra avec dix archers, lesquels menaient un homme attaché, comme je viens de dire, & qui ne faisoit que rire, surtout quand il regardoit la Rappinière, qu'il faisoit fixement, contre l'ordinaire des criminels ; & c'est la première raison pourquoi il ne le mena pas au Mans.

Or vous sçavez que, la Rappinière ayant appris que l'on avoit fait plusieurs voleries & pillé quelques maisons champêtres, il se mit en devoir de chercher les malfaiteurs. Comme lui & ses archers approchoient de la forêt de Per-

faire, ils virent un homme qui en sortoit ; mais quand il aperçut cette troupe d'hommes à cheval, il reprit le chemin du bois, ce qui fit juger à la Rappinière que ce pouvoit en être un. Il piqua si fort & ses gens aussi, qu'ils attrapèrent cet homme, qui ne répondit qu'en termes confus aux interrogats que la Rappinière lui fit, mais qui ne parut point de l'être ; au contraire, il se mit à rire & à regarder fixement la Rappinière, lequel tant plus il le confideroit, tant plus il s'imaginait de l'avoir vu autrefois, & il ne se trompoit pas ; mais du temps qu'ils s'étoient vus, l'on portoit les cheveux courts & de grandes barbes, & cet homme-là avoit la chevelure fort longue & point de barbe, & d'ailleurs les habits différents ; tout cela lui en ôtoit la connoissance. Il le fit néanmoins attacher à un banc de la table de la cuisine qui étoit à dossier à l'antique, & le laissa en la garde de deux archers, & s'en alla coucher après avoir fait un peu de collation.

Le lendemain, le Destin se leva le premier, &, en passant par la cuisine, il vit les archers endormis sur une mechante pailleasse, & un homme attaché à un des bancs de la table, lequel lui fit signe de s'approcher, ce qu'il fit ; mais il fut fort étonné quand le prisonnier lui dit : « Vous souvient-il quand vous fûtes attaqué sur le Pont-Neuf, où vous fûtes volé, & principalement d'une boîte de portrait ? J'étois alors avec le sieur de la Rappinière, qui

etoit notre capitaine. Ce fut lui qui me fit avancer pour vous attaquer ; vous sçavez tout ce qui passa. J'ai appris que vous avez tout sçu de Doguin à l'heure de sa mort, & que la Rappinière vous a rendu votre boîte. Vous avez une belle occasion de vous venger de lui, car, s'il me mène au Mans, comme il fera peut-être, j'y serai pendu sans doute ; mais il ne tiendra qu'à vous qu'il ne soit de la danse : il ne faudra que joindre votre deposition à la mienne, & puis vous sçavez comme va la justice du Mans. » Le Destin le quitta, & attendit que la Rappinière fût levé. Ce fut pour lors qu'il temoigna bien qu'il n'etoit pas vindicatif, car il l'avertit du dessein du criminel, en lui disant tout ce qu'il avoit dit de lui, & ensuite lui conseilla de s'en retourner & de laisser ce miserable. Il vouloit attendre que les comediennes fussent levées pour leur donner le bon jour ; mais le Destin lui dit franchement que l'Etoile ne le pourroit pas voir sans s'emporter furieusement contre lui avec justice ; il lui dit de plus que, si le vice-bailli d'Alençon (qui est le prévôt de ce bailliage-là) sçavoit tout ce manège, il le viendrait prendre. Il le crut, fit detacher le prisonnier, qu'il laissa en liberté, monta à cheval avec ses archers, & s'en alla sans payer l'hôtesse (ce qui lui etoit assez ordinaire) & sans remercier le Destin, tant il etoit troublé.

Après son depart, le Destin appela Roque-

brune, l'Olive & le Decorateur, qu'il mena dans la ville, & allèrent directement au grand jeu de paume, où ils trouvèrent six gentilshommes qui jouoient partie. Il demanda le maître du tripot, & ceux qui étoient dans la galerie, ayant connu que c'étoient des comédiens, & qu'il y en avoit un qui avoit fort bonne mine. Les joueurs achevèrent leur partie & montèrent dans une chambre pour se faire frotter, tandis que le Destin traitoit avec le maître du jeu de paume. Ces gentilshommes, étant descendus à demi vêtus, saluèrent le Destin & lui demandèrent toutes les particularités de la troupe, de quel nombre de personnes elle étoit composée, s'il y avoit de bons acteurs, s'ils avoient de beaux habits, & si les femmes étoient belles. Le Destin répondit sur tous ces chefs; en suite de quoi ces gentilshommes lui offrirent service, ajoutant que, s'ils avoient patience qu'ils fussent tout à fait habillés, qu'ils boiroient ensemble; ce que le Destin accepta pour faire des amis en cas que Saldagne le cherchât encore, car il en avoit toujours de l'apprehension.

Cependant il convint du prix pour le louage du tripot, & ensuite le Decorateur alla chercher un menuisier pour bâtir le théâtre suivant le modèle qu'il lui bailla; & les joueurs étant habillés, le Destin s'approcha d'eux de si bonne grâce, & avec sa grande mine leur fit paroître tant d'esprit, qu'ils conçurent de l'amitié pour

lui. Ils lui demandèrent où la troupe étoit logée, & lui leur ayant répondu qu'elle étoit aux Chênes-Verts en Mont-Fort, ils lui dirent : « Allons boire dans un logis qui fera votre fait ; nous voulons vous aider à faire le marché. » Ils y allèrent, furent d'accord du prix pour trois chambres, & y dejeunèrent très bien. Vous pouvez bien croire que leur entretien ne fut que de vers & de pièces de théâtre, en suite de quoi ils firent grande amitié, & allèrent avec lui voir les comédiennes, qui étoient sur le point de dîner, ce qui fût cause que ces gentilshommes ne demeurèrent pas longtemps avec elles. Ils les entretenrent pourtant agréablement pendant le peu de temps qu'ils y furent ; ils leur offrirent service & protection, car c'étoient des principaux de la ville. Après le dîner l'on fit porter le bagage comique à la Coupe-d'Or, qui étoit le logis que le Destin avoit retenu, & quand le théâtre fut en état, ils commencèrent à représenter.

Nous les laisserons dans cet exercice, dans lequel ils firent tous voir qu'ils n'étoient pas apprentis, & retournerons voir ce que fait Saldagne depuis sa chute.





CHAPITRE VI.

Mort de Saldagne.



VOUS avez vu dans le douzième chapitre de la seconde partie de ce Roman comme Saldagne étoit demeuré dans un lit, malade de sa chute, dans la maison du baron d'Arques, à l'appartement de Verville, & ses valets si ivres dans une hôtellerie d'un bourg distant de deux lieues de ladite maison, que celui de Verville eut bien de la peine à leur faire comprendre que la demoiselle s'étoit sauvée, & que l'autre homme que son maître leur avoit donné la suivoit avec l'autre cheval. Après qu'ils se furent bien frotté les yeux, & bâillé chacun trois ou quatre fois, & allongé les bras en s'étirant, ils se mirent en devoir de la chercher. Ce valet leur fit prendre un chemin par lequel il sçavoit bien qu'ils ne la trou-

veroient pas, suivant l'ordre que son maître lui en avoit donné; aussi ils roulèrent trois jours, au bout desquels ils s'en retournèrent trouver Saldagne, qui n'étoit pas encore guéri de sa chute, ni même en état de quitter le lit, auquel ils dirent que la fille s'étoit sauvée, mais que l'homme que M. de Verville leur avoit baillé la suivoit à cheval. Saldagne pensa enrager à la réception de cette nouvelle, & bien prit à ses valets qu'il étoit au lit & attaché par une jambe, car s'il eût été debout, ou s'il eût pu se lever, ils n'eussent pas seulement effuyé des paroles, comme ils firent, mais il les auroit roués de coups de bâton, car il pesta si furieusement contre eux, leur disant toutes les injures imaginables, & se mit si fort en colère, que son mal augmenta & la fièvre le reprit, en sorte que, quand le chirurgien vint pour le panser, il apprehenda que la gangrène ne se mit à sa jambe, tant elle étoit enflammée, & même il y avoit quelque lividité, ce qui l'obligea d'aller trouver Verville, auquel il conta cet accident, lequel se douta bien de ce qui l'avoit causé, & qui alla aussitôt voir Saldagne, pour lui demander la cause de son alteration, ce qu'il favoit assez, car il avoit été averti par son valet de tout le succès de l'affaire; &, l'ayant appris de lui-même, il lui redoubla sa douleur en lui disant que c'étoit lui qui avoit tramé cette pièce pour lui éviter la plus mauvaise affaire qui lui pût jamais arriver : « Car, lui dit-il, vous voyez bien

que personne n'a voulu retirer cette fille, & je vous déclare que, si j'ai souffert que ma femme, votre sœur, l'ait logée ceans, ce n'a été qu'à dessein de la remettre entre les mains de son frère & de ses amis. Dites-moi un peu, que seriez-vous devenu si l'on avoit fait des informations contre vous pour un rapt, qui est un crime capital & que l'on ne pardonne point ? Vous croyez peut-être que la bassesse de sa naissance & la profession qu'elle fait vous auroient excusé de cette licence, & en cela vous vous flattez, car apprenez qu'elle est fille de gentilhomme & de demoiselle, & qu'au bout vous n'y auriez pas trouvé votre compte. Et après tout, quand les moyens de la justice auroient manqué, sçachez qu'elle a un frère qui s'en feroit vengé ; car c'est un homme qui a du cœur, & vous l'avez éprouvé en plusieurs rencontres, ce qui vous devoit obliger à avoir de l'estime pour lui, plutôt que de le persécuter comme vous faites. Il est temps de cesser ces vaines poursuites, où vous pourriez à la fin succomber, car vous sçavez bien que le désespoir fait tout hasarder ; il vaut donc mieux pour vous le laisser en paix. »

Ce discours, qui devoit obliger Saldagne à rentrer en lui-même, ne servit qu'à lui redoubler sa rage & à lui faire prendre d'étranges résolutions, qu'il dissimula en présence de Verville, & qu'il tâcha depuis à exécuter. Il se dépêcha de guerir, & sitôt qu'il fut en état de

pouvoir monter à cheval il prit le chemin du Mans, où il croyoit trouver la troupe; mais ayant appris qu'elle en étoit partie pour aller à Alençon, il se résolut d'y aller. Il passa par Vivain, où il fit repaître ses gens & trois coupe-jarrets qu'il avoit pris avec lui. Quand il entra au logis du Coq-Hardi, où il mit pied à terre, il entendit une grande rumeur : c'étoient les marchands de toile, qui, étant allés au marché à Beaumont, s'étoient aperçus du larcin que leur avoit fait la Rancune, & étoient revenus s'en plaindre à l'hôtesse, qui, en criant bien fort, leur soutenoit qu'elle n'étoit pas responsable, puisqu'ils ne lui avoient pas baillé leurs balles à garder, mais les avoient fait porter dans leurs chambres; & les marchands replicoient : « Cela est vrai; mais que diable aviez-vous affaire d'y mettre coucher ces bateleurs? car, sans doute, c'est eux qui nous ont volés. — Mais, repartit l'hôtesse, trouvâtes-vous vos balles crevées, ou les cordes défaites? — Non, disoient les marchands; & c'est ce qui nous étonne, car elles étoient nouées comme si nous-mêmes l'eussions fait! — Or, allez vous promener! » dit l'hôtesse. Les marchands vouloient repliquer, quand Saldagne jura qu'il les battroit s'ils menoient plus de bruit. Ces pauvres marchands, voyant tant de gens, & de si mauvaise mine, furent contraints de faire silence, & attendirent leur départ pour recommencer leur dispute avec l'hôtesse.

Après que Saldagne & ses gens & ses chevaux eurent repu, il prit la route d'Alençon, où il arriva fort tard. Il ne dormit point de toute la nuit, qu'il employa à penser aux moyens de venger sur le Destin de l'affront qu'il lui avoit fait de lui avoir ravi sa proie ; & comme il étoit fort brutal, il ne prit que des résolutions brutales. Le lendemain il alla à la comédie avec ses compagnons, qu'il fit passer devant, & paya pour quatre. Ils n'étoient connus de personne : ainsi il leur fut facile de passer pour étrangers. Pour lui, il entra le visage couvert de son manteau & la tête enfoncée dans son chapeau, comme un homme qui ne veut pas être connu. Il s'assit & assista à la comédie, où il s'ennuya autant que les autres y eurent de satisfaction, car tous admirèrent l'Etoile, qui représenta ce jour-là Cleopâtre de la pompeuse tragédie du grand *Pompée*, de l'inimitable Corneille. Quand elle fut finie, Saldagne & ses gens demeurèrent dans le jeu de paume, résolus d'y attaquer le Destin. Mais cette troupe avoit si fort gagné bonnes grâces de toute la noblesse & de tous les honnêtes bourgeois d'Alençon, que ceux & celles qui la composoient n'alloient point au théâtre ni ne s'en retournoient point à leur logis qu'avec grand cortége.

Ce jour-là une jeune dame veuve fort galante, qu'on appeloit madame de Villefleur, convia les comédiennes à souper (ce que Sal-

dagne put facilement entendre). Elles s'en excusèrent civilement, mais, voyant qu'elle persistoit de si bonne grâce à les en prier, elles lui promirent d'y aller. Ensuite elles se retirèrent, mais très bien accompagnées, & notamment de ces gentilshommes qui jouoient à la paume quand le Destin vint pour louer le tripot, & d'un grand nombre d'autres ; ce qui rompit le mauvais dessein de Saldagne, qui n'osa eclater devant tant d'honnêtes gens, avec lesquels il n'eut pas trouvé son compte. Mais il s'avisa de la plus insigne méchanceté que l'on puisse imaginer, qui fut d'enlever l'Etoile quand elle sortiroit de chez madame de Villefleur, & de tuer tous ceux qui voudroient s'y opposer, à la faveur de la nuit. Les trois comédiennes y allèrent souper & passer la veillée. Or, comme je vous ai déjà dit, cette dame étoit fort jeune & fort galante, ce qui attiroit à sa maison toute la belle compagnie, qui augmenta ce soir-là à cause des comédiennes. Or Saldagne s'étoit imaginé d'enlever l'Etoile avec autant de facilité que quand il l'avoit ravie lorsque le valet du Destin la conduisoit, suivant la maudite invention de la Rappinière. Il prit donc un fort cheval qu'il fit tenir par un de ses laquais, lequel il posta à la porte de la maison de ladite dame de Villefleur, qui étoit située dans une petite rue proche du Palais, croyant qu'il lui seroit facile de faire sortir l'Etoile sous quelque prétexte, & la monter promptement

sur le cheval, avec l'aide de ses trois hommes, qui battoient l'estrade dans la grande place, pour la mener après où il lui plairoit. Enfin il se repaïssoit de ses vaines chimères & tenoit déjà la proie en imagination; mais il arriva qu'un homme d'église (qui n'étoit pas de ceux qui font scrupule de tout & bien souvent de rien, car il frequentoit les honorables compagnies & aimoit si fort la comédie qu'il faisoit connoissance avec tous les comédiens qui venoient à Alençon, & l'avoit fait fort étroitement avec ceux de cette illustre troupe) alloit veiller ce soir-là chez madame de Villefleur, & ayant aperçu un laquais (qu'il ne connoissoit point, non plus que la livrée qu'il portoit) tenant un cheval par la bride, & l'ayant enquis à qui il étoit & ce qu'il faisoit là, & si son maître étoit dans la maison, & ayant trouvé beaucoup d'obscurité en ses reponses, il monta à la salle où étoit la compagnie, à laquelle il raconta ce qu'il avoit vu, & qu'il avoit ouï marcher des personnes à l'entrée de la petite rue. Le Destin, qui avoit observé cet homme qui se cachoit le visage de son manteau, & qui avoit toujours l'imagination frappée de Saldagne, ne douta point que ce ne fût lui; pourtant il n'en avoit rien dit à personne, mais il avoit mené tous ses compagnons chez madame de Villefleur, pour faire escorte aux demoiselles qui y veilloient. Mais ayant appris de la bouche de l'ecclesiastique ce que vous venez

d'ouïr, il fut confirmé dans la croyance que c'étoit Saldagne qui vouloit hafarder un second enlèvement de sa chère l'Etoile. L'on consulta ce que l'on devoit faire, & l'on conclut que l'on attendroit l'évenement, & que, si personne ne paroïssoit devant l'heure de la retraite l'on sortiroit avec toute la precaution que l'on peut prendre en pareilles occasions. Mais l'on ne demeura pas longtems qu'un homme inconnu entra & demanda mademoiselle de l'Etoile, à laquelle il dit qu'une demoiselle de ses amies lui vouloit dire un mot à la rue, & qu'elle la pria de descendre pour un moment. L'on jugea alors que c'étoit par ce moyen que Saldagne vouloit reussir à son dessein, ce qui obligea tous ceux de la compagnie de se mettre en état de le bien recevoir. L'on ne trouva pas bon qu'aucune des comediennes descendit, mais l'on fit avancer une des femmes de chambre de madame de Villefleur, que Saldagne faisoit aussitôt, croyant que ce fût l'Etoile. Mais il fut bien étonné quand il se trouva investi d'un grand nombre d'hommes armés, car il en étoit passé une partie par une porte qui est sur la grand place, & les autres par la porte ordinaire. Mais comme il n'avoit du jugement qu'autant qu'un brutal peut en avoir, & sans considérer si ses gens étoient joints à lui, il tira un coup de pistolet dont un des comediens fut blessé légèrement, mais qui fut suivi d'une demi-douzaine qu'on dechargea sur

lui. Ses gens, qui ouïrent le bruit, au lieu de s'approcher pour le secourir, firent comme font ordinairement ces canailles que l'on emploie pour assassiner quelqu'un, qui s'enfuient quand ils trouvent de la résistance ; autant en firent les compagnons de Saldagne, qui étoit tombé, car il avoit un coup de pistolet à la tête & deux dans le corps. L'on apporta de la lumière pour le regarder, mais personne ne le connu que les comédiens & comédiennes, qui assurèrent que c'étoit Saldagne. On le crut mort, quoiqu'il ne le fut pas, ce qui fut cause que l'on aida à son laquais à le mettre de travers sur son cheval ; il le mena à son logis, où on lui reconnut encore quelque signe de vie, ce qui obligea l'hôte à le faire panser ; mais ce fut inutilement, car il mourut le lendemain.

Son corps fut porté en son pays, où il fut reçu par ses sœurs & leurs maris. Elles le pleurèrent par contenance, mais dans leur cœur elles furent très aises de sa mort ; & j'oserois croire que madame de Saint-Far eût bien voulu que son brutal de mari eût un pareil sort, & il le devoit avoir à cause de la sympathie ; pourtant je ne voudrois pas faire de jugement temeraire. La justice se mit en devoir de faire quelques formalités ; mais n'ayant trouvé personne & personne ne se plaignant, d'ailleurs que ceux qui pouvoient être soupçonnés étoient des principaux gentilshommes de la ville, cela demeura dans le silence. Les comédiennes furent con-

duites à leur logis, où elles apprirent le lendemain la mort de Saldagne, dont elles se rejouirent fort, étant alors en assurance ; car partout elles n'avoient que des amis, & partout ce seul ennemi, car il les suivoit partout.





CHAPITRE VII.

Suite de l'histoire de la Caverne.



LE Destin avec l'Olive allèrent le lendemain chez le prêtre, que l'on appeloit M. le prier de Saint-Louis (qui est un titre, plutôt honorable que lucratif, d'une petite eglise qui est située dans une île que fait la rivière de Sarthe entre les ponts d'Alençon), pour le remercier de ce que par son moyen ils avoient évité le plus grand malheur qui leur pût jamais arriver, & qui ensuite les avoit mis dans un parfait repos puisqu'ils n'avoient plus rien à craindre après la mort funeste du misérable Saldagne, qui continuoit toujours à les troubler. Vous ne devez pas vous étonner si les comédiens & comédiennes de cette troupe avoient reçu le bienfait d'un prêtre, puisque vous avez pu voir dans les aventures comiques de cette illustre histoire les bons offices que trois ou quatre curés leur avoient rendus dans

le logis où l'on se battoit la nuit, & le soin qu'ils avoient eu de loger & garder Angelique après qu'elle fut retrouvée, & autres que vous avez pu remarquer & que vous verrez encore à la suite. Ce prieur, qui n'avoit fait que simplement connoissance avec eux, fit alors une fort étroite amitié, en sorte qu'ils se visitèrent depuis & mangèrent souvent ensemble. Or, un jour que M. de Saint-Louis étoit dans la chambre des comédiennes (c'étoit un vendredi, que l'on ne representoit pas) le Destin & l'Etoile prièrent la Caverne d'achever son histoire. Elle eut un peu de peine à s'y refoudre, mais enfin elle toussa trois ou quatre fois & cracha bien autant; l'on dit qu'elle se moucha aussi & se mit en état de parler, quand M. de Saint-Louis voulut sortir, croyant qu'il y eût quelque secret mystère qu'elle n'eût pas voulu que tout le monde eût entendu; mais il fut arrêté par tous ceux de la troupe, qui l'assurèrent qu'ils feroient très aises qu'il apprît leurs aventures. « Et j'ose croire, dit l'Etoile (qui avoit l'esprit fort éclairé), que vous n'êtes pas venu jusqu'à l'âge où vous êtes sans en avoir éprouvé quelques-unes; car vous n'avez pas la mine d'avoir toujours porté la foutane. » Ces paroles démontrèrent un peu le prieur, qui leur avoua franchement que ses aventures ne rempliroient pas mal une partie de roman, au lieu des histoires fabuleuses que l'on y met le plus souvent. L'Etoile lui repartit qu'elle jugeoit bien

qu'elles étoient dignes d'être ouïes, & l'engagea à les raconter à la première requiſition qui lui en feroit faite ; ce qu'il promit fort agreablement. Alors la Caverne reprit ſon hiſtoire en cette forte :

« Le levrier qui nous fit peur interrompit ce que vous allez apprendre. La propoſition que le baron de Sigognac fit faire à ma mère (par le bon curé) de l'épouſer la rendit auſſi affligée que j'en étois joyeuſe, comme je vous ai déjà dit ; & ce qui augmentoit ſon affliction, c'étoit de ne ſçavoir par quel moyen ſortir de ſon château : de le faire ſeules, nous n'euffions pu aller guère loin qu'il ne nous eût fait ſuivre & reprendre, & enſuite peut-être maltraiter. D'ailleurs c'étoit haſarder à perdre nos nippes, qui étoient le ſeul moyen qui nous reſtoit pour ſubſiſter ; mais le bonheur nous en ſournit un tout à fait plaufible. Ce baron, qui avoit toujours été un homme farouche & ſans humanité, ayant paſſé de l'excès de l'inſenſibilité brutale à la plus belle de toutes les paſſions, qui eſt l'amour, qu'il n'avoit jamais reſentie, ce fut avec tant de violence, qu'il en fut malade, & malade à la mort. Au commencement de ſa maladie, ma mère s'entremît de le ſervir ; mais ſon mal augmentoit toutes les fois qu'elle approchoit de ſon lit, ce qu'elle ayant aperçu, comme elle étoit femme d'eſprit, elle dit à ſes domeſtiques qu'elle & ſa fille leur étoient plutôt des ſujets d'empêchemens que

necessaires, & partant qu'elle les prioit de leur procurer des montures pour nous porter & une charrette pour le bagage. Ils eurent un peu de peine à s'y refoudre; mais le curé survenant & ayant reconnu que monsieur le baron étoit en rêverie, se mit en devoir d'en chercher. Enfin il trouva ce qui nous étoit nécessaire.

« Le lendemain nous fîmes charger notre equipage, & après avoir pris congé des domestiques, & principalement de cet obligeant curé, nous allâmes coucher à une petite ville de Perigord dont je n'ai pas retenu le nom; mais je sçais bien que c'étoit celle où l'on alla querir un chirurgien pour panser ma mère, qui avoient été blessée quand les gens du baron de Sigognac nous prirent pour les bohemiens. Nous descendîmes dans un logis où l'on nous prit aussitôt pour ce que nous étions, car une chambrière dit assez haut : « Courage ! l'on fera la comédie, puisque voici l'autre partie de la troupe arrivée. » Ce qui nous fit connoître qu'il y avoit là déjà quelque débris de caravane comique, dont nous fûmes très aises, parce que nous pourrions faire troupe & ainsi gagner notre vie. Nous ne nous trompâmes point, car le lendemain (après que nous eûmes congédié la charrette & les chevaux) deux comédiens, qui avoient appris notre arrivée, nous vinrent voir, & nous apprirent qu'un de leurs compagnons avec sa femme les avoit quittés, & que, si nous voulions nous joindre à eux,

nous pourrions faire affaires. Ma mère, qui étoit encore fort belle, accepta l'offre qu'ils nous firent, & l'on fut d'accord qu'elle auroit les premiers rôles, & l'autre femme qui étoit restée les seconds, & moi je ferois ce que l'on voudroit, car je n'avois pas plus de treize ou quatorze ans. Nous représentâmes environ quinze jours, cette ville-là n'étant pas capable de nous entretenir davantage de temps. D'ailleurs, ma mère pressa d'en sortir & de nous éloigner de ce pays-là, de crainte que ce baron, étant guéri, ne nous cherchât & ne nous fît quelque insulte. Nous fîmes environ quarante lieues sans nous arrêter, &, à la première ville où nous représentâmes, le maître de la troupe, que l'on appeloit Bellefleur, parla de mariage à ma mère; mais elle le remercia & le conjura à même temps de ne prendre pas la peine d'être son galant, parce qu'elle étoit déjà avancée en âge & qu'elle avoit résolu de ne se remarier jamais. Bellefleur, ayant appris une si ferme résolution, ne lui en parla plus depuis.

« Nous roulâmes trois ou quatre années avec succès. Je devins grande, & ma mère si valétudinaire qu'elle ne pouvoit plus représenter. Comme j'avois exercé avec la satisfaction des auditeurs & l'approbation de la troupe, je fus subrogée en sa place. Bellefleur, qui ne l'avoit pu avoir en mariage, me demanda à elle pour être sa femme; mais elle ne lui répondit pas selon son desir, car elle eût bien voulu

trouver quelque occasion pour se retirer à Marseille. Mais étant tombée malade à Troyes en Champagne, & appréhendant de me laisser seule, elle me communiqua le dessein de Bellefleur. La nécessité présente m'obligea de l'accepter. D'ailleurs c'étoit un fort honnête homme ; il est vrai qu'il eût pu être mon père. Ma mère eut donc la satisfaction de me voir mariée & de mourir quelques jours après. J'en fus affligée autant qu'une fille le peut être ; mais comme le temps guerit tout, nous reprîmes notre exercice, & quelque temps après je devins grosse. Celui de mon accouchement étant venu, je mis au monde cette fille que vous voyez, Angelique, qui m'a tant coûté de larmes, & qui m'en fera bien verser, si je demeure encore quelque temps en ce monde. »

Comme elle alloit poursuivre, le Destin l'interrompit, lui disant qu'elle ne pouvoit espérer à l'avenir que toute sorte de satisfaction, puisqu'un seigneur tel qu'étoit Leandre la vouloit pour femme. L'on dit en commun proverbe que *lupus in fabula* (excusez ces trois mots de latin, assez faciles à entendre) ; aussi, comme la Caverne alloit achever son histoire, Leandre entra, et salua tous ceux de la compagnie. Il étoit vêtu de noir & suivi de trois laquais aussi vêtus de noir, ce qui donna assez à connoître que son père étoit mort. Le prieur de Saint-Louis sortit & s'en alla, & je finis ici ce chapitre.



CHAPITRE VIII.

Fin de l'histoire de la Caverne.



PRÈS que Leandre eut fait toutes les ceremonies de son arrivée, le Destin lui dit qu'il se falloit consoler de la mort de son père, & se féliciter des grands biens qu'il lui avoit laissés. Leandre le remercia du premier, avouant que pour la mort de son père, il y avoit longtemps qu'il l'attendoit avec impatience. « Toutefois, leur dit-il, il ne seroit pas feant que je parusse sur le theâtre si tôt & si près de mon pays natal; il faut donc, s'il vous plaît, que je demeure dans la troupe sans représenter jusqu'à ce que nous soyons éloignés d'ici. » Cette proposition fut approuvée de tous; en suite de quoi l'Etoile luy dit : « Monsieur, vous agréerez donc que je vous demande vos titres, & comme il vous plaît que nous vous appelions à present. » Sur quoi

Leandre lui repondit : « Le titre de mon père étoit baron de Rochepierre, lequel je pourrois porter ; mais je ne veux point que l'on m'appelle autrement que Leandre, nom sous lequel j'ai été si heureux que d'agréer à ma chère Angelique. C'est donc ce nom-là que je veux porter jusques à la mort, tant pour cette raison que pour vous faire voir que je veux executer ponctuellement la resolution que je pris à mon départ & que je communiquai à tous ceux de la troupe. » En suite de cette declaration, les embrassades redoublèrent, beaucoup de soupirs furent poussés, quelques larmes coulèrent des plus beaux yeux, & tous approuvèrent la resolution de Leandre, lequel, s'étant approché d'Angelique, lui conta mille douceurs, auxquelles elle repondit avec tant d'esprit que Leandre en fut d'autant plus confirmé en sa resolution. Je vous aurois volontiers fait le recit de leur entretien & de la manière qu'il se passa, mais je ne suis pas amoureux comme ils étoient.

Leandre leur dit de plus qu'il avoit donné ordre à toutes ses affaires, qu'il avoit mis des fermiers dans toutes ses terres, & qu'il leur avoit fait avancer chacun six mois, ce qui pouvoit monter à six mille livres, qu'il avoit apportées afin que la troupe ne manquât de rien. A ce discours, grands remerciemens. Alors Ragotin (qui n'avoit point paru en tout ce que nous avons dit en ces deux derniers

chapitres) s'avança pour dire que puisque M. Leandre ne vouloit pas representer en ce pays qu'on pouvoit lui bailler ses rôles & qu'il s'en acquitteroit comme il faut. Mais Roquebrune (qui étoit son antipode) dit que cela lui appartenoit bien mieux qu'à un petit bout de flambeau. Cette épithète fit rire toute la compagnie; en suite de quoi le Destin dit que l'on y aviserait, & qu'en attendant la Caverne pourroit achever son histoire, & qu'il seroit bon d'envoyer querir le prieur de Saint-Louis, afin qu'il en ouît la fin comme il avoit fait la suite, & afin que plus facilement il nous débitât la sienne. Mais la Caverne répondit qu'il n'étoit pas nécessaire, parce qu'en deux mots elle auroit achevé. On lui donna audience, & elle continua ainsi :

« Je suis demeurée au temps de mon accouchement d'Angelique; je vous ai dit aussi que deux comédiens nous vinrent trouver pour nous persuader de faire troupe avec eux; mais je ne vous ai pas dit que c'étoient l'Olive & un autre qui nous quitta depuis, en la place duquel nous reçûmes notre poète. Mais me voici au lieu de mes plus sensibles malheurs. Un jour que nous allions representer la comédie du *Menteur*, de l'incomparable M. Corneille, dans une ville de Flandre où nous étions alors, un laquais d'une dame, qui avoit charge de garder sa chaise, la quitta pour aller ivrogner, & aussitôt une autre dame prit la place. Quand celle

à qui elle appartenoit vint pour s'y asséoir & la trouvant prise, elle dit civilement à celle qui l'occupoit que c'étoit là sa chaise & qu'elle la prioit de la lui laisser; l'autre répondit que si cette chaise étoit sienne qu'elle la pourroit prendre, mais qu'elle ne bougeroit pas de cette place-là. Les paroles augmentèrent, & des paroles l'on en vint aux mains. Les dames se tiroient les unes les autres, ce qui auroient été peu, mais les hommes s'en mêlèrent; les parens de chaque parti en formèrent un chacun; l'on crioit, l'on se pouffoit, & nous regardions le jeu par les ouvertures des tentes du théâtre. Mon mari, qui devoit faire le personnage de Dorante, avoit son épée au côté; quand il en vit une vingtaine de tirées hors du fourreau, il ne marchanda point, il sauta du théâtre en bas & se jeta dans la mêlée, ayant aussi l'épée à la main, tâchant d'apaiser le tumulte, quand quelqu'un de l'un des partis (le prenant sans doute pour être du contraire au sien) lui porta un grand coup d'épée que mon mari ne put parer; car s'il s'en fût aperçu, il lui eût bien baillé le change, car il étoit fort adroit aux armes. Ce coup lui perça le cœur; il tomba, & tout le monde s'enfuit. Je me jetai en bas du théâtre & m'approchai de mon mari, que je trouvai sans vie. Angelique (qui pouvoit avoir alors treize ou quatorze ans) se joignit à moi avec tous ceux de la troupe. Notre recours fut à verser des larmes, mais inutilement. Je fis

enterrer le corps de mon mari après qu'il eut été visité par la justice, qui me demanda si je me voulois faire partie, à quoi je repondis que je n'en avois pas le moyen. Nous sortîmes de la ville, & la necessité nous contraignit de représenter pour gagner notre vie, bien que notre troupe ne fût guère bonne, le principal acteur nous manquant. D'ailleurs j'étois si affligée que je n'avois pas le courage d'étudier mes rôles; mais Angelique, qui se faisoit grande, suppléa à mon défaut. Enfin nous étions dans une ville de Hollande où vous nous vîntes trouver, vous, monsieur le Destin, mademoiselle votre sœur & la Rancune; vous vous offrites de représenter avec nous, & nous fûmes ravis de vous recevoir & d'avoir le bonheur de votre compagnie. Le reste de mes aventures a été commun entre nous, comme vous ne sçavez que trop, au moins depuis Tours, où notre portier tua un des fusiliers de l'intendant, jusques en cette ville d'Alençon. »

La Caverne finit ainsi son histoire, en versant beaucoup de larmes, ce que fit l'Etoile en l'embrassant & la consolant du mieux qu'elle put de ses malheurs, qui véritablement n'étoient pas mediocres; mais elle lui dit qu'elle avoit sujet de se consoler, attendu l'alliance de Léandre. La Caverne sanglotoit si fort qu'elle ne put lui repartir, non plus que moi continuer ce chapitre.



CHAPITRE IX.

La Rancune defabuse Ragotin fur le fujet de l'Etoile, & l'arrivée d'un carrosse plein de noblesse, & autres aventures de Ragotin.



A comedie alloit toujours avant, & l'on representoit tous les jours avec grande fatisfaction de l'auditoire, qui etoit toujours beau & fort nombreux ; il n'y arrivoit aucun defordre, parce que Ragotin tenoit son rang derriere la scene, lequel n'etoit pourtant pas content de ce qu'on ne lui donnoit point de rôle, & dont il grondoit fouvent ; mais on lui donnoit esperance que, quand il feroit temps, on le feroit representer. Il s'en plaignoit presque tous les jours à la Rancune, en qui il avoit grande confiance, quoique ce fût le plus mefiable de tous les hommes. Mais comme il l'en preffoit une fois extraordinairement, la Rancune lui dit : « Monsieur Rago-

tin, ne vous ennuyez pas encore, car apprenez qu'il y a grande différence du barreau au théâtre : si l'on n'y est bien hardi, l'on s'interrompt facilement ; & puis la declamation des vers est plus difficile que vous ne pensez. Il faut observer la ponctuation des périodes & ne pas faire paroître que ce soit de la poésie, mais les prononcer comme si c'étoit de la prose ; & il ne faut pas les chanter ni s'arrêter à la moitié ni à la fin des vers, comme fait le vulgaire, ce qui a très mauvaise grâce ; & il y faut être bien assuré ; en un mot, il les faut animer par l'action. Croyez-moi donc, attendez encore quelque temps, & pour vous accoutumer au théâtre, représentez sous le masque à la farce : vous y pourrez faire le second zani²³. Nous avons un habit qui vous sera propre (c'étoit celui d'un petit garçon qui faisoit quelquefois ce personnage-là, & que l'on appeloit Godenot) ; il en faut parler à M. le Destin & à mademoiselle de l'Estoile » ; ce qu'ils firent le jour même, & fut arrêté que le lendemain Ragotin feroit ce personnage-là. Il fut instruit par la Rancune (qui, comme vous avez vu au premier tome de ce roman, s'enfarinoit à la farce) de ce qu'il devoit dire.

Le sujet de celle qu'ils jouèrent fut une intrigue amoureuse que la Rancune demêloit en faveur du Destin. Comme il se préparoit à exécuter ce négoce, Ragotin parut sur la scène, auquel la Rancune demanda en ces

termes : « Petit garçon, mon petit Godenot, où vas-tu si empressé ? » Puis s'adressant à la compagnie (après lui avoir passé la main sous le menton & trouvé sa barbe) : « Messieurs, j'avois toujours cru que ce que dit Ovide de la metamorphose des fourmis en pygmées²⁴ (auxquels les grues font la guerre) étoit une fable ; mais à présent je change de sentiment, car sans doute en voici un de la race, ou bien ce petit homme, ressuscité, pour lequel l'on a fait (il y a environ sept ou huit cents ans) une chanson que je suis résolu de vous dire ; écoutez bien :

CHANSON.

*Mon pere m'a donné mari.
Qu'est-ce que d'un homme si petit ?
Il n'est pas plus grand qu'une fourmi.
Hé ! qu'est-ce ? qu'est-ce ? qu'est-ce ? qu'est-ce ?
Qu'est-ce que d'un homme,
S'il n'est, s'il n'est homme ?
Qu'est-ce que d'un homme si petit ?*

A chaque vers la Rancune tournoit & retournoit le pauvre Ragotin & faisoit des postures qui faisoient bien rire la compagnie. L'on n'a pas mis le reste de la chanson, comme chose superflue à notre roman²⁵.

Après que la Rancune eut achevé sa chanson, il montra Ragotin & dit : « Le voici res-

fusité », & en disant cela il denoua le cordon avec lequel son masque étoit attaché, de sorte qu'il parut à visage decouvert, non pas sans rougir de honte & de colère tout ensemble. Il fit pourtant de nécessité vertu, & pour se venger il dit à la Rancune qu'il étoit un franc ignorant d'avoir terminé tous les vers de sa chanson en *i*, comme *cribli, trouvi*, etc., & que c'étoit très mal parlé, qu'il falloit dire *trouva* ou *trouvai*. Mais la Rancune lui repartit : « C'est vous, Monsieur, qui êtes un grand ignorant, pour un petit homme, car vous n'avez pas compris ce que j'ai dit, que c'étoit une chanson si vieille que, si l'on faisoit un rôle de toutes les chansons que l'on a faites en France depuis que l'on y fait des chansons, ma chanson seroit en chef. D'ailleurs ne voyez-vous pas que c'est l'idiome de cette province de Normandie où cette chanson a été faite, & qui n'est pas si mal à propos comme vous vous imaginez ? Car, puisque, selon ce fameux Savoyard M. de Vaugelas, qui a reformé la langue française, l'on ne sauroit donner de raison pourquoi l'on prononce certains termes, & qu'il n'y a que l'usage qui les fait approuver, ceux du temps que l'on fit cette chanson doit passer, puisqu'elle est la plus ancienne. Je vous demande, Monsieur Ragotin, pourquoi est-ce que, puisque l'on dit de quelqu'un « il monta à cheval & il entra en sa maison », que l'on ne dit pas *il descenda* & *il sorta*, mais il descendit

& il sortit ? Il s'enfuit donc que l'on peut dire *il entrit & il montit*, & ainsi de tous les termes semblables. Or, puisqu'il n'y a que l'usage qui leur donne le cours, c'est aussi l'usage qui fait passer ma chanson. »

Comme Ragotin vouloit repartir, le Destin entra sur la scène, se plaignant de la longueur de son valet la Rancune, & l'ayant trouvé en différent avec Ragotin, il leur demanda le sujet de leur dispute, qu'il ne pût jamais apprendre : car ils se mirent à parler tous à la fois, & si haut qu'il s'impatienta & poussa Ragotin contre la Rancune, qui le lui renvoya de même, en telle sorte qu'ils le ballotèrent longtemps d'un bout du théâtre à l'autre, jusqu'à ce que Ragotin tomba sur les mains & marcha jusques aux tentes du théâtre, sous lesquelles il passa. Tous les auditeurs se levèrent pour voir cette badi-nerie, & fortirent de leur places, protestant aux comédiens que cette saillie valoit mieux que leur farce, qu'aussi bien ils n'auroient pu achever, car les demoiselles & les autres acteurs, qui regardoient par les ouvertures des tentes du théâtre, rioient si fort qu'il leur eût été impossible.

Nonobstant cette boutade, Ragotin perfecutoit sans cesse la Rancune de le mettre aux bonnes grâces de l'Etoile, & pour ce sujet il lui donnoit souvent des repas, ce qui ne déplaisoit pas à la Rancune, qui tenoit toujours le bec en l'eau au petit homme ; mais, comme il étoit frappé

d'un même trait, il n'osoit parler à cette belle ni pour lui ni pour Ragotin, lequel le pressa une fois si fort qu'il fut obligé de lui dire : « Monsieur Ragotin, cette Etoile est sans doute de la nature de celles du ciel que les astrologues appellent errantes : car, aussitôt que je lui ouvre le discours de votre passion, elle me laisse sans me répondre ; mais comment me répondroit-elle, puisqu'elle ne m'écoute pas ? Mais je crois avoir decouvert le sujet qui la rend de si difficile abord ; ceci vous surprendra sans doute, mais il faut être préparé à tout événement. Ce monsieur le Destin, qu'elle appelle son frère, ne lui est rien moins que cela ; je les surpris il y a quelques jours se faisant des caresses fort éloignées d'un frère & d'une sœur, ce qui m'a depuis fait conjecturer que c'étoit plutôt son galant ; & je suis le plus trompé du monde si, quand Leandre & Angélique se marieront, ils n'en font de même. Sans cela, elle seroit bien dégoûtée de mépriser votre recherche, vous qui êtes un homme de qualité & de mérite, sans compter la bonne mine. Je vous dis ceci afin que vous tâchiez à chasser de votre cœur cette passion, puisqu'elle ne peut servir qu'à vous tourmenter comme un damné. » Le petit poète & avocat fut si assommé de ce discours qu'il quitta la Rancune en branlant la tête & en disant sept ou huit fois, à son ordinaire : « Serviteur, serviteur, etc. »

Ensuite Ragotin s'avisa d'aller faire un voyage

à Beaumont-le-Vicomte, petite ville distante d'environ cinq lieues d'Alençon, & où l'on tient un beau marché tous les lundis de chaque semaine ; il voulut choisir ce jour-là pour y aller, ce qu'il fit sçavoir à tous ceux de la troupe, leur disant que c'étoit pour retirer quelque somme d'argent qu'un des marchands de cette ville-là lui devoit, ce que tous trouvèrent bon. « Mais, lui dit la Rancune, comment pensez-vous faire ? car votre cheval est encloué, il ne pourra pas vous porter. — Il n'importe (dit Ragotin) ; j'en prendrai un de louage, & si je n'en puis trouver j'irai bien à pied, il n'y a pas si loin ; je profiterai de la compagnie de quelqu'un des marchands de cette ville, qui y vont presque tous de la sorte. » Il en chercha un partout sans en pouvoir trouver ; ce qui l'obligea à demander à un marchand de toiles, voisin de leur logis, s'il iroit lundi prochain au marché de Beaumont ; &, ayant appris que c'étoit sa résolution, il le pria d'agréer qu'il l'accompagnât, ce que le marchand accepta, à condition qu'ils partiroyent aussitôt que la lune seroit levée, qui étoit environ une heure après minuit, ce qui fut exécuté.

Or, un peu devant qu'ils se missent en chemin, il étoit parti un pauvre cloutier, lequel avoit accoutumé de suivre les marchés pour debiter ses clous & des fers de cheval, quand il les avoit faits, & qu'il portoit sur son dos dans une besace. Ce cloutier étant en chemin,

et n'entendant ni ne voyant personne devant ni derrière lui, jugea qu'il étoit encore trop tôt pour partir. D'ailleurs une certaine frayeur le saisit quand il pensa qu'il lui falloit passer tout proche des fourches patibulaires, où il y avoit alors un grand nombre de pendus ; ce qui l'obligea à s'écarter un peu du chemin & se coucher sur une petite motte de terre, où étoit une haie, en attendant que quelqu'un passât, & où il s'endormit. Quelque peu de temps après, le marchand & Ragotin passèrent ; ils alloient au petit pas & ne disoient mot, car Ragotin rêvoit au discours que lui avoit fait la Rancune. Comme ils furent proche du gibet, Ragotin dit qu'il falloit compter les pendus ; à quoi le marchand s'accorda par complaisance. Ils avancèrent jusqu'au milieu des piliers pour compter, & aussitôt ils aperçurent qu'il en étoit tombé un qui étoit fort sec. Ragotin, qui avoit toujours des pensées dignes de son bel esprit, dit au marchand qu'il lui aidât à le relever, & qu'il le vouloit appuyer tout droit contre un des piliers, ce qu'ils firent facilement avec un bâton : car, comme je l'ai dit, il étoit roide & fort sec ; &, après avoir vu qu'il y en avoit quatorze de pendus, sans celui qu'ils avoient relevé, ils continuèrent leur chemin. Ils n'avoient pas fait vingt pas quand Ragotin arrêta le marchand pour lui dire qu'il falloit appeler ce mort, pour voir s'il voudroit venir avec eux, & se mit à crier bien fort :

« Holà ho ! veux-tu venir avec nous ? » Le cloutier, qui ne dormoit pas ferme, se leva aussitôt de son poste, & en se levant, cria aussi bien fort : « J'y vais, j'y vais, attendez-moi », & se mit à les suivre. Alors le marchand & Ragotin, croyant que ce fût effectivement le pendu, se mirent à courir bien fort ; & le cloutier se mit aussi à courir, en criant toujours plus fort : « Attendez-moi ! » Et, comme il couroit, les fers & les clous qu'il portoit faisoient grand bruit, ce qui redoubla la peur de Ragotin & du marchand : car ils crurent pour lors que c'étoit véritablement le mort qu'ils avoient relevé, ou l'ombre de quelque autre, qui traînoit des chaînes (car le vulgaire croit qu'il n'apparoît jamais de spectre qui n'en traîne après soi) ; ce qui les mit en état de ne plus fuir, un tremblement les ayant saisis, en telle sorte que, leurs jambes ne les pouvant plus soutenir, il furent contraints de se coucher par terre, où le cloutier les trouva, & qui fit deloger la peur de leur cœur par un bonjour qu'il leur donna, ajoutant qu'ils l'avoient bien fait courir. Ils eurent de la peine à se rassurer ; mais, après avoir reconnu le cloutier, ils se levèrent & continuèrent heureusement leur chemin jusqu'à Beaumont, où Ragotin fit ce qu'il y avoit à faire, & le lendemain s'en retourna à Alençon. Il trouva tous ceux de la troupe qui fortoient de table, auxquels il raconta son aventure, qui les pensa faire mourir de rire. Les

demoiselles en faisoient de si grands eclats qu'on les entendoit de l'autre bout de la rue, & qui furent interrompus par l'arrivée d'un carrosse rempli de noblesse campagnarde. C'étoit un gentilhomme qu'on appeloit M. de la Fresnaye. Il marioit sa fille unique, & il venoit prier les comédiens de représenter chez lui le jour de ses noces. Cette fille, qui n'étoit pas des plus spirituelles du monde, leur dit qu'elle desiroit que l'on jouât la *Silvie de Mairet*. Les comédiennes se contraignirent beaucoup pour ne rire pas, & lui dirent qu'il falloit donc leur en procurer une, car ils ne l'avoient plus. La demoiselle répondit qu'elle leur en bailleroit une, ajoutant qu'elle avoit toutes les *Pastorales* : celles de *Racan*, la *Belle Pêcheuse*, le *Contre-ain en Amour*, *Ploncidon*, le *Mercier*, & un grand nombre d'autres dont je n'ai pas retenu les titres. « Car, disoit-elle, cela est propre à ceux qui, comme nous, demeurent dans des maisons aux champs ; & d'ailleurs les habits ne coûtent guère : il ne se faut point mettre en peine d'en avoir de somptueux, comme quand il faut représenter la mort de *Pompée*, le *Cinna*, *Héraclius* ou la *Rodogune*. Et puis les vers des *Pastorales* ne sont pas si ampoulés comme ceux des poèmes graves ; & ce genre pastoral est plus conforme à la simplicité de nos premiers parens, qui n'étoient habillés que de feuilles de figuier, même après leur péché. » Son père & sa mère écoutoient ce discours avec

admiration, s'imaginant que les plus excellens orateurs du royaume n'auroient sçu debiter de si riches pensées, ni en termes si relevés.

Les comediens demandèrent du temps pour se preparer, & on leur donna huit jours. La compagnie s'en alla après avoir dîné, quand le prieur de Saint-Louis entra. L'Etoile lui dit qu'il avoit bien fait de venir, car il avoit ôté la peine à l'Olive de l'aller querir, pour s'acquitter de sa promesse, à quoi il ne lui falloit guère de persuasion, puisqu'il venoit pour ce sujet. Les comediennes s'affirent sur un lit & les comediens dans des chaïses. L'on ferma la porte, avec commandement au portier de dire qu'il n'y avoit personne, s'il fût survenu quelqu'un. L'on fit silence, & le prieur debuta comme vous allez voir au suivant chapitre, si vous prenez la peine de le lire.





CHAPITRE X.

*Histoire du prieur de Saint-Louis & l'arrivée
de M. de Verville.*



E commencement de cette histoire ne peut vous être qu'ennuyeux, puisqu'il est genealogique ; mais cet exorde est, ce me semble, nécessaire pour une plus parfaite intelligence de ce que vous y entendrez. Je ne

veux point deguïser ma condition, puisque je suis dans ma patrie ; peut-être qu'ailleurs j'aurois pu passer pour autre que je ne suis, bien que je ne l'aie jamais fait. J'ai toujours été fort sincère en ce point-là. Je suis donc natif de cette ville : les femmes de mes deux grands-pères étoient demoiselles, & il y avoit du *de* à leur furnom. Mais, comme vous sçavez que les fils aînés emportent presque tout le bien & qu'il en reste fort peu pour les autres garçons & pour les filles (suivant l'ordre du Coutumier²⁶

de cette province), on les loge comme l'on peut, ou en les mettant en l'ordre ecclésiastique ou religieux, ou en les mariant à des personnes de moindre condition, pourvu qu'ils soient honnêtes gens & qu'ils aient du bien, suivant le proverbe qui court en ce pays : « Plus de profit & moins d'honneur », proverbe qui depuis longtemps a passé les limites de cette province & s'est répandu par tout le royaume. Aussi mes grand'mères furent mariées à de riches marchands, l'un de draps de laine & l'autre de toiles. Le père de mon père avoit quatre fils, dont mon père n'étoit pas l'aîné. Celui de ma mère avoit deux fils & deux filles, dont elle en étoit une. Elle fut mariée au second fils de ce marchand drapier, lequel avoit quitté le commerce pour s'adonner à la chicane : ce qui est cause que je n'ai pas eu tant de bien que j'eusse pu avoir. Mon père, qui avoit beaucoup gagné au commerce & qui avoit épousé en premières noces une femme fort riche qui mourut sans enfans, étoit déjà fort avancé en âge quand il épousa ma mère qui consentit à ce mariage plutôt par obéissance que par inclination : aussi il y avoit plutôt de l'aversion de son côté que de l'amour ; ce qui fut sans doute la cause qu'ils demeurèrent treize ans mariés & quasi hors d'espérance d'avoir des enfans ; mais enfin ma mère devint enceinte. Quand le terme fut venu de produire son fruit, ce fut avec une peine extrême, car elle de-

meura quatre jours au mal de l'enfantement ; à la fin elle accoucha de moi sur le soir du quatrième jour. Mon père, qui avoit été occupé pendant ce temps-là à faire condamner un homme à être pendu (parce qu'il avoit tué un sien frère) & quatorze faux témoins au fouet, fut ravi de joie quand les femmes qu'il avoit laissées dans sa maison pour secourir ma mère le félicitèrent de la naissance de son fils. Il les régala du mieux qu'il put, & en enivra quelques-unes, auxquelles il fit boire du vin blanc en guise de cidre poiré : lui-même me l'a raconté plusieurs fois.

Je fus baptisé deux jours après ma naissance ; le nom que l'on m'imposa ne fait rien à mon histoire. J'eus pour parrain un seigneur de place fort riche, dont mon père étoit voisin, lequel ayant appris de madame sa femme la grossesse de ma mère, après un si long temps de mariage, comme j'ai dit, il lui demanda son fruit pour le présenter au baptême : ce qui lui fut accordé fort agréablement. Comme ma mère n'avoit que moi, elle m'éleva avec grand soin, & un peu trop délicatement pour un enfant de ma condition. Quand je fus un peu grand, je fis paroître que je ne serois pas sot, ce qui me fit aimer de tous ceux de qui j'étois connu, & principalement de mon parrain, lequel n'avoit qu'une fille unique mariée à un gentilhomme parent de ma mère. Elle avoit deux fils, un plus âgé d'un an que moi, & l'autre

moins âgé d'un an, mais qui étoient aussi brutaux que je faisois paroître d'esprit ; ce qui obligeoit mon parrain à m'envoyer querir quand il avoit quelque illustre compagnie, car c'étoit un homme splendide & qui traitoit tous les princes & grands seigneurs qui passoient par cette ville. Il me faisoit chanter, danser & caqueter pour les divertir, & j'étois toujours assez bien vêtu pour avoir entrée partout. J'aurois fait fortune avec lui, si la mort ne me l'eût ravi trop tôt, à un voyage qu'il fit à Paris. Je ne ressentis point alors cette mort comme j'ai fait depuis. Ma mère me fit étudier & je profitois beaucoup ; mais, quand elle aperçut que j'avois de l'inclination à être d'église, elle me retira du collège & me jeta dans le monde où je pensai me perdre, nonobstant le vœu qu'elle avoit fait à Dieu de lui consacrer le fruit qu'elle produiroit s'il lui accordoit la prière qu'elle lui faisoit de lui en donner. Elle étoit tout au contraire des autres mères, qui ôtent à leurs enfans les moyens de se débaucher : car elle me bailloit (tous les dimanches & fêtes) de l'argent pour jouer & aller au cabaret. Néanmoins, comme j'avois le naturel bon, je ne faisois point d'excès, & tout se terminoit à me rejouer avec mes voisins. J'avois fait grande amitié avec un jeune garçon âgé de quelques années plus que moi, fils d'un officier de la reine mère du roi Louis treizième, de glorieuse mémoire, lequel avoit

aussi deux filles. Il faisoit sa résidence dans une maison située dans ce beau parc, lequel (comme vous pouvez sçavoir) a été autrefois le lieu de delices des anciens ducs d'Alençon. Cette maison lui avoit été donnée, avec un grand enclos, par la reine sa maîtresse, qui jouissoit alors en apanage de ce duché. Nous passions agreablement le temps dans ce parc, mais comme des enfans, sans penser à ce qui arriva depuis. Cet officier de la reine, que l'on appelloit M. du Fresne, avoit un frère aussi officier dans la maison du roi, lequel lui demanda son fils, ce que du Fresne n'osa refuser. Devant que de partir pour la cour il me vint dire adieu, & j'avoue que ce fut la première douleur que je ressentis en ma vie. Nous pleurâmes bien fort en nous separant; mais je pleurai bien davantage quand, trois mois après son depart, sa mère m'apprit la nouvelle de sa mort. Je ressentis cette affliction autant que j'en étois capable, & je m'en allai le pleurer avec ses sœurs, qui en étoient sensiblement touchées. Mais, comme le temps modère tout, quand ce triste souvenir fut un peu passé, mademoiselle du Fresne vint un jour prier ma mère d'agrée que j'allasse donner quelques exemples d'écriture à sa jeune fille, que l'on appelloit mademoiselle du Lys, pour la discerner de son aînée, qui portoit le nom de la maison. « D'autant, lui dit-elle, que l'écrivain qui l'enseignoit s'en est allé »; ajoutant qu'il y en avoit beaucoup

d'autres, mais qu'ils ne vouloient pas aller montrer en ville, & que sa fille n'etoit pas de condition à rouler les ecoles. Elle s'excusa fort de cette liberté; mais elle dit qu'avec les amis l'on en use facilement. Elle ajouta que cela pourroit se terminer à quelque chose de plus important, sous-entendant notre mariage, qu'elles conclurent depuis secretement entre elles. Ma mère ne m'eût pas plutôt proposé cet emploi que l'après-dînée j'y allai, ressentant déjà quelque secrète cause qui me faisoit agir, sans y faire pourtant guère de réflexion. Mais je n'eus pas demeuré huit jours en la pratique de cet exercice que la du Lys, qui étoit la plus jolie des deux filles, se rendit fort familière avec moi, & souvent par raillerie m'appelloit mon petit maître. Ce fut pour lors que je commençai à ressentir quelque chose dans mon cœur, qu'il avoit ignoré jusques alors, & il en fut de même de la du Lys. Nous étions inseparables, & nous n'avions point de plus grande satisfaction que quand on nous laissoit seuls, ce qui arrivoit assez souvent. Ce commerce dura environ six mois, sans que nous nous parlâssions de ce qui nous possédoit; mais nos yeux en disoient assez. Je voulus essayer un jour de faire des vers à sa louange, pour voir si elle les recevrait agreablement; mais, comme je n'en avois point encore composé, je ne pus pas y reussir. Je commençois à lire les bons romans & les bons poètes, ayant laissé les Mulesfines, Robert-

le-Diable, les Quatre fils Aymon, la Belle Maguelonne, Jean de Paris²⁷, etc., qui font les romans des enfans. Or, en lisant les œuvres de Marot, j'y trouvai le triolet qui convenoit merveilleusement bien à mon dessein. Je le transcrivis mot à mot. Voici comme il y avoit²⁸ :

*Votre bouche petite & belle,
Est si agreable entretien,
Qui parfois son maître m'appelle,
Et l'alliance j'en retiens :
Car ce m'est honneur & grand bien ;
Mais, quand vous me prêtez pour maître,
Que ne disiez-vous aussi bien :
Votre maîtresse je veux être.*

Je lui donnai ces vers, qu'elle lut avec joie, comme je connus sur son visage ; après quoi elle les mit dans son sein, d'où elle les laissa tomber un moment après, & qui furent relevés par sa sœur aînée sans qu'elle s'aperçût, & dont elle fut avertie par un petit laquais. Elle les lui demanda, &, voyant qu'elle faisoit quelque difficulté de les lui rendre, elle se mit furieusement en colère & s'en plaignit à sa mère, qui commanda à sa fille de les lui bailler, ce qu'elle fit. Ce procédé me donna de bonnes espérances, quoique ma condition me rebutât.

Or, pendant que nous passions ainsi agreablement le temps, mon père & ma mère, qui étoient fort avancés en âge, délibérèrent de me

marier, & ils m'en firent un jour la proposition. Ma mère decouvrit à mon père le projet qu'elle avoit fait avec mademoiselle du Fresne, comme je vous l'ai dit ; mais, comme c'étoit un homme fort intéressé, il lui repondit que cette fille-là étoit d'une condition trop relevée pour moi, & d'ailleurs, qu'elle avoit trop peu de bien, nonobstant quoi elle voudroit trop trancher de la dame. Comme j'étois fils unique, & que mon père étoit fort riche selon sa condition, & semblablement un mien oncle, qui n'avoit point d'enfans, & duquel il n'y avoit que moi qui en pût être heritier, selon la coutume de Normandie, plusieurs familles me regardoient comme un objet digne de leur alliance, & même l'on me fit porter trois ou quatre enfans au baptême avec des filles des meilleures maisons de notre voisinage (qui est ordinairement par où l'on commence pour reussir aux mariages) ; mais je n'avois dans la pensée que ma chère du Lys. J'en étois néanmoins si persécuté de de tous mes parens que je pris résolution de m'en aller à la guerre, quoique je n'eusse que seize ou dix-sept ans. L'on fit des levées en cette ville pour aller en Danemarck sous la conduite de M. le comte de Montgomeri. Je me fis enroler secretement avec trois cadets, mes voisins, & nous partîmes de même en fort bon équipage ; mon père & ma mère en furent fort affligés, & ma mère en pensa mourir de douleur. Je ne pus sçavoir alors quel effet ce depart

inopiné fit sur l'esprit de la du Lys, car je ne lui en dis rien du tout ; mais je l'ai sçu depuis par elle-même. Nous nous embarquâmes au Hâvre-de-Grâce & voguâmes assez heureusement jusqu'à ce que nous fussions près du Sund ; mais alors il se leva la plus furieuse tempête que l'on ait jamais vue sur la mer océane ; nos vaisseaux furent jetés par la tourmente en divers endroits, & celui de M. de Montgommeri, dans lequel j'étois, vint aborder heureusement à l'embouchure de la Tamise, par laquelle nous montâmes, à l'aide du reflux, jusqu'à Londres, capitale d'Angleterre, où nous sejour-nâmes environ six semaines, pendant lequel temps j'eus le loisir de voir une partie des raretés de cette superbe ville, & l'illustre cour de son roi, qui étoit alors Charles Stuart, premier du nom. M. de Montgommeri s'en retourna dans sa maison de Pont-Orson, en Basse-Normandie, où je ne voulus pas le suivre. Je le suppliai de me permettre de prendre la route de Paris, ce qu'il fit. Je m'embarquai dans un vaisseau qui alloit à Rouen, où j'arrivai heureusement, & de là je me mis sur un bateau qui me remonta jusqu'à Paris, où je trouvai un mien parent fort proche, qui étoit ciergier du Roi. Je le priai que par son moyen je pusse entrer au régiment des gardes ; il s'y employa & fut mon repondant, car en ce temps-là il en falloit avoir pour y être reçu, ce que je fus en la compagnie de M. de la Rauderie. Mon parent me

bailla de quoi me remettre en équipage (car en ce voyage de mer j'avois gâté mes habits) & de l'argent, ce qui me faisoit faire paroli²⁹ à une trentaine de cadets de grande maison, qui portoient tous le mousquet aussi bien que moi.

En ce temps-là les princes & grands seigneurs de France se soulevèrent contre le roi, & même Mgr le duc d'Orléans, son frère ; mais Sa Majesté, par l'adresse ordinaire du grand cardinal de Richelieu, rompit leurs mauvais desseins, ce qui obligea Sa Majesté de faire un voyage en Bretagne avec une puissante armée. Nous arrivâmes à Nantes, où l'on fit la première execution des rebelles sur la personne du comte de Chalais, qui eut la tête tranchée ; ce qui donna de la terreur à tous les autres, qui moyennèrent leurs paix avec le roi, lequel s'en retourna à Paris. Il passa par la ville du Mans, où mon père me vint trouver, tout vieux qu'il étoit (car il avoit été averti par mon cousin ce ciergier du Roi, que j'étois au régiment des gardes) ; il me demanda à mon capitaine, lequel lui accorda mon congé. Nous nous en revînmes en cette ville, où mes parens résolurent que, pour m'arrêter, il me falloit lier avec une femme ; celle d'un chirurgien voisin d'une mienne cousine germaine fit venir pendant le carême (sous prétexte d'ouïr les prédications) la fille d'un lieutenant de bailli d'un bourg distant de trois lieues d'ici. Ma cousine me vint querir à notre maison pour me la faire voir ;

mais après une heure de conversation que j'eus avec elle dans la maison de madite cousine, où elle étoit venue, elle se retira, & alors l'on me dit que c'étoit une maîtresse pour moi ; à quoi je repondis froidement qu'elle ne m'agréoit pas. Ce n'est pas qu'elle ne fût assez belle & riche, mais toutes les beautés me sembloient laides en comparaison de ma chère du Lys, qui seule occupoit toutes mes pensées. J'avois un oncle, frère de ma mère, homme de justice, & que je craignois beaucoup, lequel s'en vint un soir à notre maison, & après m'avoir fort bravé sur le mepris que j'avois temoigné faire de cette fille, me dit qu'il falloit me résoudre à l'aller voir chez elle aux prochaines fêtes de Pâques, & qu'il y avoit des personnes qui valaient plus que moi qui se tiendroient bien honorées de cette alliance. Je ne repondis ni oui ni non ; mais, les fêtes suivantes, il fallut y aller avec ma cousine, cette chirurgienne & un sien fils. Nous fûmes agreablement reçus, & l'on nous regala trois jours durant. L'on nous mena aussi à toutes les metairies de ce lieutenant, dans toutes lesquelles il y avoit festin. Nous fûmes aussi à un gros bourg, distant d'une lieue de cette maison, voir le curé du lieu, qui étoit frère de de la mère de cette fille, lequel nous fit un fort gracieux accueil. Enfin nous nous en retournâmes comme nous etions venus, c'est-à-dire, pour ce qui me regardoit, aussi peu amoureux que devant. Il fut pourtant résolu que dans

une quinzaine de jours on parleroît à fond de ce mariage. Le terme étant expiré, j'y retournai avec trois de mes cousins germains, deux avocats & un procureur en ce préfidial ; mais, par bonheur, on ne conclut rien, & l'affaire fut remise aux fêtes de mai prochaines. Mais le proverbe est bien véritable, que l'homme propose & Dieu dispose, car ma mère tomba malade quelques jours devant les fêtes & mon père quatre jours après ; l'une & l'autre maladie se terminèrent par la mort. Celle de ma mère arriva au mardi, & celle de mon père le jeudi de la même semaine, & je fus aussi fort malade ; mais je me levai pour aller voir cet oncle sevère, qui étoit aussi fort malade, & qui mourut quinze jours après. A quelque temps de là, l'on me reparla de cette fille du lieutenant que j'étois allé voir ; mais je n'y voulus pas entendre, car je n'avois plus de parens qui eussent droit de me commander : d'ailleurs que mon cœur étoit toujours dans ce parc, où je me promenois ordinairement, mais bien plus souvent en imagination.

Un matin, que je croyois pas qu'il y eût encore personne de levé dans la maison du sieur Dufresne, je passai devant, & je fus bien étonné quand j'ouïs la du Lys qui chantoit, sur son balcon, cette vieille chanson qui a pour reprise : « Que n'est-il auprès de moi, celui que mon cœur aime ! » Ce qui m'obligea à m'approcher d'elle & à lui faire une profonde révérence, que j'ac-

compagnai de telles ou semblables paroles : « Je souhaiterois de tout mon cœur, mademoiselle, que vous eussiez la satisfaction que vous desirez, & je voudrois y pouvoir contribuer : ce feroit avec la même passion que j'ai toujours été votre très humble serviteur. » Elle me rendit bien mon salut, mais elle ne me répondit pas, & continuant à chanter, elle changea la reprise de la chanson en ces paroles : « Le voici auprès de moi celui que mon cœur aime. » Je ne demeurai pas court, car je m'étois un peu ouvert à la guerre & à la cour, & quoique le procédé fût capable de me démonter, je lui dis : « J'aurai sujet de le croire si vous me faites ouvrir la porte. » A même temps elle appela le petit laquais dont j'ai déjà parlé, auquel elle commanda de me l'ouvrir, ce qu'il fit. J'entrai, & je fus reçu avec tous les témoignages de bienveillance du père, de la mère & de la sœur aînée, mais encore plus de la du Lys. La mère me demanda pourquoi j'étois si sauvage & que je ne les visitois pas si souvent que j'avois accoutumé, qu'il ne falloit pas que le deuil de mes parens m'en empêchât, & qu'il falloit se divertir comme auparavant ; en un mot, que je serois toujours le bienvenu dans leur maison. Ma réponse ne fut que pour faire paroître mon peu de mérite, en disant quelque peu de paroles aussi mal rangées que celles que je vous débite. Mais enfin tout se termina à un déjeuner de laitage, qui est en ce pays grand

regal, comme vous savez. — « Et qui n'est pas désagréable, répondit l'Etoile; mais poursuivez. » — Quand je pris congé pour sortir, la mère me demanda si je ne m'incommoderois point d'accompagner elle & ses filles chez un vieux gentilhomme, leur parent, qui demeurait à deux lieues d'ici. Je lui répondis qu'elle me faisoit tort de me le demander, & qu'un commandement absolu m'eût été plus agréable. Le voyage fut conclu au lendemain. La mère monta un petit mulet, qui étoit dans la maison; la fille aînée monta le cheval de son père, & je portois en croupe sur le mien, qui étoit fort, ma chère du Lys; je vous laisse à penser quel fut notre entretien le long du chemin, car, pour moi, je ne m'en souviens plus. Tout ce que je puis dire, c'est que nous nous séparâmes, la du Lys & moi, fort amoureux; depuis ce temps-là mes visites furent fort fréquentes, ce qui dura tout le temps de l'été & de l'automne. De vous dire tout ce qui se passa, je vous ferois trop ennuyeux; seulement vous dirai-je que nous nous déroptions souvent de la compagnie & nous allions demeurer seuls à l'ombrage de ce bois de haute futaie, & toujours sur le bord de la belle petite rivière qui passe au milieu, où nous avions la satisfaction d'ouïr le ramage des oiseaux, qu'ils accordaient au doux murmure de l'eau, parmi lequel nous mêlions mille douceurs que nous nous disions, & nous nous faisions ensuite autant d'innocentes caresses. Ce fut là

où nous prîmes résolution de nous bien divertir le carnaval prochain.

Un jour que j'étois occupé à faire faire du cidre à un pressoir du faubourg de la Barre, qui est tout joignant le parc, la du Lys m'y vint trouver; à son abord je connus qu'elle avoit quelque chose sur le cœur, en quoi je ne me trompais pas : car, après qu'elle m'eut un peu raillé sur l'équipage où j'étois, elle me tira à part & me dit que le gentilhomme dont la fille étoit chez M. de Planche-Panète, son beau-frère, en avoit amené un autre, qu'il prétendoit lui faire donner pour mari, & qu'ils étoient à la maison, dont elle s'étoit derobée pour m'en avertir. « Ce n'est pas, ajouta-t-elle, que je favorise jamais sa recherche & que je consente à quoi que ce soit, mais j'aimerois mieux que tu trouvasses quelque moyen de le renvoyer que s'il venoit de moi. » Je lui dis alors : « Va-t-en, & lui fais bonne mine, pour ne rien alterer ; mais sçache qu'il ne sera pas ici demain à midi. » Elle s'en alla plus joyeuse, attendant l'événement. Cependant je quittai tout & abandonnai mon cidre à la discrétion des valets, & m'en allai à ma maison, où je pris du linge & un autre habit, & m'en allai chercher mes camarades : car vous devez sçavoir que nous étions une quinzaine de jeunes hommes qui avions tous chacun une maîtresse, & tellement unis, que qui en offensoit un avoit offensé tous les autres ; & nous étions tous résolus

que, si quelque étranger venoit pour nous les ravir, de le mettre en état de n'y réussir jamais. Je leur proposai ce que vous venez d'ouïr, & aussitôt tous conclurent qu'il falloit aller trouver ce galant (qui étoit un gentilhomme de la plus petite noblesse du bas Maine) & l'obliger à s'en retourner comme il étoit venu. Nous allâmes donc à son logis, où il soupoit avec l'autre gentilhomme son conducteur. Nous ne marchandâmes point à lui dire qu'il se pouvoit bien retirer, & qu'il n'y avoit rien à gagner pour lui en ce pays. Alors le conducteur repartit que nous ne sçavions pas leur dessein, & que, quand nous le sçaurions, nous n'y avions aucun intérêt. Alors je m'avançai, & mettant la main sur la garde de mon épée, je lui dis : « Si ai bien moi, j'y en ai, & si vous ne le quittez, je vous mettrai en état de n'en faire plus. » L'un d'eux repartit que la partie n'étoit pas égale, & que, si j'étois seul, je ne parlerois pas ainsi. Alors je lui dis : « Vous êtes deux, & je fors avec celui-ci », en prenant un de mes camarades, « suivez-nous ». Ils s'en mirent en devoir ; mais l'hôte & un sien fils les en empêchèrent, & leur firent connoître que le meilleur pour eux étoit de se retirer, & qu'il ne faisoit pas bon de se frotter avec nous. Ils profitèrent de l'avis, & l'on n'en ouït plus parler depuis. Le lendemain j'allai voir la du Lys, à laquelle je racontai l'action que j'avois faite, dont elle fut très contente & m'en remercia en des termes fort obligeans.

L'hiver approchoit, les veillées étoient fort longues, & nous les passions à jouer à des petits jeux d'esprit; ce qui étant souvent reiteré ennuya; ce qui me fit résoudre à lui donner le bal. J'en confesai avec elle, & elle s'y accorda. J'en demandai la permission à M. du Fresne, son père, & il me la donna. Le dimanche suivant nous dansâmes, & continuâmes plusieurs fois; mais il y avoit toujours une si grande foule de monde, que la du Lys me conseilla de ne faire plus danser, mais de penser à quelque autre divertissement. Il fut donc résolu d'étudier une comédie, ce qui fut exécuté. »

L'Etoile l'interrompit en lui disant : « Puisque vous en êtes à la comédie, dites-moi si cette histoire est encore guère longue, car il se fait tard, & l'heure du souper approche. — Ha ! dit le prieur, il y en a encore deux fois autant pour le moins. » L'on jugea donc qu'il la falloit remettre à une autre fois, pour donner le temps aux acteurs d'étudier leurs rôles; & quand ce n'eut pas été pour ces raisons, il eût fallu cesser à cause de l'arrivée de M. de Verville, qui entra dans la chambre facilement, car le portier s'étoit endormi. Sa venue surprit bien fort toute la compagnie. Il fit de grandes caresses à tous les comédiens & comédiennes, & principalement au Destin, qu'il embrassa à diverses reprises, & leur dit le sujet de son voyage, comme vous verrez au chapitre suivant qui est fort court.



CHAPITRE XI.

*Resolution des mariages du Destin avec l'Etoile,
& de Leandre avec Angelique.*



LE prieur de Saint-Louis voulut prendre congé, mais le Destin l'arrêta, lui disant que dans peu de temps il faudroit souper, & qu'il tiendrait compagnie à monsieur de Verville, qu'il pria de leur faire l'honneur de souper avec eux. L'on demanda à l'hôtesse si elle avoit quelque chose d'extraordinaire; elle dit que oui. L'on mit du linge blanc, & l'on servit quelque temps après. L'on fit bonne chère, l'on but à la santé de plusieurs personnes & l'on parla beaucoup. Après le dessert, le Destin demanda à Verville le sujet de son voyage en ces quartiers, & il lui repondit que ce n'etoit pas la mort de son beau-frère Saldagne, que ses sœurs ne plaignoient guère non plus que lui; mais qu'ayant une affaire d'im-

portance à Rennes, en Bretagne, il s'étoit détourné exprès pour avoir le bien de les voir, dont il fut grandement remercié; ensuite il fut informé de mauvais dessein de Saldagne & du succès, & enfin de tout ce que vous avez vu au sixième chapitre. Verville plia les épaules en disant qu'il avoit trouvé ce qu'il cherchoit avec trop de soin. Après souper, Verville fit connoissance avec le prieur, duquel tous ceux de la troupe dirent beaucoup de bien, & après avoir un peu veillé, il se retira. Alors Verville tira le Destin à part & lui demanda pourquoi Leandre étoit vêtu de noir & pourquoi tant de laquais vêtus de même. Il lui en apprit le sujet & le dessein qu'il avoit d'épouser Angelique. « Et vous, dit Verville, quand vous marierez-vous? Il est, ce me semble, temps de faire connoître au monde qui vous êtes, ce qui ne se peut que par un mariage »; ajoutant que s'il n'étoit pressé, qu'il demeureroit pour assister à l'un & à l'autre. Le Destin dit qu'il falloit sçavoir le sentiment de l'Etoile; ils l'appelèrent & lui proposèrent le mariage, à quoi elle répondit qu'elle suivroit toujours le sentiment de ses amis. Enfin il fut conclu que, quand Verville auroit mis fin aux affaires qu'il avoit à Rennes, qui seroit dans une quinzaine de jours au plus tard, qu'il repasseroit par Alençon, & que l'on executeroit la proposition. Il en fut autant conclu entre eux & la Caverne, pour Leandre & Angelique.

Verville donna le bonsoir à la compagnie & se retira à son logis. Le lendemain il partit pour la Bretagne, & il arriva à Rennes, où il alla voir monsieur de la Garouffière, lequel, après les complimens accoutumés, lui dit qu'il y avoit dans la ville une troupe de comédiens, l'un desquels avoit beaucoup de traits du visage de la Caverne : ce qui l'obligea d'aller le lendemain à la comédie, où ayant vu le personnage, il fut tout persuadé que c'étoit son parent (je dis de la Caverne). Après la comédie il l'aborda, & s'enquit de lui d'où il étoit, s'il y avoit longtemps qu'il étoit dans la troupe & par quels moyens il y étoit venu ; il répondit sur tous les chefs en sorte qu'il fut facile à Verville de connoître qu'il étoit le frère de la Caverne, qui s'étoit perdu quand son père fut tué en Périgord par le page du baron de Sigognac, ce qu'il avoua franchement, en ajoutant qu'il n'avoit jamais pu sçavoir ce que sa sœur étoit devenue. Lors Verville lui apprit qu'elle étoit dans une troupe de comédiens qui étoit à Alençon ; qu'elle avoit eu beaucoup de disgrâces, mais qu'elle avoit sujet d'en être consolée, parce qu'elle avoit une très belle fille qu'un seigneur de douze mille livres de rentes étoit sur le point d'épouser, & qu'il faisoit la comédie avec eux & qu'à son retour il assisteroit au mariage, & qu'il ne tiendrait qu'à lui de s'y trouver, pour rejouer sa sœur, qui étoit fort en peine de lui, n'en ayant eu aucunes nouvelles

depuis sa fuite. Non seulement le comédien accepta cette offre, mais il supplia instamment monsieur de Verville de souffrir qu'il l'accompagnât, ce qu'il agréa. Cependant il mit ordre à ses affaires, que nous lui laisserons négocier, & retournerons à Alençon.

Le prieur de Saint-Louis alla, le même jour que partit Verville, trouver les comédiens & comédiennes, pour leur dire que monseigneur l'évêque de Sées l'avoit envoyé querir pour lui communiquer quelque affaire d'importance, & qu'il étoit bien marri de ne se pouvoir acquitter de sa promesse ; mais qu'il n'y avoit rien de perdu ; que cependant qu'il seroit à Sées, ils iroient à la Fresnaye, représenter *Silvie* aux noces de la fille du seigneur du lieu, & qu'à leur retour & au sien, il achèveroit ce qu'il avoit commencé. Il s'en alla, & les comédiens se disposèrent à partir.





CHAPITRE XII.

*Ce qui arriva au voyage de la Fresnaye;
autre disgrâce de Ragotin.*



A veille de la noce l'on envoya un carrosse & des chevaux de selle aux comédiens. Les comédiennes s'y placèrent dedans avec le Destin, Leandre & l'Olive; les autres montèrent les chevaux, & Ragotin le sien, qu'il avoit encore, pour n'avoir pu le vendre, & qui étoit guéri de son enclouure. Il voulut persuader à l'Etoile ou à Angelique de se mettre en croupe derrière lui, disant qu'elles seroient plus à leur aise que dans le carrosse, qui ébranle beaucoup les personnes; mais ni l'une ni l'autre n'en voulurent rien faire. Pour aller d'Alençon à la Fresnaye il faut passer une partie de la forêt de Persaine, qui est au pays du Maine. Ils n'eurent pas fait mille pas dans cette forêt que Ragotin, qui alloit devant, cria au cocher

d'arrêter, « parce, dit-il, qu'il voyait une troupe d'hommes à cheval ». L'on ne trouva pas bon d'arrêter, mais de se tenir chacun sur ses gardes. Quand ils furent près de ces cavaliers, Ragotin dit que c'étoit la Rappinière avec ses archers. L'Etoile pâlit; mais le Destin, qui s'en aperçut, l'assura en lui disant qu'il n'oseroit leur faire insulte en la présence de ses archers & des domestiques de monsieur de la Fresnaye, & si près de sa maison. La Rappinière connut bien que c'étoit la troupe comique; aussi il s'approcha du carrosse avec son effronterie ordinaire & salua les comédiennes, auxquelles il fit d'assez mauvais complimens, à quoi elles répondirent avec une froideur capable de démonter un moins effronté que ce levrier de bourreau; lequel leur dit qu'il cherchoit des brigands qui avoient volé des marchands du côté de Balon³⁰, & qu'on lui avoit dit qu'ils avoient pris cette route. Comme il entretenoit la compagnie, le cheval d'un de ses archers, qui étoit fougueux, sauta sur le col du cheval de Ragotin, auquel il fit si grand' peur qu'il recula & enfonça dans une touffe d'arbres, dont il y en avoit quelques-uns dont les branches étoient sèches, l'une desquelles se trouva sous le pourpoint de Ragotin & qui lui piqua le dos, en sorte qu'il y demeura pendu: car, voulant se dégager de parmi ces arbres, il avoit donné des deux talons à son cheval, qui avoit passé & l'avoit laissé ainsi en l'air, criant comme un petit fou qu'il étoit: « Je suis mort,

l'on m'a donné un coup d'épée dans les reins³¹. » L'on rioit si fort de le voir en cette posture que l'on ne songeoit à rien moins qu'à le secourir. L'on crioit bien aux laquais de le dépendre ; mais ils s'enfuyoient d'un autre côté en riant. Cependant son cheval gagnoit toujours pays, sans se laisser prendre. Enfin, après avoir bien ri, le cocher, qui étoit un grand & un fort garçon, descendit de dessus son siège & s'approcha de Ragotin, le souleva & le dépendit. On le visita & on lui fit accroire qu'il étoit fort blessé, mais qu'on ne pouvoit le panser que l'on ne fût au village, où il y avoit un fort bon chirurgien ; en attendant, on lui appliqua quelques feuilles fraîches pour le soulager. On le plaça dans le carrosse, dont l'Olive sortit, tandis que les laquais passèrent au travers du bois pour gagner le devant du cheval, qui ne vouloit pas se laisser prendre, & qui fut pourtant pris, & l'Olive monta dessus. La Rappinière continua son chemin, & la troupe arriva au château, d'où l'on envoya querir le chirurgien, auquel l'on donna le mot. Il fit semblant de sonder la plaie imaginaire de Ragotin, que l'on avoit fait mettre dans le lit. Il le pansa de même qu'il l'avoit sondé, après lui avoir dit que son coup étoit favorable, & que deux doigts plus à côté il n'y avoit plus de Ragotin. Il lui ordonna le regime ordinaire & le laissa reposer. Ce petit bout d'homme avoit l'imagination si frappée de tout ce qu'on lui avoit dit qu'il crut

toujours d'être fort blessé. Il ne se leva point pour voir le bal qui fut tenu le soir après souper : car l'on avoit fait venir la grande bande de violons du Mans, celle d'Alençon étant à une autre noce, à Argentan. L'on dansa à la mode du pays, & les comédiens & comédiennes dansèrent à la mode de la cour. Le Destin & l'Etoile dansèrent la sarabande, avec l'admiration de toute la compagnie, qui étoit composée de la noblesse campagnarde & des plus gros manans du village.

Le lendemain l'on joua la pastorale que l'épousée avoit demandée ; Ragotin s'y fit porter en chaise avec son bonnet de nuit. Ensuite l'on fit bonne chère, & le lendemain, après avoir bien déjeûné, l'on paya & remercia la troupe. Le carrosse & les chevaux furent prêts, & l'on tâcha à défabuser Ragotin de sa prétendue blessure : mais on ne lui put jamais persuader le contraire, car il disoit toujours qu'il sentoît bien son mal. On le mit dans le carrosse, & toute la troupe arriva heureusement à Alençon. Le lendemain on ne représenta point, car les comédiennes se voulurent reposer. Cependant le prier de Saint-Louis étoit de retour de son voyage de Sées. Il alla voir la troupe, & l'Etoile lui dit qu'il ne trouveroit point d'occasion plus favorable pour achever son histoire ; il ne s'en fit point prier, & il poursuivit comme vous allez voir au suivant chapitre.



CHAPITRE XIII.

Suite & fin de l'histoire du prieur de Saint-Louis.



À le commencement de cette histoire (où vous n'avez vu que de la joie & des contentemens) vous a été ennuyeux, ce que vous allez ouïr le fera bien davantage, puisque vous n'y verrez que des revers de la fortune, des douleurs & des desespoirs qui suivront les plaisirs & les satisfactions où vous me verrez encore, mais pour fort peu de temps. Pour donc reprendre au même lieu où je finis le recit, après que mes camarades & moi eûmes appris nos rôles & exercé plusieurs fois, un jour de dimanche au soir nous représentâmes notre pièce dans la maison du sieur du Fresne, ce qui fit un grand bruit dans le voisinage ; quoique nous eussions pris tous les soins de faire tenir les portes du parc bien fermées, nous

fûmes accablés de tant de monde; qui avoit passé le château ou escaladé les murailles, que nous eûmes toutes les peines imaginables à gagner le théâtre, que nous avions fait dresser dans une salle de médiocre grandeur; aussi il resta les deux tiers du monde dehors. Pour obliger ces gens-là à se retirer, nous leur fîmes promesse que le dimanche suivant nous la représenterions dans la ville & dans une plus grande salle. Nous fîmes passablement bien pour des apprentis, excepté un de nos acteurs qui faisoit le personnage du secrétaire du roi Darius (la mort de ce monarque étoit le sujet de notre pièce) : car il n'avoit que huit vers à dire, ce qu'il faisoit assez bien entre nous; mais, quand il fallut représenter tout à bon, il le fallut pousser sur la scène par force, & ainsi il fut obligé de parler, mais si mal que nous eûmes beaucoup de peine à faire cesser les éclats de rire.

La tragédie étant finie, je commençai le bal avec la du Lys, & qui dura jusqu'à minuit. Nous prîmes goût à cet exercice, & sans en rien dire à personne nous étudiâmes une autre pièce. Cependant je ne desistois point de mes visites ordinaires. Or, un jour que nous étions assis auprès du feu, il arriva un jeune homme auquel l'on y fit prendre place; après un quart d'heure d'entretien, il fortit de sa poche une boîte dans laquelle il y avoit un portrait de cire en relief, très bien fait, qu'il dit être celui

de sa maîtresse. Après que toutes les demoiselles l'eurent vu & dit qu'elle étoit fort belle, je le pris à mon tour, & le considérant avec attention, je m'imaginai qu'il ressembloit à la du Lys, & que ce galant-là avoit quelque pensée pour elle. Je ne marchandai point à jeter cette boîte dans le feu, où la petite statue se fondit bientôt : car, quand il se mit en devoir de l'en tirer, je l'arrêtai & le menaçai de la fenêtre. M. du Fresne (qui m'aimoit autant alors comme il m'a haï depuis) jura qu'il lui feroit sauter l'escalier, ce qui obligea ce malheureux à sortir confusement. Je le suivis sans que personne de la compagnie m'en pût empêcher, & je lui dis que, s'il avoit quelque chose sur le cœur, que nous avions chacun une épée & que nous étions en bon lieu pour se satisfaire ; mais il n'en eut pas le courage. Or le dimanche suivant nous jouâmes la même tragédie que nous avions déjà représentée, mais dans la salle d'un de nos voisins qui étoit assez grande, & par ce moyen nous eûmes quinze jours pour étudier l'autre pièce. Je m'avisai de l'accompagner de quelques entrées de ballet, & je fis choix de six de mes camarades qui dansoient le mieux, & je fis le septième. Le sujet du ballet étoit les bergers & les bergères soumis à l'Amour : car à la première entrée paroissoit un Cupidon, & aux autres des bergers & des bergères, tous vêtus de blanc, & leurs habits tout parsemés de nœuds de

pétit ruban bleu, qui étoit la couleur de la du Lys, & que j'ai aussi toujours portée depuis ; il est vrai que j'y ai ajouté la feuille morte³², pour les raisons que je vous dirai à la fin de cette histoire. Ces bergers & ces bergères faisoient deux à deux chacun une entrée, &, quand ils paroissent tous ensemble, ils formoient les lettres du nom de la du Lys, & l'amour décochoit une flèche à chaque berger & jetoit des flammes de feu aux bergères, & tous en signe de soumission flechissoient le genou. J'avois composé quelques vers sur le sujet du ballet, que nous récitâmes ; mais la longueur du temps me les a fait oublier, &, quand je m'en souviendrois encore, je n'aurois garde de vous les dire, car je suis assurée qu'ils ne vous agréeroient pas, à présent que la poésie françoise est au plus haut degré où elle puisse monter. Comme nous avions tenu la chose secrète, il nous fut facile de n'avoir que de nos amis particuliers, qui insensiblement & sans que l'on s'en aperçut entrèrent dans le parc, où nous représentâmes à notre aise les *Amours d'Angelique & de Sacripant, roi de Circaffie*, sujet tiré de l'Arioste ; ensuite nous dansâmes notre ballet.

Je voulus commencer le bal à l'ordinaire, mais M. du Fresne ne le voulut pas permettre, disant que nous étions assez fatigués de la comédie & du ballet ; il nous donna congé & nous nous retirâmes. Nous résolûmes de rendre cette

comédie publique & de la représenter dans la ville, ce que nous fîmes le dimanche gras, dans la salle de mon parrain, & en plein jour. La du Lys me dit que, si je commençois le bal, que ce fût avec une fille de notre voisinage qui étoit vêtue de taffetas bleu tout de même qu'elle, ce que je fis. Mais il s'éleva un murmure sourd dans la compagnie, & il y en eut qui dirent assez haut : « Il se trompe, il se manque », ce qui excita le rire à la du Lys & à moi ; de quoi la fille s'étant aperçue, me dit : « Ces gens ont raison, car vous avez pris l'une pour l'autre. » Je lui répondis succinctement : « Pardonnez-moi, je sçais fort bien ce que je fais. » Le soir je me masquai avec trois de mes camarades, & je portois le flambeau, croyant que par ce moyen je ne serois pas connu, & nous allâmes dans le parc. Quand nous fûmes entrés dans la maison, la du Lys regarda attentivement les trois masques, & ayant reconnu que je n'y étois pas, elle s'approcha de moi à la porte où je m'étois arrêté avec le flambeau, & me prenant par la main, me dit ces obligantes paroles : « Deguise-toi de toutes les façons que tu pourras t'imaginer, je te connoîtrai toujours facilement. » Après avoir éteint le flambeau, je m'approchai de la table, sur laquelle nous posâmes nos boîtes de dragées & jetâmes les dés. La du Lys me demanda à qui j'en voulois, & je lui fis signe que c'étoit à elle ; elle me repliqua qu'est-ce que je voulois

qu'elle mît au jeu, & je lui montrai un nœud de ruban que l'on appelle à présent *galant*, & un bracelet de corail qu'elle avoit au bras gauche. Sa mère ne vouloit pas qu'elle le hasardât ; mais elle eclata de rire, en disant qu'elle n'apprehendoit pas de me le laisser. Nous jouâmes & je gagnai, & je lui fis un present de mes dragées. Autant en firent mes compagnons avec la fille aînée & d'autres demoiselles qui y estoient venues passer la veillée. Après quoi nous prîmes congé. Mais, comme nous allions sortir, la du Lys s'approcha de moi, & mit la main aux cordons qui tenoient mon masque attaché, qu'elle denoua promptement, en disant : « Est-ce ainsi que l'on fait de s'en aller si vite ? » Je fus un peu honteux, mais pourtant bien aise d'avoir un si beau pretexte de l'entretenir. Les autres se demasquèrent aussi, & nous passâmes la veillée fort agreablement. Le dernier soir du carnaval je lui donnai le bal avec la petite bande de violons, la grande étant employée pour la noblesse. Pendant le carême il fallut faire trêve de divertissemens pour vaquer à la piété, & je vous puis assurer que nous ne manquions pas un sermon, la du Lys & moi. Nous passions les autres heures du jour en visites continuelles & en promenades, ou à ouïr chanter les filles de la ville sur le derrière du chateau, où il y a un excellent echo, où elles provoquoient cette nymphe imaginaire à leur repondre.

Les fêtes de Pâques approchoient, quand un jour mademoiselle du Fresne, la fille, me dit en riant : « Me meneras-tu à Saint-Pater³³ ? » C'est une petite paroisse qui est à un quart de lieue du faubourg de Montfort, où l'on va en devotion le lundi de Pâques, après dîner, & c'est là aussi où l'on voit tous les galans & galantes. Je lui repondis qu'il ne tiendrait qu'à elle. Le jour venu, comme je me disposois à les aller prendre, au sortir de ma maison je rencontrai un mien voisin, jeune homme fort riche, lequel me demanda où j'allois si empressé. Je lui dit que j'allois au Parc querir les demoiselles du Fresne pour les accompagner à Saint-Pater. Alors il me repondit que je pouvois bien rentrer, car il sçavoit de bonne part que leur mère avoit dit qu'elle ne vouloit pas que ses filles y allassent avec moi. Ce discours m'affomma si fort que je ne pus lui rien repliquer ; mais je rentrai dans ma maison, où étant, je me mis à penser d'où pouvoit venir un si prompt changement ; après y avoir bien rêvé, je n'en trouvais autre sujet que mon peu de merite & ma condition. Pourtant je ne pus m'empêcher de declamer contre leur procédé, de m'avoir souffert tandis que je les avois diverties par des bals, ballets, comedies & serenades, car je leur en donnois souvent, en toutes lesquelles choses j'avois fait de grandes depenses, & qu'à present l'on me rebutoit. La colere où j'étois me fis résoudre d'aller à l'assemblée avec quelques-uns

de mes voisins, ce que je fis. Cependant l'on m'attendoit au Parc, & quand le temps fut passé que je devois m'y rendre, la du Lys & sa sœur, avec quelques autres demoiselles du voisinage, y allèrent. Après avoir fait leur devotion dans l'église, elles se placèrent sur la muraille du cimetière, au devant d'un ormeau qui leur donnoit de l'ombrage. Je passai devant elles, mais d'assez loin, & la du Fresne me fit signe d'approcher, & je fis semblant de ne les pas voir. Ceux qui étoient avec moi m'en avertirent & je feignis de ne l'entendre pas & passai outre, leur disant : « Allons faire collation au logis des Quatre-Vents » ; ce que nous fîmes.

Je ne fus pas plutôt retourné chez moi qu'une femme veuve (qui étoit notre confidente) me vint trouver & me demanda fort brusquement quel sujet m'avoit obligé de fuir l'honneur d'accompagner les demoiselles du Fresne à Saint-Pater ; que la du Lys en étoit outrée de colère au dernier point, & ajouta que je pensasse à reparer cette faute. Je fus fort surpris de ce discours, & après lui avoir fait le récit de ce que je vous viens de dire, je l'accompagnai à la porte du Parc, où elles étoient. Je la laissai faire mes excuses, car j'étois si troublé que je n'aurois pu leur dire que mauvaises raisons. Alors la mère, s'adressant à moi, me dit que je ne devois pas être si credule ; que c'étoit quelqu'un qui vouloit troubler notre

contentement, & que je fusse assuré que je ferois toujours le bienvenu dans leur maison, où nous allâmes. J'eus l'honneur de donner la main à la du Lys, qui m'assura qu'elle avoit eu bien de l'inquiétude, surtout quand j'avois feint de ne pas voir le signe que sa sœur m'avoit fait. Je lui demandai pardon & lui fis de mauvaises excuses, tant j'étois transporté d'amour & de colère. Je me voulois venger de ce jeune homme; mais elle me commanda de n'en pas parler seulement, ajoutant que je devois être content d'expérimenter le contraire de ce qu'il m'avoit dit. Je lui obéis, comme je fis toujours depuis.

Nous passions le temps le plus doucement qu'on puisse imaginer, & nous éprouvions par de véritables effets ce que l'on dit que le mouvement des yeux est le langage des amans; car nous l'avions si familier, que nous nous faisions entendre tout ce que nous voulions. Un dimanche au soir, au sortir de Vêpres, nous nous dîmes, avec ce langage muet, qu'il falloit aller après souper nous promener sur la rivière & n'avoir que telles personnes que nous désignâmes. J'envoyai aussitôt retenir un bateau. A l'heure dite, je me transportai, avec ceux qui devoient être de la promenade, à la porte du Parc, où les demoiselles nous attendoient; mais trois jeunes hommes, qui n'étoient pas de notre cabale, s'arrêtèrent avec elles. Elles firent bien tout ce qu'elles purent pour s'en débarrasser; mais

eux s'en étant aperçus, ils s'opiniâtrèrent à demeurer, ce qui fut cause que quand nous abordâmes la porte du Parc, nous passâmes outre sans nous y arrêter, & nous nous contentâmes de leur faire signe de nous suivre, & nous les allâmes attendre au bateau. Mais quand nous aperçûmes ces fâcheux avec elles, nous avançâmes sur l'eau & allâmes aborder à un autre lieu, proche d'une des portes de la ville, où nous rencontrâmes le sieur du Fresne, lequel me demanda où j'avais laissé ses filles. Je ne pensai pas bien à ce que je lui devois répondre, mais lui dis franchement que je n'avois pas eu l'honneur de les voir ce soir-là. Après nous avoir donné le bon soir, il prit le chemin du Parc, à la porte duquel il trouva ses filles, auxquelles il demanda d'où elles venoient & avec qui. La du Lys lui répondit : « Nous venons de nous promener avec un tel », & me nomma. Alors son père lui accompagna un : « Vous en avez menti », d'un soufflet, ajoutant que si j'eusse été avec elles (quand même il auroit été plus tard) il ne s'en fût pas mis en peine. Le lendemain, cette veuve dont je vous ai déjà parlé me vint trouver pour me dire ce qui s'étoit passé le soir précédent, & que la du Lys en étoit fort en colère, non pas tant du soufflet comme de ce que je ne l'avois pas attendue, parce qu'au bateau son intention étoit de se defaire accortement de ces fâcheux. Je m'excusai du mieux que je pus, & je passai quatre jours

sans l'aller voir. Mais un jour qu'elle & sa sœur & quelques demoiselles étoient assises sur un banc de boutique, dans la rue la plus prochaine de la porte de la ville par laquelle j'allois sortir pour aller au faubourg, je passai devant elles en levant un peu le chapeau, mais sans les regarder ni leur rien dire. Les autres demoiselles leur demandèrent ce que vouloit dire ce procédé, qui paroissoit incivil. La du Lys ne répondit rien ; mais sa sœur aînée dit qu'elle en ignoroit la cause & qu'il la falloit sçavoir de lui-même : « Et pour ne le pas manquer, allons, dit-elle, nous poster un peu plus près de la porte, au-delà de cette petite rue par où il nous pourroit éviter » ; ce qu'elles firent. Comme je repassois devant elles, cette bonne sœur se leva de sa place & me prit par mon manteau, en me disant : « Depuis quand, monsieur le glorieux, fuyez-vous l'honneur de voir votre maîtresse ? » et à même temps me fit asseoir auprès d'elle. Mais quand je la voulus caresser & lui dire quelques douceurs, elle fut toujours muette & me rebuta furieusement. Je demurai là quelque peu de temps bien entrepris, après quoi je les accompagnai jusqu'à la porte du Parc, d'où je me retirai, résolu de n'y aller plus. Je demurai donc encore quelques jours sans y aller, & qui me furent autant de siècles ; mais un matin j'eus une rencontre de mademoiselle du Fresne la mère, laquelle m'arrêta & me demanda pourquoi l'on ne me voyoit

plus. Je lui repondis que c'etoit la mauvaife humeur de fa cadette. Elle me repliqua qu'elle vouloit faire notre accord, & que je l'allasse attendre à la maifon. J'en mourois d'impatience & je fus ravi de cette ouverture. J'y allai donc, & comme je montois à la chambre, la du Lys, qui m'avoit aperçu, en defcendit fi brusquement que je ne la pus jamais arrêter. J'y entrai & je trouvai fa fœur, qui fe mit à foudre, à laquelle je dis le procedé de fa cadette, & elle m'affura que tout cela n'etoit que feinte & qu'elle avoit regardé plus de cent fois par la fenêtré pour voir fi je paroîtrois, & qu'elle en temoignoit une grande inquietude ; qu'elle etoit fans doute dans le jardin, où je pouvois aller. Je defcendis l'efcalier & m'approchai de la porte du jardin, que je trouvai fermée par dedans. Je la priaï plusieurs fois de l'ouvrir, ce qu'elle ne voulut point faire. Sa fœur, qui l'entendoit du haut de l'efcalier, defcendit & me la vint ouvrir, car elle en fçavoit le fecret. J'entrai, & la du Lys fe mit à fuir ; mais je la pourfuivis fi bien, que je la pris par une des manches de fon corps de jupe, & je l'affis fur un fiege de gazon où je me mis auffi. Je lui fis mes excuses du mieux qu'il me fut poffible ; mais elle me parut toujours plus fevère. Enfin, après plusieurs conteftations, je lui dis que ma paffion ne fouffroit point de mediocrité & qu'elle me porteroit à quelque defefpoir, de quoi elle fe repentiroit après, ce qui ne la rendit pas plus exorable,

Alors je tirai mon épée du fourreau & la lui presentai, la suppliant de me la plonger dans le corps, lui disant qu'il m'étoit impossible de vivre privé de l'honneur de ses bonnes grâces ; elle se leva pour s'enfuir, en me repondant qu'elle n'avoit jamais tué personne, & que, quand elle en auroit quelque pensée, elle ne commenceroit pas par moi. Je l'arrêtai en la suppliant de me permettre de l'exécuter moi-même, & elle me repondit froidement qu'elle ne m'en empêcheroit pas. Alors j'appuyai la pointe de mon épée contre ma poitrine, & me mis en posture pour me jeter dessus, ce qui la fit pâlir, & à même temps elle donna un coup de pied contre la garde de l'épée, qu'elle fit tomber à terre, m'assurant que cette action l'avoit beaucoup troublée, & me disant que je ne lui fisse plus voir de tels spectacles. Je lui repliquai : « Je vous obeirai, pourvu que vous ne me soyez plus si cruelle » ; ce qu'elle me promit. Ensuite nous nous caressâmes si amoureusement, que j'eusse bien souhaité d'avoir tous les jours une querelle avec elle pour l'appointer avec tant de douceur. Comme nous étions dans ces transports, sa mère entra dans le jardin, & nous dit qu'elle feroit bien venue plus tôt. mais qu'elle avoit bien jugé que nous n'avions pas besoin de son entremise pour nous accorder.

Or, un jour que nous nous promenions dans une des allées du parc, le sieur du Fresne, sa

femme, la du Lys & moi, qui allions après eux & qui ne pensions qu'à nous entretenir; cette bonne mère se tourna vers nous & nous dit qu'elle plaidoit bien notre cause. Elle le put dire sans que son mari l'entendît, car il étoit fort sourd; nous la remerciâmes plutôt d'action que de parole. Un peu de temps après, M. du Fresno me tira à part & me decouvrit le dessein que lui & sa femme avoient formé de me donner leur plus jeune fille en mariage, devant qu'il partît pour aller en cour servir son quartier³⁴, & qu'il ne falloit plus faire de dépenses en serenades ni autrement pour ce sujet. Je ne lui fis que des remerciemens confus : car j'étois si transporté de joie d'un bonheur si inopiné & qui faisoit le comble de ma félicité, que je ne savois ce que je disois. Il me souvient bien que je lui dis que je n'eusse pas été si téméraire que de la lui demander, attendu mon peu de mérite & l'inégalité des conditions ; à quoi il me répondit que pour du mérite, il en avoit assez reconnu en moi, & que pour la condition j'avois de quoi suppléer à ce défaut, sous-entendant du bien. Je ne sçais ce que je lui repliquai, mais je sçais bien qu'il me convia à souper, après quoi il fut conclu que le dimanche suivant nous assemblerions nos parens pour faire les fiançailles. Il me dit aussi quel dot il pouvoit donner à sa fille ; mais à cela je répondis que je ne lui demandois que la personne & que j'avois assez de bien pour elle & pour moi. J'étois le plus

content homme du monde, & là du Lys aussi contente, ce que nous connûmes dans la conversation que nous eûmes ce soir-là, & qui fut la plus agreable que l'on puisse imaginer. Mais ce plaisir ne dura guères ; car l'avant-veille du jour que nous devions nous fiancer, nous etions, la du Lys & moi, assis sur l'herbe, quand nous aperçûmes de loin un conseiller du presidial, proche parent du sieur du Fresne, lequel lui venoit rendre visite. Nous en conçûmes une même pensée, elle & moi, & nous nous en affligeâmes sans savoir au vrai ce que nous apprehendions ; ce que l'évènement ne nous fit que trop connoître : car le lendemain, comme j'allois prendre l'heure de l'assemblée, je fus furieusement surpris quand je trouvai, à la porte de la basse-cour, la du Lys qui pleuroit. Je lui dis quelque chose & elle ne me repondit rien. J'entrai plus avant, & je trouvai sa sœur au même état. Je lui demandai que vouloient dire tant de pleurs, & elle me repondit, en redoublant ses sanglots, que je ne le sçaurois que trop. Je montois à la chambre quand la mère en sortoit, laquelle passa sans me rien dire, car les larmes, les sanglots & les soupirs la suffoquaient si fort, que tout ce qu'elle put faire, ce fut de me regarder pitoyablement & dire : « Ha ! pauvre garçon ! » Je ne comprenois rien en un si prompt changement ; mais mon cœur me presageoit tous les malheurs que j'ai ressentis depuis. Je me resolus d'en apprendre le sujet,

& je montai à la chambre, où je trouvai M. du Fresne assis dans une chaise, lequel me dit fort brusquement qu'il avoit changé d'avis & qu'il ne vouloit pas marier sa cadette devant son aînée; que quand il la marieroit, ce ne seroit qu'après le retour de son voyage de la cour. Je lui repondis sur ces deux chefs : au premier, que sa fille aînée n'avoit aucune repugnance que sa sœur fût mariée la première, pourvu que ce fût avec moi, parce qu'elle m'avoit toujours aimée comme un frère; que pour un autre elle s'y seroit opposée (je vous puis assurer qu'elle m'en avoit fait la protestation plusieurs fois); & sur le second, que j'attendrois aussi bien dix ans que les trois mois qu'il seroit à la cour. Mais il me dit tout net que je ne pensasse plus au mariage de sa fille. Ce discours si surprenant & prononcé du ton que je vous viens de dire me jeta dans un si horrible desespoir que je sortis sans lui repliquer & sans rien dire aux demoiselles, qui ne me purent rien dire aussi.

Je m'en allai à ma maison, résolu de me donner la mort; mais comme je tirois mon épée à dessein de me la plonger dans le corps, cette veuve confidente entra chez moi & empêcha l'exécution de ce mortel dessein, en me disant de la part de la du Lys que je ne m'affligeasse point, qu'il falloit avoir patience, & qu'en pareilles affaires il arrivoit toujours du trouble; mais que j'avois un grand avantage d'avoir sa mère & sa sœur aînée pour moi, & elle plus

que tous, qui étoit la principale partie ; qu'elles avoient résolu que quand son père seroit parti, qui seroit dans huit ou dix jours, que je pourrois continuer mes visites, & que le temps étoit un grand opérateur. Ce discours étoit fort obligeant, mais je n'en pus point être consolé ; aussi je m'abandonnai à la plus noire mélancolie que l'on puisse imaginer, & qui me jeta enfin dans un si furieux desespoir que je me résolus de consulter les démons. Quelques jours avant le départ de M. du Fresne, je m'en allai à demi-lieue de cette ville, dans un lieu où il y a un bois taillis de fort grande étendue, dans lequel la croyance du vulgaire est qu'il y habite de mauvais esprits, d'autant que ç'a été autrefois la demeure de certaines fées (qui étoient sans doute de fameuses magiciennes). Je m'enfonçai dans le bois, appelant & invoquant ces esprits, & les suppliant de me secourir en l'extrême affliction où j'étois ; mais après avoir bien crié, je ne vis ni n'ouïs que des oiseaux qui par leur ramage sembloient me témoigner qu'ils étoient touchés de mes malheurs. Je retournai à ma maison, où je me mis au lit, atteint d'une si étrange fureur, que l'on ne croyoit pas que j'en pusse rechapper, car j'en fus jusqu'à perdre la parole. La du Lys fut malade à même temps & de la même manière que moi ; ce qui m'a obligé depuis de croire à la sympathie : car comme nos maladies procédoient d'une même cause, elles produisoient

aussi en nous de semblables effets ; ce que nous apprenions par le medecin & l'apothicaire, qui estoient les mêmes qui nous servoient ; pour les chirurgiens, nous avions chacun le nôtre en particulier. Je gueris un peu plus tôt qu'elle, & je m'en allai, ou, pour mieux dire, je me traînai à sa maison, où je la trouvai dans le lit (son père étoit parti pour la cour). Sa joie ne fut pas mediocre, comme la fuite me le fit connoître : car, après avoir demeuré environ une heure avec elle, il me sembla qu'elle n'avoit plus de mal ; ce qui m'obligea à la presser de se lever, ce qu'elle fit pour me satisfaire. Mais si tôt qu'elle fut hors du lit elle evanouit entre mes bras. Je fus bien marri de l'en avoir pressée, car nous eûmes beaucoup de peine à la remettre. Quand elle fut revenue de son evanouissement, nous la remîmes dans le lit, où je la laissai pour lui donner moyen de reposer, ce qu'elle n'eût peut-être pas fait en ma presence.

Nous guerîmes entièrement, & nous passâmes agréablement le temps, tout celui que son père demeura à la cour. Mais quand il fut revenu, il fut averti par quelques ennemis secrets que j'avois toujours fréquenté dans sa maison & pratiqué familièrement sa fille à laquelle il fit de rigoureuses défenses de me voir, & se fâcha fort contre sa femme & sa fille aînée de ce qu'elles avoient favorisé nos entrevues ; ce que j'appris par notre confidente, ensemble la resolution qu'elles avoient prise de me voir

toujours, & par quels moyens. Le premier fut que je prenois garde quand cet injuste père venoit à la ville, car aussitôt j'allois dans sa maison, où je demeurois jusqu'à son retour, que nous connoissions facilement à sa manière de frapper à la porte, & aussitôt je me cachois derrière une pièce de tapisserie, & quand il entroit, un valet ou une servante, ou quelquefois une de ses filles lui ôtoit son manteau, & je sortois facilement sans qu'il le pût ouïr, car, comme je vous ai déjà dit, il étoit fort sourd, & en sortant la du Lys m'accompagnait toujours jusqu'à la porte de la basse-cour. Ce moyen fut découvert, & nous eûmes recours au jardin de notre confidente, dans lequel je me rendois par un autre de nos voisins, ce qui dura assez, mais à la fin il fut encore découvert. Nous nous servîmes ensuite des églises, tantôt l'une, tantôt l'autre; ce qui fut encore connu, tellement que nous n'avions plus que le hasard, quand nous pouvions nous rencontrer dans quelques-unes des allées du parc; mais il falloit user de grande precaution. Un jour que j'y avois demeuré assez longtemps avec la du Lys (car nous nous étions entretenus à fond de nos communs malheurs & avions pris de fortes résolutions de les surmonter), je la voulus accompagner jusqu'à la porte de la basse-cour, où étant, nous aperçûmes de loin son père qui venoit de la ville & tout droit à nous. De fuir, il n'y avoit lieu, car il nous avoit vus.

Elle me dit alors de faire quelque invention pour nous excuser ; mais je lui repondis qu'elle avoit l'esprit plus present & plus subtil que moi, & qu'elle y pensât. Cependant il arriva, & comme il commençoit à se fâcher, elle lui dit que j'avois appris qu'il avoit apporté des bagues & autres joailleries (car il employoit ses gages en orfèvrerie pour y faire quelque profit, etant aussi avare qu'il étoit fourd), & que je venois pour voir s'il voudroit m'accommoder de quelques-unes pour donner à une fille du Mans à laquelle je me mariois. Il le crut facilement : nous montâmes, & il me montra ses bagues. J'en choisîs deux, un petit diamant & une rose d'opale. Nous fûmes d'accord du prix, que je lui payai à l'heure même. Cet expedient me facilita la continuation de mes visites ; mais quand il vit que je ne me hâtois point d'aller au Mans, il en parla à sa jeune fille, comme se doutant de quelque fourbe, & elle me conseilla d'y faire un voyage, ce que je fis. Cette ville-là est une des plus agreables du royaume, & où il y a du plus beau monde & du mieux civilisé, & où les filles y sont les plus spirituelles, comme vous sçavez fort bien ; aussi j'y fis en peu de temps de grandes connoissances. J'étois logé au logis des Chênes-Verts, où étoit aussi logé un operateur qui debitoit ses drogues en public sur le théâtre, en attendant l'issue d'un projet qu'il avoit fait de dresser une troupe de comedîens. Il avoit

déjà avec lui des personnes de qualité, entre autres le fils d'un comte que je ne nomme pas par discretion, un jeune avocat du Mans qui avoit déjà été en troupe, sans compter un sien frère & un autre vieux comedien qui s'enfarioit à la farce, & il attendoit une jeune fille de la ville de Laval qui lui avoit promis de se dérober de la maison de son père & de le venir trouver. Je fis connoissance avec lui, & un jour, faute de meilleur entretien, je lui fis succinctement le recit de mes malheurs; en suite de quoi il me persuada de prendre parti dans sa troupe, & que ce seroit le moyen de me faire oublier mes disgrâces. J'y consentis volontiers, & si la fille fût venue, j'aurois certainement suivi; mais les parens en furent avertis, ils prirent garde à elle, ce qui fut la cause que le dessein ne reussit pas, ce qui m'obligea à m'en revenir. Mais l'amour me fournit une invention pour pratiquer encore la du Lys sans soupçon, qui fut de mener avec moi cet avocat dont je vous viens de parler, & un autre jeune homme de ma connoissance, auxquels je decouvris mon dessein, & qui furent ravis de me servir en cette occasion. Ils parurent en cette ville sous le titre l'un de frère & l'autre de cousin germain d'une maîtresse imaginaire. Je les menai chez le sieur du Fresne, que j'avois prié de me traiter de parent, ce qu'il fit. Il ne manqua pas aussi à leur dire mille biens de moi, les assurant qu'ils ne pouvoient pas mieux loger leur parente,

& ensuite nous donna à souper. L'on but à la santé de ma maîtresse & la du Lys en fit raison. Après qu'ils eurent demeuré cinq ou six jours en cette ville, ils s'en retournèrent au Mans. J'avois toujours libre accès chez le sieur du Fresne, lequel me disoit sans cesse que je tardois trop à aller au Mans achever mon mariage, ce qui me fit apprehender que la feinte ne fût à la fin decouverte & qu'il ne me chassât encore une fois honteusement de sa maison ; ce qui me fit prendre la plus cruelle resolution qu'un homme desesperé puisse jamais avoir, qui fut de tuer la du Lys, de peur qu'un autre n'en fût possesseur. Je m'armai d'un poignard & l'allai trouver, la priant de venir avec moi faire une promenade, ce qu'elle m'accorda. Je la menai insensiblement dans un lieu fort écarté des allées du parc, où il y avoit des broussailles ; ce fut là où je lui découvris le cruel dessein que le desespoir de la posséder m'avoit fait concevoir, tirant à même temps le poignard de ma poche. Elle me regarda si tendrement & me dit tant de douceurs, qu'elle accompagna de protestations de constance & de belles promesses, qu'il lui fut facile de me desarmer. Elle saisit mon poignard, que je ne pus retenir, & le jeta au travers des broussailles, & me dit qu'elle s'en vouloit aller & qu'elle ne se trouveroit plus seule avec moi. Elle me vouloit dire que je n'avois pas sujet d'en user ainsi, quand je l'interrompis pour la prier de se trouver le lende-

main chez notre confidente, où je me rendrois, & que là nous prendrions les dernières résolutions. Nous nous y rencontrâmes à l'heure dite. Je la saluai & nous pleurâmes nos communes misères, &, après de longs discours, elle me conseilla d'aller à Paris, me protestant qu'elle ne consentiroit jamais à aucun mariage, & quand je demeurerois dix ans qu'elle m'attendroit. Je lui fis des promesses reciproques, que j'ai mieux tenues qu'elle n'a fait. Comme je voulois prendre congé d'elle (ce qui ne fut pas sans verser beaucoup de larmes), elle fut d'avis que sa mère & sa sœur fussent de la confidence. Cette veuve les alla querir, & je demurai seul avec la du Lys. Ce fut alors que nous ouvrîmes nos cœurs mieux que nous n'avions jamais fait; & elle en vint jusques à me dire que si je la voulois enlever elle y consentiroit volontiers & me suivroit partout, & que, si l'on venoit après nous & que l'on nous attrapât, elle feindroit d'être enceinte. Mais mon amour étoit si pur que je ne voulus jamais mettre son honneur en compromis, laissant l'événement à la conduite du sort. Sa mère & sa sœur arrivèrent & nous leur déclarâmes nos résolutions, ce qui fit redoubler les pleurs & les embrassemens. Enfin je pris congé d'elles pour aller à Paris. Devant que de partir j'écrivis une lettre à la du Lys, des termes de laquelle je ne me sçaurois souvenir; mais vous pouvez bien vous imaginer que j'y avois mis tout ce que je m'étois figuré de tendre pour

leur donner de la compassion. Aussi notre confidente, qui porta la lettre, m'assura qu'après la lecture de cette lettre la mère & les deux filles avoient été si affligées de douleur que la du Lys n'avoit pas eu le courage de me faire reponse.

J'ai supprimé beaucoup d'aventures qui nous arrivèrent pendant le cours de nos amours (pour n'abuser pas de votre patience), comme les jalousies que la du Lys conçut contre moi pour une demoiselle sa cousine germaine qui l'étoit venue voir, & qui demeura trois mois dans la maison ; la même chose pour la fille de ce gentilhomme qui avoit amené ce galant que je fis en aller, non plus que plusieurs querelles que j'eus à déjouer, & des combats en des rencontres de nuit, où je fus blessé par deux fois au bras & à la cuisse. Je finis donc ici la digression, pour vous dire que je partis pour Paris, où j'arrivai heureusement & où je demeurai environ une année. Mais ne pouvant pas y subsister comme je faisois en cette ville, tant à cause de la cherté des vivres que pour avoir fort diminué mes biens à la recherche de la du Lys, pour laquelle j'avois fait de grandes dépenses, comme vous avez pu apprendre de ce que je vous ai dit, je me mis en condition en qualité de secrétaire d'un secrétaire de la chambre du roi, lequel avoit épousé la veuve d'un autre secrétaire aussi du roi. Je n'y eus pas demeuré huit jours que cette dame usa avec moi d'une familiarité extraordinaire, à laquelle je ne fis point

pour lors de reflexion ; mais elle continua si ouvertement que quelques-uns des domestiques s'en aperçurent, comme vous allez voir.

Un jour qu'elle m'avoit donné une commission pour faire dans la ville, elle me dit de prendre le carrosse, dans lequel je montai seul, & je dis au cocher de me conduire par le Marais du Triangle, tandis que son mari alloit par la ville à cheval, suivi d'un seul laquais : car elle lui avoit persuadé qu'il seroit mieux ses affaires de la sorte que de traîner un carrosse, qui est toujours embarrassant. Quand je fus dans une longue rue où il n'y avoit que des portes cochères, & par conséquent l'on n'y voyoit guère de monde, le cocher arrêta le carrosse & en descendit. Je lui criai pourquoi il arrêtoit. Il s'approcha de la portière & me pria de l'écouter, ce que je fis. Alors il me demanda si je n'avois point pris garde au procédé de madame sur mon sujet ; à quoi je lui répondis que non, & qu'est-ce qu'il vouloit dire. Il me répondit alors que je ne connoissois pas ma fortune, & qu'il y avoit beaucoup de personnes à Paris qui eussent bien voulu en avoir une semblable. Je ne raisonnai guère avec lui ; mais je lui commandai de remonter sur son siège & me conduire à la rue Saint-Honoré. Je ne laissai pas de rêver profondément à ce qu'il m'avoit dit, & quand je fus de retour à la maison j'observai plus exactement les actions de cette dame, dont quelques-unes me confir-

mèrent en la croyance de ce que m'avoit dit le cocher.

Un jour que j'avois acheté de la toile & de la dentelle pour des collets que j'avois baillés à faire à ses filles de service, comme elles y travailloient, elle leur demanda pour qui étoient ces collets. Elles répondirent que c'étoit pour moi, & alors elle leur dit qu'elles les achevaissent, mais que pour la dentelle, elle la vouloit mettre. Un jour qu'elle l'attachoit, j'entrai dans sa chambre, & elle me dit qu'elle travailloit pour moi, dont je fus si confus que je ne fis que des remerciemens de même. Mais un matin que j'écrivois dans ma chambre, qui n'étoit pas éloignée de la sienne, elle me fit appeler par un laquais, & quand j'en approchai j'entendis qu'elle crioit furieusement contre sa demoiselle suivante & contre sa femme de chambre; elle disoit : « Ces chiennes, ces vilaines, ne sçauroient rien faire adroit ! Sortez de ma chambre. » Comme elles en sortoient, j'y entrai, & elle continua à déclamer contre elles, & me dit de fermer la porte & de lui aider à s'habiller; & aussitôt elle me dit de prendre sa chemise qui étoit sur la toilette & de la lui donner, & à même temps elle depouilla celle qu'elle avoit & s'exposa à ma vue toute nue, dont j'eus une si grande honte que je lui dis que je ferois encore plus mal que ces filles, qu'elle devoit faire revenir, à quoi elle fut obligée par l'arrivée de son mari. Je ne doutai

donc plus de son intention ; mais comme j'étois jeune & timide, j'apprehendai quelque sinistre accident : car, quoiqu'elle fût déjà avancée en âge, elle avoit pourtant encore des beaux restes ; ce qui me fit résoudre à demander mon congé, ce que je fis un soir après que l'on eut servi le souper. Alors, sans me rien répondre, son mari se retira à sa chambre, & elle tourna sa chaise du côté du feu, disant au maître d'hôtel de remporter la viande. Je descendis pour souper avec lui. Comme nous étions à table, une sienne nièce, âgée d'environ douze ans, descendit, & s'adressant à moi, me dit que madame sa tante l'envoyoit pour sçavoir si j'avois bien le courage de souper, elle ne sou-pant pas. Je ne me souviens pas bien de ce que je lui répondis ; mais je sçais bien que la dame se mit au lit & fut extrêmement malade. Le lendemain, de grand matin, elle me fit appeler pour donner ordre d'avoir des medecins ; comme j'approchai de son lit, elle me donna la main & me dit ouvertement que j'étois la cause de son mal, ce qui fit redoubler mon apprehension, en sorte que le même jour je me mis dans des troupes qu'on faisoit à Paris pour le duc de Mantoue, & je partis sans en rien dire à personne. Notre capitaine ne vint pas avec nous, laissant la conduite de sa compagnie à son lieutenant, qui étoit un franc voleur, aussi bien que les deux sergens : car ils brûloient presque tous les logemens & nous faisoient

souffrir ; aussi ils furent pris par le prévôt de Troye en Champagne, lequel les y fit pendre, excepté l'un des sergens, qui se trouva frère d'un des valets de chambre de monseigneur le duc d'Orleans, lequel le sauva. Nous demeurâmes sans chef, & les soldats, d'un commun accord, firent election de ma personne pour commander la compagnie, qui étoit composée de quatre-vingts soldats. J'en pris la conduite avec autant d'autorité que si j'en eusse été le capitaine en chef. Je passai en revue & tirai la montre³⁵, que je distribuai, aussi bien que les armes, que je pris à Sainte-Reine en Bourgogne³⁶. Enfin nous filâmes jusqu'à Embrun en Dauphiné, où notre capitaine nous vint trouver, dans l'apprehension qu'il n'y avoit pas un soldat à sa compagnie. Mais quand il apprit ce qui s'étoit passé, & que je lui en fis paroître soixante-huit (car j'en avois perdu douze dans la marche) il me caressa fort & me donna son drapeau & sa table.

L'armée, qui étoit la plus belle qui fût jamais sortie de France, eut le mauvais succès que vous avez pu sçavoir ; ce qui arriva par la mauvaise intelligence des generaux. Après son debris je m'arrêtai à Grenoble, pour laisser passer la fureur des payfans de Bourgogne & de Champagne, qui tuoient tous les fugitifs, & le massacre en fut si grand que la peste se mit si furieusement dans ces deux provinces, qu'elle s'épandit par tout le royaume. Après que j'eus

demeuré quelque temps à Grenoble, où je fis de grandes connoissances, je resolus de me retirer dans cette ville, ma patrie. Mais en passant par des lieux ecartés du grand chemin, pour la raison que j'ai dite, j'arrivai à un petit bourg appelé Saint-Patrice, où le fils puîné de la dame du lieu, qui étoit veuve, faisoit une compagnie de fantassins pour le siège de Montauban. Je me mis avec lui, & il reconnut quelque chose sur mon visage qui n'étoit pas rebutant. Après m'avoir demandé d'où j'étois, & que je lui eus dit franchement la vérité, il me pria de prendre le soin de conduire un sien frère, jeune garçon, chevalier de Malte, auquel il avoit donné son enseigne, ce que j'acceptai volontiers. Nous partîmes pour aller à Noves, en Provence, qui étoit le lieu d'assemblée du regiment, mais nous n'y eûmes pas demeuré trois jours que le maître d'hôtel de ce capitaine le vola & s'enfuit. Il donna ordre qu'il fût suivi, mais en vain ; ce fut alors qu'il me pria de prendre les clefs de ses coffres, que je ne gardai guères, car il fut député du corps du regiment pour aller trouver le grand cardinal de Richelieu, lequel conduisoit l'armée pour le siège de Montauban & autres villes rebelles de Guyenne & Languedoc. Il me mena avec lui, & nous trouvâmes Son Eminence dans la ville d'Albi ; nous la suivîmes jusqu'à cette ville rebelle, qui ne le fut plus à l'arrivée de ce grand homme, car elle se rendit, comme vous

avez pu ſçavoir. Nous eûmes pendant ce voyage un grand nombre d'aventures. que je ne vous dis point, pour ne vous être pas ennuyeux; ce que j'ai peut-être déjà trop été. »

Alors l'Etoile lui dit que ce feroit les priver d'un agreable divertiffement s'il ne continuoît jufqu'à la fin. Il pourſuivit donc ainſi :

« Je fis des grandes connoiſſances dans la maifon de cet illuſtre cardinal, & principalement avec les pages, dont il y en avoit dix-huit de Normandie, & qui me faiſoient de grandes careſſes, auffi bien que que les autres domeſtiques de ſa maifon. Quand la ville fut rendue, notre regiment fut licencié, & nous nous en revînmes à Saint-Patrice. La dame du lieu avoit un procès contre ſon fils aîné, & ſe preparoit pour aller le pourſuivre à Grenoble. Quand nous arrivâmes, je fus prié de l'accompagner; à quoi j'eus un peu de repugnance, car je voulois me retirer, comme je vous ai dit; mais je me laiſſai gagner, dont je ne me repentis pas, car, quand nous fûmes arrivés à Grenoble, où je ſollicitai fortement le procès, le roi Louis treizième, de glorieuſe memoire, y paſſa pour aller en Italie, & j'eus l'honneur de voir à ſa ſuite les plus grands ſeigneurs de ce pays, & entre autres le gouverneur de cette ville, lequel connoiſſoit fort M. de Saint-Patrice, auquel il me recommanda, & après m'avoir offert de l'argent, lui dit qui j'étois, ce qui l'obligea à faire plus d'eſtime de moi qu'il n'avoit pas fait, bien que

je n'eusse pas fujet de me plaindre. Je vis encore cinq jeunes hommes de cette ville qui étoit au regiment des gardes, trois desquels étoient gentilshommes, & auxquels j'avois l'honneur d'appartenir; je les traitai du mieux qu'il me fut possible, & à la maison & au cabaret. Un jour que nous venions de déjeuner d'un logis du faubourg de Saint-Laurent, qui est au delà du pont, nous nous arrê tâmes dessus pour voir passer des bateaux, & alors un d'eux me dit qu'il s'etonnoit fort que je ne leur demandasse point des nouvelles de la du Lys. Je leur dis que je n'avois osé de peur de trop apprendre. Ils me repartirent que j'avois bien fait, & que je devois l'oublier, puisqu'elle ne m'avoit pas tenu parole. Je pensai mourir à cette nouvelle, mais enfin il fallut tout sçavoir. Ils m'apprirent donc qu'aussitôt que l'on eut appris mon départ pour l'Italie, qu'on l'avoit mariée à un jeune homme qu'ils me nommèrent, & qui étoit celui de tous ceux qui y pouvoient pretendre pour qui j'avois le plus d'aversion. Alors j'eclatai, & dis contre elle tout ce que la colère me suggera. Je l'appelai tigresse, felonne, perfide, traîtresse; qu'elle n'eût pas osé se marier me sçachant si près, étant bien assurée que je la ferois allé poignarder avec son mari, jusques dedans son lit. Après, je fortis de ma poche une bourse d'argent & de soie bleue, à petit point, qu'elle m'avoit donnée, dans laquelle je conservois le bracelet & le ruban que je lui

avois gagné. Je mis une pierre dedans & la jetai avec violence dans la rivière, en disant : « Ainsi se puisse effacer de ma mémoire celle à qui ont appartenu ces choses, de même qu'elles s'enfuiront au gré des ondes ! » Ces messieurs furent étonnés de mon procédé, & me protestèrent qu'ils étoient bien marris de me l'avoir dit, mais qu'ils croyoient que je l'eusse sçu d'ailleurs. Ils ajoutèrent, pour me consoler, qu'elle avoit été forcée à se marier, & qu'elle avoit bien fait paroître l'aversion qu'elle avoit pour son mari : car elle n'avoit fait que languir depuis son mariage, & étoit morte quelque temps après. Ce discours redoubla mon déplaisir & me donna à même temps quelque espèce de consolation. Je pris congé de ces messieurs & me retirai à la maison, mais si changé que mademoiselle de Saint-Patrice, fille de cette bonne dame, s'en aperçut. Elle me demanda ce que j'avois, à quoi je ne répondis rien ; mais elle me pressa si fort que je lui dis succinctement mes aventures & la nouvelle que je venois d'apprendre. Elle fut touchée de ma douleur, comme je le connus, par les larmes qu'elle versa. Elle le fit sçavoir à sa mère & à ses frères, qui me temoignèrent de participer à mes déplaisirs, mais qu'il falloit se consoler & prendre patience.

Le procès de la mère & du fils termina par un accord, & nous nous en retournâmes. Ce fut alors que je commençai à penser à une retraite.

La maison où j'étois étoit assez puissante pour me faire trouver de bons partis, & l'on m'en proposa plusieurs ; mais je ne pus jamais me résoudre au mariage. Je repris le premier dessein que j'avois eu autrefois, de me rendre capucin, & j'en demandai l'habit ; mais il survint tant d'obstacles, dont la deduction ne vous seroit qu'ennuyeuse, que je cessai cette poursuite.

En ce temps-là, le roi commanda l'arrière-ban de la noblesse du Dauphiné pour aller à Casal³⁷. M. de Saint-Patrice me pria de faire encore ce voyage-là avec lui, ce que je ne pus honorablement refuser. Nous partîmes, & nous y arrivâmes. Vous sçavez ce qu'il en réussit. Le siège fut levé, la ville rendue & la paix faite par l'entremise de Mazarin. Ce fut le premier degré par où il monta au cardinalat, & à cette prodigieuse fortune qu'il a eue ensuite du gouvernement de la France. Nous nous en retournâmes à Saint-Patrice, où je persistai toujours à me rendre religieux. Mais la divine Providence en dispoit autrement. Un jour M. de Saint-Patrice me dit, voyant ma résolution, qu'il me conseilloit de me faire prêtre seculier ; mais j'apprehendai de n'avoir pas assez de capacité, & il me repartit qu'il y en avoit de moindres. Je m'y résolus, & je pris les ordres sur un patrimoine, que madame sa mère me donna, de cent livres de rente, qu'elle m'assigna sur le plus liquide de son revenu. Je dis ma première messe dans l'église de la paroisse,

& ladite dame en usa comme si j'eusse été son propre enfant ; car elle traita splendidement une trentaine de prêtres qui s'y trouvèrent & plusieurs gentilshommes du voisinage. J'étois dans une maison trop puissante pour manquer de benefices ; aussi six mois après j'eus un prieuré assez considérable, avec deux autres petits benefices. Quelques années après j'eus un gros prieuré & une fort bonne cure : car j'avois pris grande peine à étudier, & je m'étois rendu jusqu'au point de monter en chaire avec succès, devant les beaux auditoires & en présence même de prelates. Je menageai mes revenus & amassai une notable somme d'argent, avec laquelle je me retirai dans cette ville, où vous me voyez maintenant ravi du bonheur de la connoissance d'une si charmante compagnie & d'avoir été assez heureux de lui rendre quelque petit service. »

L'Etoile prit la parole, disant : « Mais le plus grand que vous sçauriez nous avoir jamais rendu... » Elle vouloit continuer, quand Ragotin se leva pour dire qu'il vouloit faire une comédie de cette histoire, & qu'il n'y auroit rien de plus beau que la decoration du théâtre : un beau parc avec son grand bois & une rivière ; pour le sujet, des amans, des combats, & une première messe. Tout le monde se mit à rire, & Roquebrune, qui le contrarioit toujours, lui dit : « Vous n'y entendez rien ; vous ne sçauriez mettre cette pièce dans les règles, d'autant qu'il

faudroit changer la scène & demeurer trois ou quatre ans dessus. » Alors le prieur leur dit : « Messieurs, ne disputez point pour ce sujet, j'y ay donné ordre il y a longtemps. Vous savez que M. du Hardi n'a jamais observé cette rigide règle des vingt-quatre heures, non plus que quelques-uns de nos poètes modernes, comme l'auteur de *Saint-Eustache*, etc. ; & M. Corneille ne s'y feroit pas attaché, sans la censure que M. Scudery voulut faire du *Cid* : aussi tous les honnêtes gens appellent ces manquemens de belles fautes. J'en ai donc composé une comédie que j'ai intitulée : *La Fidélité conservée après l'esperance perdue* ; & depuis j'ai pris pour devise un arbre depouillé de sa parure verte³⁸, & où il ne reste que quelques feuilles mortes (qui est la raison pourquoi j'ai ajouté cette couleur à la bleue), avec un petit chien barbet au pied & ces paroles pour âme de la devise : « Privé d'espoir, je suis fidèle. » Cette pièce roule les théâtres il y a fort longtemps. — Le titre en est aussi à propos que vos couleurs & votre devise, dit l'Etoile, car votre maîtresse vous a trompé, & vous lui avez toujours gardé la fidélité, n'en ayant point voulu épouser d'autre. »

La conversation finit par l'arrivée de M. de Verville & de M. la Garouffière. Et je finis aussi ce chapitre, qui, sans doute, a été bien ennuyeux, tant pour sa longueur que pour son sujet.



CHAPITRE XIV.

Retour de Verville, accompagné de M. de la Garouffière; mariage des comédiens & comédiennes, & autres aventures de Ragotin.



TOUS ceux de la troupe furent étonnés de voir M. de la Garouffière; pour Verville, il étoit attendu avec impatience, principalement de ceux & celles qui se devoient marier. Ils lui demandèrent quels bons affaires il avoit en cette ville, & il leur répondit qu'il n'en avoit aucuns, mais que, M. de Verville lui ayant communiqué quelque chose d'importance, il avoit été ravi de trouver une occasion si favorable pour les revoir encore une fois, & leur offrit la continuation de ses services. Verville lui fit signe qu'il n'en falloit parler qu'en secret, & pour lui en rompre les dis-

cours, il lui presenta le prieur de Saint-Louis, avec lequel il avoit fait grande amitié, lui disant que c'étoit un fort galant homme. Alors l'Etoile leur dit qu'il venoit d'achever une histoire aussi agreable que l'on en pût ouïr. Ces deux messieurs témoignèrent avoir du regret de n'être venus plus tôt pour avoir la satisfaction de l'entendre. Alors Verville passa dans une autre chambre, où le Destin le suivit, & après y avoir demeuré quelques momens, ils appelèrent l'Etoile & Angelique, & ensuite Leandre & la Caverne, que M. de la Garouffière suivit. Quand ils furent assemblés, Verville leur dit qu'étant à Rennes il avoit communiqué au sieur de la Garouffière le dessein qu'ils avoient fait de se marier, & qu'il devoit repasser par Alençon pour être de la noce, & qu'il avoit temoigné vouloir être de la partie. Il en fut très humblement remercié, & on lui temoigna de même l'obligation qu'on lui avoit d'avoir voulu prendre cette peine. « Mais à propos, dit M. de Verville, il faudroit faire monter cet honnête homme qui est en bas » ; ce que l'on fit. Quand il fut entré, la Caverne le regarda fixement, & la force du sang fit un si merveilleux effet en elle qu'elle s'attendrit & pleura sans en sçavoir la cause. On lui demanda si elle connoissoit cet homme-là, & elle répondit qu'elle ne croyoit pas de l'avoir jamais vu. On lui dit de le regarder avec attention, ce qu'elle fit, & pour lors elle trouva sur son

visage tant de trait du sien qu'elle s'écria : « Seroit-ce point mon frère ? Alors il s'approcha d'elle & l'embrassa, l'assurant que c'étoit lui-même, que le malheur avoit éloigné si longtemps de sa présence. Il salua sa nièce & tous ceux de la compagnie, & assista à la conférence secrète, où il fut conclu que l'on célébreroit les deux mariages, sçavoir : du Destin avec l'Etoile & de Leandre avec Angelique. Toute la difficulté consistoit à sçavoir quel prêtre les épouseroit ; alors le prieur de Saint-Louis (que l'on avoit aussi appelé à la conférence) leur dit qu'il se chargeoit de cela & qu'il en parleroit aux curés des deux paroisses de la ville & à celui du faubourg de Montfort ; que, s'ils en faisoient quelque difficulté, il retourneroit à Sées & qu'il en obtiendrait la permission du seigneur évêque ; que, s'il ne vouloit pas la lui accorder, il iroit trouver monseigneur l'évêque du Mans, de qui il avoit l'honneur d'être connu, d'autant que sa petite eglise étoit de sa juridiction, & qu'il ne croyoit pas d'en être refusé. Il fut donc prié de prendre ce soin-là. Cependant l'on fit secrètement venir un notaire & l'on passa les contrats de mariage. Je ne vous en dis point les clauses (car cette particularité n'est pas venue à ma connoissance), oui bien qu'ils se marièrent. MM. de Verville, de la Garouffière & de Saint-Louis furent les témoins. Ce dernier alla parler aux curés, mais aucun d'eux ne voulut les épouser, alleguant beau-

coup de raisons que le prieur ne put surmonter, parce qu'il n'en étoit peut-être pas capable, ce qui le fit résoudre d'aller à Sées. Il prit le cheval de Leandre & un de ses laquais, & alla trouver le seigneur évêque, lequel repugna un peu lui accorder sa requête ; mais le prieur lui remontra que ces gens-là n'étoient véritablement de nulle paroisse, car ils étoient aujourd'hui dans un lieu & demain dans un autre ; que pourtant l'on ne pouvoit pas les mettre au rang des vagabonds & gens sans aveu (qui étoit la plus forte raison sur laquelle les curés avoient fondé leur refus), car ils avoient bonne permission du roi & avoient leur ménage, & par conséquent étoient censés sujets des évêques dans le diocèse desquels ils se trouvoient lors de leur résidence en quelque ville ; que ceux pour qui il demandoit la dispense étoient dans celle d'Alençon, où il avoit juridiction, tant sur eux que sur les autres habitants, & il avoit juridiction, tant sur les autres habitans, & que partant il les pouvoit dispenser, comme il l'en supplioit très humblement, parce que d'ailleurs ils étoient fort honnêtes. L'évêque donna les mains & pouvoir au prieur de les épouser en quelle église qu'il voudroit ; il vouloit appeler son secrétaire pour faire la dispense en forme, mais le prieur lui dit qu'un mot de sa main suffisoit, ce que le bon seigneur fit aussi agréablement qu'il lui donna à souper.

Le lendemain il s'en retourna à Alençon, où

il trouva les fiancés qui preparament tout ce qui étoit nécessaire pour les noces. Les autres comédiens (qui n'avoient point été du secret) ne sçavoient que penser de tant d'appareil, & Ragotin en étoit le plus en peine. Ce qui les obligeoit à tenir la chose ainsi secrète n'étoit que ce que vous avez appris du Destin : car, pour Leandre & Angelique, cela étoit connu de tous, & aussi la crainte de ne reussir pas à la dispense. Mais, quand ils en furent assurés, l'on rendit la chose publique, & l'on récita les contrats de mariage devant tous, & l'on prit jour pour épouser. Ce fut un furieux coup de foudre pour le pauvre Ragotin, auquel la Rancune dit tout bas : « Ne vous l'avois-je pas bien dit ? Je m'en étois toujours défié. » Le pauvre petit homme entra en la plus profonde mélancolie que l'on puisse imaginer, laquelle le précipita dans un furieux desespoir, comme vous apprendrez au dernier chapitre de ce roman. Il devint si troublé que, passant devant la grande église de Notre-Dame un jour de fête que l'on carillonna, il tomba dans l'erreur de la plupart des gens du vulgaire, qui croient que les cloches disent tout ce qu'ils s'imaginent. Il s'arrêta pour les écouter, & il se persuada facilement qu'elles disoient :

*Ragotin, ce matin,
A bu tant de pots de vin,
Qu'il branle, qu'il branle.*

Il entra en une si furieuse colère contre le campanier qu'il cria tout haut : « Tu as menti ! je n'ai pas bu aujourd'hui ordinairement ! Je ne me ferois pas fâché si tu leur faisois dire :

*Le mutin de Destin
A ravi a Ragotin
L'Etoile, l'Etoile,*

car j'aurois eu la consolation de voir les choses inanimées temoigner avoir du ressentiment de ma douleur ; mais de m'appeler ivrogne ! ha ! tu la payeras ! » Et aussitôt il enfonça son chapeau, & entra dans l'église par une des portes où il y a un degré en vis par lequel il monta à l'orgue. Quand il vit que cette montée n'alloit pas au clocher, il la suivit jusqu'au plus haut, où il trouva une porte fort basse, par laquelle il entra, & suivit sous le toit des chapelles, sous lequel il faut que ceux qui y passent se baissent ; mais lui y trouva un plancher fort élevé. Il chemina jusqu'au bout, où il trouva une porte qui va au clocher, où il monta. Quant il fut au lieu où les cloches sont pendues, il trouva le campanier qui carillônnoit toujours, & qui ne regardoit point derrière lui. Alors il se mit à lui crier des injures, l'appelant insolent, impertinent, sot, brutal, maroufle, etc. ; mais le bruit des cloches l'empê-

choit de l'entendre. Ragotin s'imagina qu'il le meprisoit, ce qui le fit impatienter & s'approcher de lui, & à même temps lui baillier un grand coup de poing sur le dos. Le campanier, se sentant frappé, se tourna, &, voyant Ragotin, lui dit : « Hé! petit escargot! qui diable t'a mené ici pour me frapper? » Ragotin se mit en devoir de lui en dire le sujet & de lui faire ses plaintes ; mais le campanier, qui n'entendoit point de raillerie, sans le vouloir écouter, le prit par un bras, & à même temps lui bailla un coup de pied au cul, qui le fit culbutter le long d'un petit degré de bois jusques sur le plancher d'où l'on sonne les cloches à branle. Il tomba si rudement, la tête la première, qu'il donna du visage contre une des boîtes par où l'on passe les cordes, & se mit tout en sang. Il pesta comme un petit démon, & descendit promptement ; il passa ou travers de l'église, d'où il alla trouver le lieutenant criminel pour se plaindre à lui de l'excès que le campanier avoit commis en sa personne. Ce magistrat, le voyant ainsi sanglant, crut facilement ce qu'il disoit ; mais après en avoir appris le sujet, il ne put s'empêcher de rire, & connut bien que le petit homme avoit le cerveau mal timbré. Pourtant, pour le contenter, il lui dit qu'il feroit justice & envoya un laquais dire au campanier qu'il le vînt trouver. Quand il fut venu, il lui demanda pourquoi il faisoit injurier cet honnête homme par ses cloches? A quoi il lui

repondit qu'il ne le connoissoit point & qu'il carillonnoit à son ordinaire :

*Orléans, Beaugenci,
Notre-Dame de Cleri,
Vendôme, Vendôme;*

mais qu'ayant été frappé de lui & injurié, il l'avoit poussé, & qu'ayant rencontré le haut de l'escalier, il en étoit tombé. Le lieutenant criminel lui dit : « Une autre fois soyez plus avisé » & à Ragotin : « Soyez plus sage & ne croyez pas votre imagination touchant le son des cloches. » Ragotin s'en retourna à la maison, où il ne se vanta pas de son accident. Mais les comédiens, voyant son visage ecorché en trois ou quatre endroits, lui en demandèrent la raison, ce qu'il ne voulut pas dire ; mais ils l'apprirent par la voix commune, car cette disgrâce avoit éclaté, & dont ils rirent bien fort, aussi bien que MM. de Verville & de La Garouffière.

Le jour des épousailles des comédiennes étant venu, le prieur de Saint-Louis leur dit qu'il avoit fait choix de son église pour les épouser. Ils y allèrent à petit bruit, & il bénit les mariages après avoir fait une très belle exhortation aux mariés, lesquels se retirèrent à leur logis, où ils dînèrent. Après quoi l'on demanda à quoi l'on passeroit le temps jusqu'au souper. La comédie, les ballets & les bals leur

etoient si ordinaires, que l'on trouva bon de faire le recit de quelque histoire. Verville dit qu'il n'en sçavoit point. Si Ragotin n'eut pas été dans sa noire melancolie, il se fût sans doute offert à en debiter quelqu'une ; mais il étoit muet. L'on dit à la Rancune de raconter celle du poète Roquebrune, puisqu'il l'avoit promis quand l'occasion s'en présenteroit, & qu'il n'en pourroit jamais trouver de plus belle, la compagnie étant beaucoup plus illustre que quand il la vouloit commencer. Mais il répondit qu'il avoit quelque chose dans l'esprit qui le troubloit, & que, quand il l'auroit assez libre, qu'il ne vouloit pas rendre ce mauvais office au poète de faire son éloge, dans lequel il faudroit comprendre sa maison, & qu'il étoit trop de ses amis pour débiter une juste satire. Roquebrune pensa troubler la fête, mais le respect qu'il eut pour les étrangers qui étoient dans la compagnie calma tout cet orage. En suite de quoi M. de la Garouffière dit qu'il sçavoit beaucoup d'aventures dont il avoit été témoin oculaire. On le pria d'en faire le recit ; ce qu'il fit, comme vous verrez au chapitre suivant.





CHAPITRE XV.

Histoire des deux jalouses.



ES divisions qui mirent la maîtresse ville du monde au rang des plus malheureuses furent une semence qui s'épandit partout l'univers, & en un temps où les hommes ne doivent avoir qu'une âme, comme au berceau de l'église, puisqu'ils avoient l'honneur d'être les membres de ce sacré corps. Mais elles ne laissèrent pas d'éclore celles de Guelfes & des Gibelins, &, quelques années après, celle des Capelets & des Monteschi. Ces divisions, qui ne devoient point sortir de l'Italie, où elles avoient eu leur origine, ne laissèrent pas de se dilater par tout le monde, & notre France n'en a pas été exempte ; & il semble même que

c'est dans son sein où la pomme de discorde a plus fait eclater ses funestes effets ; ce qu'elle fait encore à present, car il n'y a ville, bourgs ni village où il n'y ait divers partis, d'où il arrive tous les jours de sinistres accidens. Mon père, qui étoit conseiller au Parlement de Rennes, & qui m'avoit destiné pour être, comme je suis, son successeur, me mit au collège pour m'en rendre capable ; mais, comme j'étois dans ma patrie, il s'aperçut que je ne profitois pas, ce qui le fit résoudre à m'envoyer à la Flèche (où est, comme vous sçavez, le plus fameux college que les Jesuites aient dans ce royaume de France). Ce fut dans cette petite ville-là où arriva ce que je vous vais apprendre, & au même temps que j'y faisois mes etudes.

Il y avoit deux gentilshommes, qui étoient les plus qualifiés de la ville, déjà avancés en âge, sans être pourtant mariés, comme il arrive souvent aux personnes de condition, ce que l'on dit en proverbe : « Entre qui nous veut & que nous ne voulons pas, nous demeurons sans nous marier. » A la fin tous deux se marièrent. L'un, qu'on appeloit M. de Fons-Blanche, prit une fille de Châteaudun, laquelle étoit de fort petite noblesse, mais fort riche. L'autre, qu'on appeloit M. du Lac, epousa une demoiselle de la ville de Chartres, qui n'étoit pas riche, mais qui étoit très belle, & d'une si illustre maison qu'elle appartenoit à des ducs & pairs & à des marechaux de France. Ces

deux gentilshommes, qui pouvoient partager la ville, furent toujours de fort bonne intelligence ; mais elle ne dura guère après leurs mariages : car les deux femmes commencèrent à se regarder d'un œil jaloux, l'une se tenant fière de son extraction & l'autre de ses grands biens. Madame de Fons-Blanche n'étoit pas belle de visage ; mais elle avoit grand'mine, bonne grâce & étoit fort propre ; elle avoit beaucoup d'esprit & étoit fort obligeante. Madame du Lac étoit très belle, comme j'ai dit, mais sans grâce ; elle avoit de l'esprit infiniment, mais si mal tourné que c'étoit une artificieuse & dangereuse personne. Ces deux dames étoient de l'humeur de la plupart des femmes de ce temps, qui ne croiroient pas être du grand monde si elles n'avoient chacune une douzaine de galans ; aussi elles faisoient tous leurs efforts & employoient tous leurs soins pour faire des conquêtes, à qui la du Lac reussissoit beaucoup mieux que la Fons-Blanche : car elle tenoit sous son empire toute la jeunesse de la ville & du voisinage ; s'entend des personnes très qualifiées, car elle n'en souffroit point d'autres. Mais cette affectation causa des murmures sourds, qui éclatèrent enfin ouvertement en médifance, sans que pour cela elle discontinuât de sa manière d'agir ; au contraire, il semble que ce lui fût un sujet pour prendre plus de soin à faire des nouveaux galans. La Fons-Blanche n'étoit pas du tout si soigneuse d'en

avertir, & elle en avoit pourtant quelques-uns qu'elle retenoit avec adresse, entre lesquels étoit un jeune gentilhomme très bien fait, dont l'esprit correspondoit au sien, & qui étoit un des braves du temps. Celui-là en étoit le plus favori : aussi son assiduité causa des soupçons, & la médisance eclata hautement.

Ce fut là la source de la rupture entre ces deux dames : car auparavant elles se visitoient civilement, mais, comme j'ai dit, toujours avec une jalouse envie. La du Lac commença à médire de la Fons-Blanche, fit épier ses actions & fit mille pièces artificieuses pour la perdre de réputation, notamment sur le sujet de ce gentilhomme, que l'on appeloit M. du Val-Rocher ; ce qui vint aux oreilles de la Fons-Blanche, qui ne demeura pas muette : car elle disoit par raillerie que, si elle avoit des galans, ce n'étoit pas par douzaines comme la du Lac, qui faisoit toujours de nouvelles impostures. L'autre, en se défendant, lui bailloit le change, si bien qu'elles vivoient comme deux démons. Quelques personnes charitables essayèrent à les mettre d'accord ; mais ce fut inutilement, car elles ne les purent jamais obliger à se voir. La du Lac, qui ne pensoit à autre chose qu'à causer du déplaisir à la Fons-Blanche, crut que le plus sensible qu'elle pourroit lui faire ressentir, ce seroit de lui ôter le plus favori de ses galans, ce du Val-Rocher. Elle fit dire à M. de Fons-Blanche, par des gens qui lui étoient affidés,

que quand il étoit hors de sa maison (ce qui arrivoit souvent, car il étoit continuellement à la chasse ou en visite chez des gentilshommes voisins de la ville), que le du Val-Rocher couchoit avec sa femme, & que des gens dignes de foi l'avoient vu fortir de son lit, où elle étoit. M. de Fons-Blanche, qui n'en avoit jamais eu aucun soupçon, fit quelque réflexion à ce discours, & ensuite fit connoître à sa femme qu'elle l'obligeroit si elle faisoit cesser les visites du Val-Rocher. Elle repliqua tant de choses & le paya de si fortes raisons qu'il ne s'y opiniâtra pas, la laissant dans la liberté d'agir comme auparavant. La du Lac, voyant que cette invention n'avoit pas eu l'effet qu'elle desiroit, trouva moyen de parler à du Val-Rocher. Elle étoit belle & accorte, qui sont deux fortes machines pour gagner la forteresse d'un cœur le mieux muni ; aussi, encore qu'il eût de grands attachemens à la Fons-Blanche, la du Lac rompit tous ces liens & lui donna des chaînes bien plus fortes ; ce qui causa une sensible douleur à la Fons-Blanche (surtout quand elle apprit que du Val-Rocher parloit d'elle en des termes fort insolens), laquelle augmenta par la mort de son mari, qui arriva quelques mois après. Elle en porta le deuil fort austèrement ; mais la jalousie la surmonta & fut la plus forte. Il n'y avoit que quinze jours que l'on avoit enterré son mari qu'elle pratiqua une entrevue secrète avec du Val-Rocher. Je n'ai pas sçu

quel fut leur entretien, mais l'événement le fit assez connoître, car une douzaine de jours après leur mariage fut publié, quoi qu'ils l'eussent contracté secrètement, & ainsi dans moins d'un mois elle eut deux maris, l'un qui mourut en l'espace de ce temps-là, & l'autre vivant. Voilà, ce me semble, le plus violent effet de jalousie qu'on puisse imaginer, car elle oublia la bienséance du veuvage & ne se soucia pas de tous les insolens discours que du Val-Rocher avoit faits d'elle à la persuasion de la du Lac; ce qui justifie assez ce que l'on dit, qu'une femme hasarde tout quand il s'agit de se venger, mais vous le verrez encore mieux par ce que je vous vais dire. La du Lac pensa enrager quand elle apprit cette nouvelle, mais elle dissimula son ressentiment tant qu'elle put, & qu'elle fut pourtant sur le point de faire éclater, ayant fait dessein de le faire assassiner en un voyage qu'il devoit faire en Bretagne; dont il fut averti par des personnes à qui elle s'en étoit decouverte, ce qui l'obligea à se bien precautionner. D'ailleurs elle considéra que ce seroit mettre ses plus chers amis en grand hasard, ce qui la fit penser à un moyen le plus étrange que la jalousie puisse susciter, qui fut de brouiller son mari avec du Val-Rocher par ses pernicious artifices. Aussi ils se querellèrent furieusement plusieurs fois, & en furent jusqu'au point de se battre en duel, à quoi la du Lac poussa son mari (qui n'étoit pas des plus adroits

du monde), jugeant bien qu'il ne dureroit guère à du Val-Rocher, lequel, comme j'ai dit, étoit un des braves du temps, se figurant qu'après la mort de son mari elle le pourroit encore ôter à la Fons-Blanche, de laquelle elle se pourroit facilement defaire ou par poison ou par le mauvais traitement qu'elle lui feroit donner. Mais il en arriva tout autrement qu'elle n'avoit projeté; car du Val-Rocher, se fiant en son adresse, meprisa du Lac (qui au commencement se tenoit sur la defensive), ne croyant pas qu'il osât lui porter; & ainsi il se negligeoit, en sorte que du Lac, le voyant un peu hors de garde, lui porta si justement qu'il lui mit son épée au travers du corps & le laissa sans vie, & s'en alla à sa maison, où il trouva sa femme, à laquelle il raconta l'action, dont elle fut bien étonnée & marrie tout ensemble de cet événement si inopiné. Il s'enfuit secrètement & s'en alla dans la maison d'un des parens de sa femme, lesquels, comme j'ai dit, étoient des grands & puissans seigneurs, qui travaillèrent à obtenir sa grâce du roi. La Fons-Blanche fut fort étonnée quand on lui annonça la mort de son mari, & qu'on lui dit qu'il ne falloit pas s'amuser à verser d'inutiles larmes, mais qu'il falloit le faire enterrer secrètement, pour éviter que la justice n'y mît pas la main, ce qui fut fait; & ainsi elle fut veuve en moins de six semaines.

Cependant du Lac eut sa grâce, qui fut ente-

rinée au Parlement de Paris, nonobstant toutes les oppositions de la veuve du mort, qui vouloit faire passer l'action pour un assassinat ; ce qui la fit résoudre à la plus étrange résolution qui puisse jamais entrer dans l'esprit d'une femme irritée. Elle s'arma d'un poignard, & passant une fois par devant du Lac, qui se promenoit à la place avec quelques uns de ses amis, elle l'attaqua si furieusement & si opinement qu'elle lui ôta le moyen de se mettre en défense, & lui donna à même temps deux coups de poignard dans le corps, dont il mourut trois jours après. Sa femme la fit poursuivre & mettre en prison. On lui fit son procès, & la plupart des juges opinèrent à la mort, à quoi elle fut condamnée. Mais l'exécution en fut retardée, car elle déclara qu'elle étoit grosse, & ce qui est à remarquer, c'est qu'elle ne sçavoit duquel de ses deux maris. Mais, comme c'étoit une personne fort delicate, l'air renfermé & puant de la Conciergerie, avec les autres incommodités que l'on y souffre, lui causèrent une maladie & sa délivrance avant le terme, & ensuite sa mort ; néanmoins le fruit eut baptême, & après avoir vécu quelques heures il mourut aussi. La du Lac fut touchée de Dieu ; elle rentra en soi-même, fit reflexion sur tant de sinistres accidens dont elle étoit cause, mit ordre aux affaires de sa maison, & entra dans un monastère de religieuses réformées de l'ordre de Saint-Benoît, au lieu d'Almenesche³⁰, au diocèse de

Sées. Elle voulut s'éloigner de sa patrie pour vivre avec plus de quietude & faire plus facilement penitence de tant de maux qu'elle avoit causés. Elle est encore dans ce monastère, où elle vit dans une grande austerité, si elle n'est morte depuis quelques mois.

Les comédiens & comédiennes ecoutoient encore, quoique M. de la Garouffière ne dît plus mot, quand Roquebrune s'avança pour dire à son ordinaire que c'étoit là un beau sujet pour un poème grave, & qu'il en vouloit composer une excellente tragedie, qu'il mettroit facilement dans les règles d'un poème dramatique. L'on ne repondit pas à sa proposition ; mais tous admirèrent le caprice des femmes quand elles sont frappées de jalousie, & comme elles se portent aux dernières extrémités. Ensuite de quoi l'on disputa si c'étoit une passion ; mais les sçavans conclurent que c'étoit la destruction de la plus belle de toutes les passions, qui est l'amour. Il y avoit encore beaucoup de temps jusqu'au souper, & tous trouvèrent bon d'aller faire une promenade dans le parc, où étant ils s'affirent sur l'herbe. Lors le Destin dit qu'il n'y avoit rien de plus agreable que le recit des histoires. Leandre (qui n'avoit point entré dans la belle conversation depuis qu'il étoit dans la troupe, y ayant toujours paru en qualité de valet) prit la parole, disant que, puisque l'on avoit fini par le caprice des femmes, si la compagnie agréoit, qu'il feroit le

recit de ceux d'une fille qui ne demeuroit pas loin d'une de ses maisons. Il en fut prié de tous, &, après avoir touffé cinq ou six fois, il debuta comme vous allez voir.





CHAPITRE XVI

Histoire de la capricieuse amante



IL y avoit dans une petite ville de Bretagne qu'on appelle Vitré un vieux gentilhomme, lequel avoit longtemps demeuré marié avec une très vertueuse demoiselle sans avoir des enfans. Entre plusieurs domestiques qui le servoient étoient un maître d'hôtel & une gouvernante, par les mains desquels passoit tout le revenu de la maison. Ces deux personnages, qui faisoient comme font la plupart des valets & servantes (c'est-à-dire l'amour), se promirent mariage & tirèrent si bien chacun de son côté que le bon vieux gentilhomme & sa femme moururent fort incommodés, & les deux domestiques vecurent fort riches & mariés. Quelques années après il arriva une si mauvaise affaire

à ce maître d'hôtel qu'il fut obligé de s'enfuir, & pour être en assurance, d'entrer dans une compagnie de cavalerie & de laisser sa femme seule & sans enfans, laquelle ayant attendu environ deux ans sans avoir aucune de ses nouvelles, elle fit courir le bruit de sa mort & en porta le deuil. Quand il fut un peu passé, elle fut recherchée en mariage de plusieurs personnes, entre lesquels se presenta un riche marchand, lequel l'épousa, & au bout de l'année elle accoucha d'une fille, laquelle pouvoit avoir quatre ans quand le premier mari de sa mère arriva à la maison. De vous dire quels furent les plus étonnés des deux maris ou de la femme, c'est ce que l'on ne peut sçavoir ; mais, comme la mauvaise affaire du premier subsistoit toujours, ce qui l'obligeoit à se tenir caché, & d'ailleurs voyant une fille de l'autre mari, il se contenta de quelque somme d'argent qu'on lui donna, & ceda librement sa femme au second mari, sans lui donner aucun trouble. Il est vrai qu'il venoit de temps en temps & toujours fort secretement querir de quoi subsister, ce qu'on ne lui refusoit point.

Cependant la fille (que l'on appelloit Marguerite) se faisoit grande, & avoit plus de bonne grâce que de beauté, & de l'esprit assez pour une personne de sa condition. Mais, comme vous sçavez que le bien est depuis longtemps ce que l'on considere le plus en fait de mariage, elle ne manquoit pas de galans, entre lesquels

etoit le fils d'un riche marchand, qui ne vivoit pas comme tel, mais en demi-gentilhomme, car il frequentoit les plus honorables compagnies, où il ne manquoit pas de trouver sa Marguerite, qui y etoit reçue à cause de sa richesse. Ce jeune homme (que l'on appeloit le fleur de Saint-Germain) avoit bonne mine, & tant de cœur qu'il etoit souvent employé en des duels, qui en ce temps-là etoient fort frequens. Il dansoit de bonne grâce, & jouoit dans les grandes compagnies, & etoit toujours bien vêtu. Dans tant de rencontres qu'il eut avec cette fille, il ne manqua pas à lui offrir ses services & à lui temoigner sa passion & le desir qu'il avoit de la rechercher en mariage; à quoi elle ne repugna point, & même lui permit de la voir chez elle; ce qu'il fit avec l'agrement de son père & de sa mère, qui favorisoient sa recherche de tout leur pouvoir. Mais, au temps qu'il se dispoisoit pour la leur demander en mariage, il ne le voulut pas faire sans son consentement, croyant qu'elle n'y apporteroit aucun obstacle; mais il fut fort etonné quand elle le rebuta si furieusement de parole & d'action qu'il s'en alla le plus confus homme du monde. Il laissa passer quelques jours sans la voir, croyant de pouvoir etouffer cette passion; mais elle avoit pris de trop profondes racines, ce qui l'obligea à retourner la voir. Il ne fut pas plutôt entré dans la maison qu'elle en sortit & alla se mettre en une compagnie de filles du

voisinage, où il la suivit, après avoir fait des plaintes au père et à la mère du mauvais traitement que lui faisoit leur fille, sans lui en avoir donné aucun sujet; de quoi ils témoignèrent être marries, & lui promirent de la rendre plus sociable. Mais comme elle étoit fille unique, ils n'osèrent lui contredire, ni la presser sur cette matière-là, se contentant de lui remontrer doucement le tort qu'elle avoit de traiter ce jeune homme avec tant de rigueur, après avoir témoigné de l'aimer. A tout cela elle ne repondoit rien, & continuoit dans sa mauvaise humeur: car, quand il vouloit approcher d'elle, elle changeoit de place; & il la suivoit, mais elle le fuyoit toujours, en sorte qu'un jour il fut obligé, pour l'arrêter, de la prendre par la manche de son corps de jupe, dont elle cria, lui disant qu'il avoit froissé ses bouts de manche, & que s'il y retournoit, qu'elle lui donneroit un soufflet, & qu'il feroit beaucoup mieux de la laisser. Enfin, tant plus il s'empressoit pour l'accoster, plus elle faisoit de diligence pour le fuir; & quand on alloit à la promenade, elle aimoit mieux aller seule que de lui donner la main. Si elle étoit dans un bal & qu'il la voulût prendre pour la faire danser, elle lui faisoit affront, disant qu'elle se trouvoit mal, & à même temps elle dansoit avec un autre. Elle en vint jusqu'à lui susciter des querelles, & elle fut cause que par quatre fois il se porta sur le pré, d'où il sortit toujours

glorieusement, ce qui la faisoit enrager, au moins en apparence. Tous ces mauvais traitemens n'étoient que jeter de l'huile sur la braise, car il en étoit toujours plus transporté & ne relâchoit point du tout de ses visites. Un jour il crut que sa persévérance l'avoit un peu adoucie, car elle se laissa approcher de lui & écouta attentivement les plaintes qu'il lui fit de son injuste procédé, en telles ou semblables paroles : « Pourquoi fuyez-vous celui qui ne sçauroit vivre sans vous ? Si je n'ai pas assez de mérite pour être souffert de vous, au moins considérez l'excès de mon amour & la patience que j'ai à endurer toutes les indignités dont vous usez envers moi, qui ne respire qu'à vous faire paroître à quel point je suis à vous. — Eh bien ! lui répondit-elle, vous ne me le sçauriez mieux persuader qu'en vous éloignant de moi ; &, parceque vous ne le pourriez pas faire si vous demeuriez en cette ville, s'il est vrai, comme vous dites, que j'aie quelque pouvoir sur vous, je vous ordonne de prendre parti dans les troupes qu'on lève ; quand vous aurez fait quelques campagnes, peut-être me trouverez-vous plus flexible à vos desirs. Ce peu d'espérance que je vous donne vous y doit obliger ; sinon, perdez-la tout à fait. » Alors elle tira une bague de son doigt, la lui presenta en lui disant : « Gardez cette bague, qui vous fera souvenir de moi, & je vous défends de me venir dire adieu ; en un mot ne me voyez plus. »

Elle souffrit qu'il la saluât d'un baiser, & le laissa, passant dans une autre chambre, dont elle ferma la porte.

Ce misérable amant prit congé du père & de la mère, qui ne purent contenir leurs larmes & qui l'assurèrent de lui être toujours favorables pour ce qu'il souhaitoit. Le lendemain il se mit dans une compagnie de cavalerie qu'on levoit pour le siège de La Rochelle. Comme elle lui avoit défendu de la plus voir, il n'osa pas l'entreprendre ; mais, la nuit devant le jour de son départ, il lui donna des serenades, à la fin desquelles il chanta cette complainte, qu'il accorda aux tristes & doux accens de son luth, en cette sorte :

*Iris, maîtresse inexorable,
Sans amour & sans amitié,
Helas ! n'auras-tu point pitié
D'un si fidèle amant que tu rends misérable ?*

*Seras-tu toujours inflexible ?
Ton cœur fera-t-il de rocher ?
Ne le pourrai-je point toucher ?
Ne fera-t-il jamais à mon amour sensible ?*

*Je t'obéis, fille cruelle ;
Je te dis le dernier adieu ;
Jamais, dedans ce triste lieu,
Tu ne verras de moi que mon cœur trop fidèle.*

*Lorsque mon corps sera sans ame,
Quelque mien ami l'ouvrira,
Et mon cœur il en sortira
Pour t'en faire un présent où tu verras ma flamme.*

Cette capricieuse fille s'étoit levée & avoit ouvert le volet d'une fenêtre, n'ayant laissé que la vitre, au travers de laquelle elle se fit ouïr, faisant un si grand éclat de rire que cela acheva de desesperer le pauvre Saint-Germain, lequel voulut dire quelque chose ; mais elle referma le volet en disant tout haut : « Tenez votre promesse pour votre profit » ; ce qui l'obligea à se retirer. Il partit quelques jours après avec la compagnie, qui se rendit au camp de La Rochelle, là où, comme vous avez pu sçavoir, le siège fut fort opiniâtre, le roi à l'attaquer & les assiégés à se defendre. Mais enfin il fallut se rendre à la discretion d'un monarque auquel les vents & les elemens rendoient obeissance.

Après que la ville fut rendue, on licencia plusieurs troupes, du nombre desquelles fut la compagnie où étoit Saint-Germain, lequel s'en retourna à Vitré, où il ne fut pas plutôt qu'il alla voir sa rigoureuse Marguerite, laquelle souffrit d'en être saluée ; mais ce ne fut que pour lui dire que son retour étoit bien prompt, & qu'elle n'étoit pas encore disposée à le souffrir, & qu'elle le prioit de ne la point voir. Il lui repondit ces tristes paroles : « Il faut avouer que vous êtes une dangereuse personne, & que

vous ne désirez que la mort du plus fidèle amant qui soit au monde : car vous m'avez par quatre fois procuré des moyens d'éprouver sa rigueur, quoique glorieusement, mais qui eût pourtant été pour moi très funeste. Je la suis allé chercher là où des plus malheureux que moi l'ont fatalement trouvée, sans que je l'aie jamais pu rencontrer ; mais, puisque vous la désirez avec tant d'ardeur, je la chercherai en tant de lieux qu'à la fin elle sera obligée de me satisfaire pour vous contenter ; mais peut-être ne pourrez-vous pas vous empêcher de vous repentir de me l'avoir causée, car elle sera d'un genre si étrange que vous en serez touchée de pitié. Adieu donc, la plus cruelle qui soit dans l'univers. » Il se leva & la vouloit laisser, quand elle l'arrêta pour lui dire qu'elle ne souhaitoit du tout point sa mort, & que, si elle lui avoit procuré des combats, ce n'avoit été que pour avoir des preuves certaines de sa valeur, & afin qu'il fût plus digne de la posséder ; mais qu'elle n'étoit pas encore en état de souffrir sa recherche ; que peut-être le temps la pourroit adoucir. Et elle le laissa sans lui en dire davantage. Ce peu d'espérance l'obligea à user d'un moyen qui pensa tout gâter, qui fut de lui donner de la jalousie. Il raisonnoit en lui-même que, puisqu'elle avoit encore quelque bonne volonté pour lui, elle ne manqueroit pas d'en prendre s'il lui en donnoit le sujet. Il avoit un camarade qui avoit une maîtresse dont il étoit autant cheri

que lui étoit maltraité de la sienne. Il le pria de souffrir qu'il accostât cette bonne maîtresse, & que lui pratiquât la sienne pour voir quelle mine elle tiendrait. Son camarade ne voulut pas lui accorder sans en avoir averti sa maîtresse, laquelle y consentit. La première conversation qu'ils eurent ensemble (car ces deux filles n'étoient guère l'une sans l'autre), ces deux amans firent échange : car Saint-Germain approcha de la maîtresse de son camarade, lequel accosta cette fière Marguerite, laquelle le souffrit fort agréablement. Mais, quand elle vit que les autres rioient, elle s'imagina que ce changement étoit concerté, de quoi elle entra en de si furieux transports qu'elle dit tout ce qu'une amante irritée peut dire en cas pareil. Elle fut outrée à tel point qu'elle laissa la compagnie en versant beaucoup de larmes ; ce qui fit que cette obligeante maîtresse alla auprès d'elle & lui remontra le tort qu'elle avoit d'en user de la sorte ; qu'elle ne pouvoit espérer plus de bonheur que la recherche d'un si honnête homme & si passionné pour elle, & que sa politique étoit tout à fait extraordinaire & inusitée entre des amans ; qu'elle pouvoit bien voir de quelle manière elle en usoit avec le sien ; qu'elle apprehendoit si fort de le desobliger qu'elle ne lui avoit jamais donné aucun sujet de se rebuter. Tout cela ne fit aucun effet sur l'esprit de cette bizarre Marguerite, ce qui jeta le malheureux Saint-Germain dans un si furieux desespoir qu'il

ne chercha depuis que des occasions de faire paroître à cette cruelle la violence de son amour par quelque sinistre mort, comme il la pensa trouver : car, un soir que lui & sept de ses camarades sortoient d'un cabaret ayant tous l'épée au côté, ils firent rencontre de quatre gentilshommes dont il y en avoit un qui étoit capitaine de cavalerie, lesquels leur voulurent disputer le haut du pavé dans une rue étroite où ils passoient ; mais ils furent contraints de céder, en disant que leur nombre seroit bientôt égal, & du même pas allèrent prendre quatre ou cinq autres gentilshommes, lesquels se mirent à chercher ceux qui les avoient fait quitter le haut du pavé, & qu'ils rencontrèrent dans la Grande-Rue. Comme Saint-Germain s'étoit le plus avancé dans la dispute, il avoit été remarqué par ce capitaine à son chapeau bordé d'argent, qui brilloit dans l'obscurité ; aussi, dès qu'il l'eut remarqué, il s'adressa à lui en lui donnant un coup de coutelas sur la tête qui lui coupa son chapeau & une partie du crâne. Ils crurent qu'il étoit mort & qu'ils étoient assez vengés, ce qui les fit retirer, & les compagnons de Saint-Germain songèrent moins à aller après ces braves qu'à le relever. Il étoit sans poulx & sans mouvement, ce qui les obligea à l'emporter à sa maison, où il fut visité par les chirurgiens, qui lui trouvèrent encore de la vie. Ils le pansèrent, remirent le crâne & mirent le premier appareil.

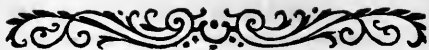
La première dispute avoit causé de la rumeur dans le voisinage ; mais ce coup fatal y en apporta bien davantage. Tous les voisins se levèrent, & chacun en parloit diversement, mais tous concluoient que Saint-Germain étoit mort. Le bruit en alla jusques à la maison de cette cruelle Marguerite, laquelle se leva aussitôt du lit & s'en alla en deshabillé chez son galant, qu'elle trouva en l'état où je viens de vous le représenter. Quand elle vit la mort peinte sur son visage, elle tomba évanouie, en telle sorte que l'on eut peine à la faire revenir. Quand elle fut remise, tous ceux du voisinage l'accusèrent de ce désastre, & lui représentèrent que, si elle l'eût souffert auprès d'elle, elle auroit évité cet accident. Alors elle se mit à arracher ses cheveux & à faire des actions d'une personne touchée de douleur. Ensuite elle le servit avec une telle assiduité (tout le temps qu'il fut hors de connoissance) qu'elle ne se depouilla ni coucha pendant ce temps-là, & ne permit pas à ses propres sœurs de lui rendre aucun service. Quand il commença à connoître, l'on jugea que sa présence lui seroit plus préjudiciable qu'utile, pour les raisons que vous pouvez entendre. Enfin il guerit, & quand il fut en parfaite convalescence, on le maria avec sa Marguerite, au grand contentement des parens, & beaucoup plus des mariés.

Après que Leandre eut fini son histoire, ils retournèrent à la ville, où étant ils soupèrent,

&, après avoir un peu veillé, l'on coucha les époufés.

Ces mariages avoient été faits à petit bruit, ce qui fut caufé qu'ils n'eurent point de vifites ce jour-là, ni le lendemain ; mais deux jours après ils en furent tellement accablés qu'ils avoient peine à trouver quelques momens de relâche pour etudier leurs rôles : car tout le beau monde les vint feliciter, & durant huit jours ils reçurent des vifites. Après la fête paffée, ils continuèrent leur exercice avec plus de quietude, excepté Ragotin, lequel fe plongea dans l'abîme du defefpoir, comme vous allez voir dans ce dernier chapitre.





CHAPITRE XVII

Desespoir de Ragotin & fin du Roman comique.



A Rancune, se voyant hors d'esperance de reussir en l'amour qu'il portoit à l'Etoile, aussi bien que Ragotin, se leva de bonne heure & alla trouver le petit homme, qu'il trouva aussi levé & qui escrivoit, lequel lui dit qu'il faisoit sa propre epitaphe. « Eh quoi ! dit la Rancune, l'on n'en fait que pour les morts, & vous êtes encore en vie ! Et ce que je trouve le plus etrange, c'est que vous-même la faites ! — Oui, dit Ragotin, & je vous la veux faire voir. »

Il ouvrit le papier, qu'il avoit plié, & lui fit lire ces vers :

*Ci gît le pauvre Ragotin,
Lequel fut amoureux d'une très belle Etoile*

*Que lui enleva le Destin,
Ce qui lui fit faire promptement voile
En l'autre monde, où il fera
Autant de temps qu'il durera.
Pour elle il fit la comédie
Qu'il achève aujourd'hui par la fin de sa vie.*

« Voilà qui est magnifique, dit la Rancune, mais vous n'aurez pas la satisfaction de la voir dessus votre sepulture : car l'on dit que les morts ne voient ni n'entendent rien. — Ha ! dit Ragotin, que vous êtes en partie cause de mon defastre ! car vous me donniez toujours de grandes espérances de flechir cette belle, & vous sçaviez bien tout le secret. » Alors la Rancune lui jura serieusement qu'il n'en sçavoit rien positivement, mais qu'il s'en doutoit, comme il lui avoit dit, quand il lui conseilloit d'étouffer cette passion, lui remontrant que c'étoit la plus fière fille du monde. « Et il semble (ajouta-t-il) que la profession qu'elle fait doive licencier les femmes & les filles de cet orgueil, qui est ordinaire à celles d'autres conditions. Mais il faut avouer qu'en toutes les caravanes de comédiens l'on n'en trouvera point une si retenue & qui ait tant de vertu ; & elle a mis Angelique à ce pli-là, car de son naturel elle a une autre pente, & son enjouement le temoigne assez. Mais enfin il faut que je vous decouvre une chose que je vous ai tenue cachée jusqu'à

present : c'est que j'étois aussi amoureux d'elle que vous, & je ne sçais qui feroit l'homme qui, après l'avoir pratiquée comme j'ai fait, s'en feroit pu empêcher. Mais, comme je me vois hors d'esperance aussi bien que vous, je suis resolu de quitter la troupe, d'autant qu'on y a reçu le frère de la Caverne. C'est un homme qui ne sçauroit faire d'autres personnages que ceux que je représente, & ainsi l'on me congédiera sans doute ; mais je ne veux pas attendre cela, je les veux prévenir & m'en aller à Rennes trouver la troupe qui y est, où je serai assurément reçu, puisqu'il y manque un acteur. » Alors Ragotin lui dit : « Puisque vous étiez frappé d'un même trait, vous n'aviez garde de parler pour moi à l'Etoile. » Mais la Rancune jura comme un démon qu'il étoit homme d'honneur & qu'il n'avoit pas laissé de lui en faire des ouvertures ; mais, comme il lui avoit déjà dit, elle n'avoit jamais voulu écouter. « Eh bien ! dit Ragotin, vous avez resolu de quitter la troupe, & moi aussi. Mais je veux bien faire un plus grand abandonnement, car je veux quitter tout à fait le monde. » La Rancune ne fit point de reflexion sur son epitaphe, qu'il lui avoit baillée ; il crut seulement qu'il avoit fait resolution d'entrer dans un couvent, ce qui fut cause qu'il ne prit point garde à lui, ni n'en avertit personne que le poète, auquel il en bailla une copie.

Quand Ragotin fut seul, il songea au moyen

qu'il pourroit tenir pour fortir du monde. Il prit un pistolet, qu'il chargea, & y mit deux balles pour s'en donner dans la tête; mais il jugea que cela feroit trop de bruit. Ensuite il mit la pointe de son épée contre sa poitrine, dont la piqûre lui fit mal, ce qui l'empêcha de l'enfoncer. Enfin il descendit à l'écurie cependant que les valets dejeunoient. Il prit des cordes qui étoient attachées au bât d'un cheval de voiture & en accommoda une au râtelier & la mit autour de son cou; mais, quand il voulut se laisser aller, il n'en eut pas le courage & attendit que quelqu'un entrât. Il y arriva un cavalier étranger, & alors il se laissa aller, tenant toujours un pied sur le bord de la crèche. Pourtant, s'il y fût demeuré longtemps, il se feroit enfin étranglé. Le valet d'étable, qui étoit descendu pour prendre le cheval du cavalier, voyant Ragotin ainsi pendu, le crut mort, & cria si fort que tous ceux du logis descendirent. On lui ôta la corde du cou & on le fit revenir, ce qui fut assez facile. On lui demanda quel sujet il avoit de prendre une si étrange résolution; mais il ne le voulut pas dire. Alors la Rancune tira à part mademoiselle de l'Etoile (que je pourrois appeler mademoiselle du Destin, mais, étant si près de la fin de ce roman, je ne suis point d'avis de lui changer de nom), à laquelle il decouvrit tout le mystère, de quoi elle fut fort étonnée. Mais elle le fut bien davantage quand ce méchant

homme fut assez temeraire pour lui dire qu'il étoit aux mêmes termes, mais qu'il ne prenoit pas une si sanglante résolution, se contentant de demander son congé. A tout cela elle ne répondit pas une parole, & le laissa.

Quelque peu de temps après, Ragotin déclara à la troupe le dessein qu'il avoit d'accompagner le lendemain M. de Verville & de se retirer au Mans. Cette circonstance fit que tous y consentirent ; ce qu'ils n'eussent pas fait s'il eût voulu s'en aller seul, attendu ce qui étoit arrivé. Ils partirent le lendemain de bon matin, après que monsieur de Verville eut fait mille protestations de continuation d'amitié aux comédiens & comédiennes, & principalement au Destin, qu'il embrassa, lui temoignant la joie qu'il avoit de voir l'accomplissement de ses desirs. Ragotin fit un grand discours en forme de compliment, mais si confus que je ne le mets point ici. Quand ils furent au point de partir, Verville demanda si les chevaux avoient bu ; le valet d'étable répondit qu'il étoit trop matin, & qu'ils les pourroient faire boire en passant la rivière. Ils montèrent à cheval après avoir pris congé de M. de la Garouffière, lequel s'étoit aussi disposé à partir, & qui fut civilement remercié par les nouveaux mariés de la peine qu'il s'étoit donnée de venir de si loin pour honorer leurs noces de sa présence. Après cent protestations de services reciproques, il monta à cheval, & la Rancune le suivit, lequel, no-

nonobstant son insensibilité, ne put pas empêcher le cours de ses larmes, qui attirèrent celles du Destin, se ressouvenant (nonobstant le naturel farouche de la Rancune) des services qu'il lui avoit rendus, & principalement à Paris sur le Pont-Neuf, lorsqu'il y fut attaqué & volé par la Rappinière. Quand Verville & Ragotin eurent passé les ponts, ils descendirent à la rivière pour faire boire leurs chevaux; Ragotin s'avança par un endroit où il y avoit une rive taillée, où son cheval broncha si rudement, que le petit bout d'homme perdit les étriers & sauta par dessus la tête du cheval dans la rivière, qui étoit fort profonde en cet endroit-là. Il ne sçavoit pas nager, & quand il l'auroit sçu, l'embaras de sa carabine, de son épée & de son manteau l'auraient fait demeurer au fond, comme il fit. Un des valets de Verville étoit allé prendre le cheval de Ragotin, qui étoit sorti de l'eau, & un autre se depouilla promptement & se jeta dans la rivière au lieu où il étoit tombé; mais il le trouva mort. L'on appela du monde, & on le fortit. Cependant Verville envoya avertir les comédiens de ce malheur, & à même temps son cheval. Tous y accoururent, & après avoir plaint son sort, ils le firent enterrer dans le cimetière d'une chapelle de sainte Catherine, qui n'est guère éloignée de la rivière.

Cet événement funeste verifie bien le proverbe commun : *Qui a pendre n'a pas noyer.*

Ragotin n'avoit pas le premier, puisqu'il ne put s'étrangler; mais il avoit le second, puisqu'il fut effectivement noyé.

Ainsi finit ce petit bout d'avocat comique, dont les aventures, disgrâces, accidens, & la funeste mort, seront dans la memoire des habitans du Mans & d'Alençon, aussi bien que les faits heroïques de ceux qui composoient cette illustre troupe. Roquebrune, voyant le corps mort de Ragotin, dit qu'il falloit changer deux vers à son epitaphe, dont la Rancune lui avoit baillé une copie, comme je vous ai déjà dit, & qu'il falloit la mettre comme il s'enfuit :

*Ci gît le pauvre Ragotin,
Lequel fut amoureux d'une très belle Etoile
Que lui enleva le Destin,
Ce qui lui fit faire promptement voile
En l'autre monde sans bateau;
Pourtant il y alla par eau.
Pour elle il fit la comedie
Qu'il achève aujourd'hui par la fin de sa vie.*

Les comediens & comediennes s'en retournèrent à leur logis, & continuèrent leur exercice avec l'admiration ordinaire.

FIN DU SECOND VOLUME.

NOTES ET VARIANTES.





NOTES ET VARIANTES.

1—1. — *Ce fut en Afrique, entre les rochers voisins de la mer.* — Ce chapitre est traduit du neuvième récit des *Novelas exemplares y amorosas* de doña Maria de Zayas.

2—5. — *Il estoit de l'illustre maison de Zegrís.* — Nom défiguré d'une famille rivale des Abencerrages & qui joua un grand rôle dans Grenade.

3—54. — *Sillé-le-Guillaume.* — Petite ville à 28 kilomètres nord-ouest du Mans, aux environs de laquelle se trouvaient situées les deux petites métairies dépendantes du bénéfice de Scarron.

4—55. — *A cause qu'il avoit épousé une du Portail.* — Famille originaire du Mans & dont plusieurs membres illustrèrent la magistrature.

5—63. — *La vieille Abeffe d'Estival*. — L'abbaye d'Estival en Charnie, à 32 kilomètres du Mans, fut fondée en 1109 par Raoul de Beaumont, vicomte du Mans. De 1627 à 1660, l'abbesse fut Claire Nau, élève de l'abbaye du Pont-aux-Dames de l'ordre de Cîteaux.

6—66. — *Il se trouva que le moulin estoit d l'Eleu du Rignon*. — En 1620, on trouve au Mans, comme élu, membre du conseil de l'hôtel de ville, un sieur de Bignon. Ne serait-ce pas lui que Scarron veut désigner sous le nom de du Rignon?

7—68. — *Le marquis d'Orfè*. — Quelques commentateurs ont cru voir sous ce nom le comte de Tessé, allié, en 1638, à la famille des Lavardin.

8—69. — *De tres meschans danseurs dansèrent de très meschantes courantes*. — C'était la danse préférée de Louis XIV. Elle devait son nom à ses nombreux mouvements d'allée & venue.

9—70. — *La farabande*. — Cette danse, comme la pavanne, était d'importation espagnole.

10—70. — *Dom Japhet*. — *Don Japhet d'Arménie*, comédie de Scarron, représentée pour la première fois en 1652, imprimée en 1633. Son succès énorme balança celui de *Nicomède*.

11—71. — *La Baguenodière*. — L'original de ce type est le fils de M. Pilon, avocat au Mans.

12—80. — *Dorotée & Feliciane de Montsalve*. — Ce chapitre est la traduction libre d'une Nouvelle espagnole des *Alivios de Cassandra*, intitulée : *la Confusion de una noche*.

13—123. — *Je ne sais si c'est vous donner une grande marque de mon respect*. — Cette troisième partie du *Roman comique* est due non à la plume de Scarron, mais bien à

celle d'Offray. Le sieur Boullioud, à qui il l'a dédiée, est vraisemblablement Jean-François Boullioud de Chanzieu, de Saint-Génis-Laval, avocat à Lyon en 1720.

14—138. — *Le marqueur du tripot.* — Valet du jeu de paume marquant les chasses, comptant le jeu des joueurs, les servant & les frottant.

15—139. — *Les crieurs d'eau-de-vie n'avoient pas encore réveillé ceux qui dormoient d'un profond sommeil.* — Dès l'aube, ces marchands parcouraient les rues, annonçant leur marchandise. Le soir, quand venait l'heure du couvre-feu, c'étaient les *oublieux* ou marchands d'oublies qui allaient criant de maison en maison. Les bons bourgeois connaissaient l'heure de cette façon.

16—139. — *La Couture.* — Abbaye de Bénédictins, fondée en 595 par saint Bertrand, évêque du Mans.

17—156. — *Le marquis de Lavardin.* — Les *Menagiana* rapportent « qu'il y a dans le Maine, près Montoire, un lieu appelé Lavardin, qui a donné son nom à une très illustre famille du Vendômois ».

18—157. — *La Guerche.* — Petite ville située sur la Sarthe, à 10 kilomètres du Mans.

19—158. — *Vivain.* — Petite ville, à 2 kilomètres nord-est de Beaumont-le-Vicomte.

20—158. — *Receveur des epices.* — On désignait par *epices*, au Palais, les salaires que les juges se taxaient en argent, au bas des jugements, pour leur peine d'avoir travaillé au rapport & à la visitation des procès par écrit.

21—163. — *Bourg-le-Roi.* — A 32 kilomètres nord-est du Mans.

22—168 — *Fresnay.* — Petite ville sur la Sarthe, à 24 kilomètres sud-ouest de Mamers.

23—195. — *Le second Zani*. — Bouffon de la comédie italienne.

24—195. — *J'avois toujours cru ce que dit Ovide de la métamorphose des fourmis en pygmées*. — *Métamorphoses*, livre VII, fable xxv.

25—196. — *Qu'est-ce qu'un homme si petit*. — Cette chanson, fort ancienne en effet, a servi de thème à des variations très nombreuses.

26—205. — *Suivant l'ordre du Coutumier*. — Recueil de coutumes & usages qui régissaient une contrée.

27—211. — ... *Jean de Paris, &c.* — Les *Melusines* ont pour auteur Jean d'Arras, les *Quatre Fils Aymon*, Huon de Villeneuve. Quant aux auteurs de l'*Histoire de Pierre de Provence & de la Belle Maguelonne* & de *Jean de Paris*, ils demeurent inconnus.

28—211. — *En lisant les œuvres de Marot, j'y trouvai un triolet*. — Ce triolet, qui n'en est pas un, fut adressé à Jeanne d'Albret, princesse de Navarre.

29—214. — *Ce qui me faisoit paroli à une trentaine de cadets*. — Ce qui me faisait aller de pair..

30—227. — *Balon*. — Petite ville située sur l'Orne, à 18 kilomètres du Mans.

31—228. — *Je suis mort, l'on m'a donné un coup d'épée dans les reins*. — Dans l'*Euphormion*, de Barclay, se lit la même plaisanterie : César se croit mort aussi, parce qu'il a été piqué d'une épine à la fesse.

32—233. — *Leurs habits tout parsemés de nœuds de petit ruban bleu, qui étoit la couleur de la du Lys, & que j'ai aussi toujours portée depuis; il est vrai que j'y ai ajouté la feuille morte*. — Le *Jeu du Galant* nous apprend la signification attachée à la couleur des rubans. Le bleu était une couleur attribuée au ciel, on témoignait, en la prenant, ne vouloir

que des affections célestes. La couleur feuille morte représentait la mort de l'espérance.

33—236. — *Me meneras-tu d Saint-Pater ?* — Il faut lire *Saint-Paterne*.

34—243. — *Pour aller en cour servir son quartier.* — Les gentilshommes de quartier remplissaient pendant trois mois seulement les devoirs de leur charge.

35—257. — *Je passai en revue & tirai la montre.* — On donnait le nom de montre à la solde payée aux soldats dans les revues.

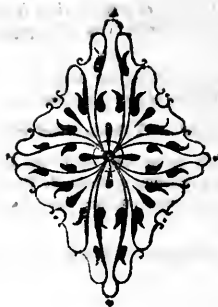
36—257. — *Sainte-Reine, en Bourgogne.* — Ce bourg, nommé aussi Alise, se trouve à 4 kilomètres de Flavigny.

37—262. — *Casal.* — Ville du Montferrat.

38—264. — *Sa parure verte.* — *Le jeu du galant*, déjà cité, dit que cette couleur, symbole de l'espérance, est la plus propre aux galants, puisque l'on dit : un vert galant.

39—281. — *Almenesche.* — Bourg à 8 kilomètres sud-est d'Argentan.







TABLE

| | |
|--|-----|
| CHAP. XIV. — <i>Le Juge de sa propre cause</i> . . . | 1 |
| CHAP. XV. — <i>Effronterie du fleur de la Rappiniere.</i> | 49 |
| CHAP. XVI. — <i>Disgrâce de Ragotin</i> | 54 |
| CHAP. XVII. — <i>Ce qui se passa entre le petit Ragotin & le grand Baguenodiere.</i> | 67 |
| CHAP. XVIII. — <i>Qui n'a pas besoin de tiltre</i> . . | 76 |
| CHAP. XIX. — <i>Les deux Freres Rivaux</i> | 80 |
| CHAP. XX. — <i>De quelle façon le sommeil de Ragotin fut interrompu.</i> | 117 |

TROISIÈME PARTIE.

| | |
|--|-----|
| A MONSIEUR BOULLIoud. | 123 |
| AVIS AU LECTEUR. | 129 |
| CHAPITRE PREMIER. — <i>Qui fait l'ouverture de cette troisième partie.</i> | 133 |
| CHAP. II. — <i>Où vous verrez le dessein de Ragotin</i> . | 139 |
| CHAP. III. — <i>Dessein de Leandre. — Harangue & reception de Ragotin à la troupe comique</i> . . . | 144 |
| CHAP. IV. — <i>Départ de Leandre & de la troupe comique pour aller à Alençon. Disgrâce de Ragotin</i> . . | 153 |
| CHAP. V. — <i>Ce qui arriva aux comédiens entre Vivain & Alençon. Autre disgrâce de Ragotin</i> . . . | 163 |
| CHAP. VI. — <i>Mort de Saldagne.</i> | 173 |
| CHAP. VII. — <i>Suite de l'histoire de la Caverne</i> . . | 183 |
| CHAP. VIII. — <i>Fin de l'histoire de la Caverne</i> . . | 189 |
| CHAP. IX. — <i>La Rancune desabuse Ragotin sur le sujet de l'Etoile, & l'arrivée d'un carrosse plein de noblesse, & autres aventures de Ragotin.</i> | 194 |
| CHAP. X. — <i>Histoire du prieur de Saint-Louis & l'arrivée de M. de Verville</i> | 205 |
| CHAP. XI. — <i>Resolution des mariages du Destin avec l'Etoile, & de Leandre avec Angelique.</i> | 222 |
| CHAP. XII. — <i>Ce qui arriva au voyage de la Fresnaye; autre disgrâce de Ragotin.</i> | 226 |

| | |
|---|-----|
| CHAP. XIII. — <i>Suite & fin de l'histoire du prieur de Saint-Louis.</i> | 230 |
| CHAP. XIV. — <i>Retour de Verville, accompagné de M. de la Garouffière; mariage des comédiens & comédiennes, & autres aventures de Ragotin.</i> | 265 |
| CHAP. XV. — <i>Histoire des deux jalouses.</i> | 274 |
| CHAP. XVI. — <i>Histoire de la capricieuse amante.</i> | 284 |
| CHAP. XVII. — <i>Désespoir de Ragotin & fin du Roman comique.</i> | 296 |
| NOTES ET VARIANTES. | 303 |



| | |
|--|-----|
| CHAP. XIII. — Suite de l'histoire de France de Saint-Louis | 270 |
| CHAP. XIV. — Règne de Louis, accompagné de M. de la Cour, par le duc de Bourgogne, & par le duc de Bretagne, & par le duc de Normandie | 272 |
| CHAP. XV. — Histoire des deux Jean | 274 |
| CHAP. XVI. — Histoire de la vie de Louis, & de sa mort | 276 |
| CHAP. XVII. — Histoire de la vie de Louis, & de sa mort | 278 |
| NOTES ET VARIANTES | |



Achevé d'imprimer

le six novembre mil huit cent quatre-vingt

PAR CH. UNSINGER

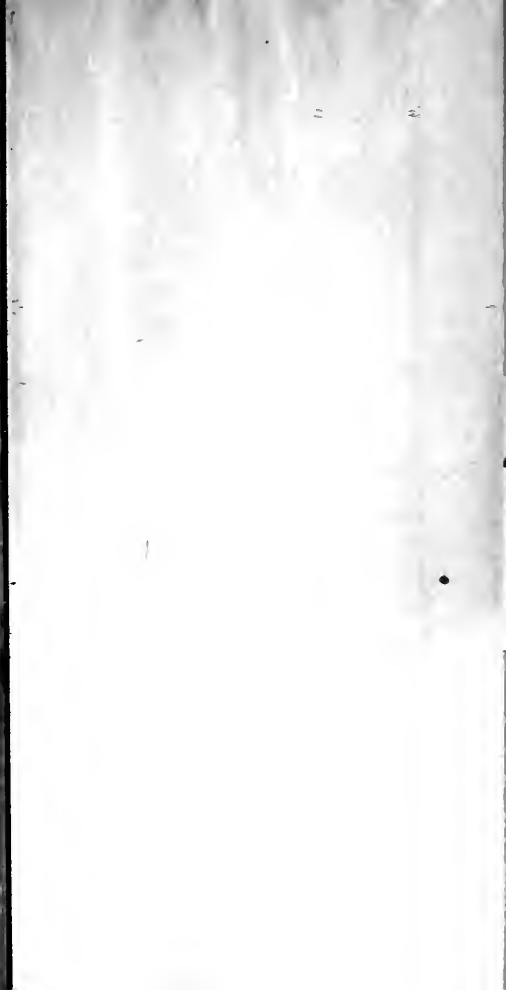
POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS

2001 4

478



**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**TI
Univer**

| | | |
|--|--|--|
| | | |
|--|--|--|



39003



002240595b

CE PQ 1919

.R5 1880 V002

C00 SCARRON, PAU LE ROM

ACC# 1216758

